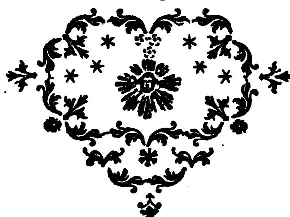


LE TRÉSOR
DU
PARNASSE.

LE TRÉSOR
DU
PARNASSE,
OU
LE PLUS JOLI
DES RECUEILS.

. . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diverſa tamen. . . . OVID. Métam.

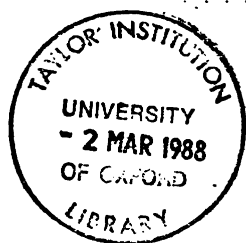
TOME TROISIÉME.



A LONDRES.



M. DCC. LXX.





LE PATRIOTISME.

POËME.



Ce Peuple énorgueilli de l'Empire des Mers;
Qui divise l'Europe & trouble l'Univers,
L'Anglois se croit-il donc le Souverain du monde?
Hé! quel est le triomphe où son orgueil se fonde?
Voit-on ses Pavillons arborés dans nos Ports?
Je ne vois que son sang qui fume sur nos bords!
Que de l'Américain possédant les Contrées,
Il ferme à nos Vaisseaux les Mers hyperborées;
Que de l'or du Bramine, Usurpateur jaloux,
Aux rivages du Gange il l'emporte sur nous:
Croit-il nous étonner par ce foible avantage?
Rome n'a point tremblé des succès de Carthage.

Si Louis desira que l'Univers calmé
Vît enfin de Janus le Temple refermé,
Ce n'est point d'une main suppliante & craintive
Qu'aux bords de la Tamise il fit porter l'Olive;
Il n'a déshonoré ni son rang, ni son cœur.
Sans paroître vaincu, sans se croire Vainqueur,
Ce Monarque vouloit qu'on mît dans la balance
Les droits de l'Angleterre & les droits de la France;
Qu'au gré de l'équilibre & de l'égalité,
Les deux Peuples rivaux signassent le Traité.
Sans doute il étoit loin d'employer l'artifice;
Et la paix devenoit le fruit de sa justice:
Mais puisqu'on veut la vendre, & nous donner la loi,
Il la voulut en Pere, il la refuse en Roi.

Stanley, toi qui portas ce refus à ton Maître,
Que Londres, par ta bouche, apprenne à nous connoître.
Du commerce étranger nous fermant les canaux,
Londres se promettoit des triomphes nouveaux;
Elle a cru que pressés du fardeau des subsides,
Nous allions à ses fers tendre des mains timides,
Dis-lui, Stanley, dis-lui, que le Cultivateur
Seme en paix les trésors qui font notre grandeur;
Que la main qui féconde & moissonne la terre,
Est prête, s'il le faut, à lui porter la guerre.
Dis-lui que le François est encore aujourd'hui
Ce qu'il fut dans des tems où l'on trembloit pour lui,

Le dernier de nos Rois, après trente ans de gloire,
Vit, loin de ses drapeaux, s'envoler la Victoire;
Mais, intrépide & fier, sur son Trône ébranlé:
» Non, dit-il, mon malheur n'est point encor
» comblé.
» J'appellerai mon Peuple. Unis par le courage,
» Le Pere & les Enfans iront braver l'orage.

Que son auguste Fils éleve aussi sa voix!
Sur les mêmes Sujets il a les mêmes droits.
A des abaissemens pensiez-vous le contraindre?
Nous l'aimons, il peut tout; c'est à vous de le craindre.

Mais pesons nos vertus & comparons nos mœurs.
Vous, fiers Républicains, vous, superbes Vainqueurs,
Qui, couvrant de Vaisseaux la surface de l'onde,
Rassemblez dans vos murs les richesses du monde;
Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos trésors,
Il faut donc que la Cour, par de secrets ressorts,
A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
Captive le suffrage & les voix des Communes.
Cependant, ces François que votre orgueil jaloux
A privés d'un Commerce interrompu par vous,
Qui ne vont plus chercher aux deux bouts de la terre

L'or que vous ravissez par une injuste guerre ;
On les voit, ces François, ces zélés Citoyens,
Prodiguer à leur Prince, & leur sang & leurs biens !
On porte au pied du Trône un tribut volontaire,
Et Paris a donné quand Londres délibere.

Ce luxe à nos Climats reproché tant de fois,
La pompe de la Cour, le faste de nos Rois,
Ces vases, ces métaux qu'étale l'opulence,
Ces Chef-d'œuvres des Arts dont s'embellit la
France ;
On a vu notre zèle en immoler l'éclat
A la gloire des Lis, au soutien de l'État.
Les Sujets du Monarque imitoient les exemples.
Du sein de leurs Palais & du fond de leurs Temples,
Les Prélats & les Grands envoyoient à leur Roi,
Ces dons de leur amour, ces gages de leur foi ;
Et le Pauvre, sensible à la gloire commune,
Pour la premiere fois pleura son infortune ;
Malheureux seulement, sous ses toits ruinés,
De ne posséder pas des biens qu'il eût donnés.

Toi, le Maître & l'Ami d'un Peuple qui t'adore,
LOUIS, quel noble espoir doit t'animer encore !
Une plus belle ardeur embrase nos esprits,
L'audacieux Anglois, trop fier de nos débris,
Contemplant de nos Ports l'enceinte abandonnée,
Croit déja voir la France à ses pieds enchaînée.

Il croit que désormais sur l'Empire des eaux,
Lui seul fera tonner l'airain de ses Vaisseaux;
Qu'aux éclats de sa foudre, ou foibles, ou captives,
Nos Flottes n'oseront s'éloigner de leurs rives.
Que dis-je? A son orgueil, tant de fois démenti,
Le Pavillon François semble être anéanti,
Et l'affreux Léopard, respirant les ravages,
Déja gronde & rugit autour de nos rivages.

Cependant, quel génie, ou quels puissans efforts
Rouvrent nos Arsenaux & repeuplent nos Ports?
Déja dans les Chantiers de la France indignée,
J'entends gémir au loin la scie & la cognée.
Ces chênes & ces pins qui bravoient dans les airs
Et la fureur des vents & le froid des hivers,
Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongeoient jusqu'aux Enfers leur racine profonde;
Ces colosses du Nord, par la terre enfantés,
Sur un autre Élement tout-à-coup transportés,
Fendent le sein des mers, & les vagues dociles
S'abaissent sous le poids de ces Châteaux mobiles.

Quelles mains à l'État ont donné ces secours?
C'est vous, Mortels heureux, mais enviés toujours;
Vous, que de noirs crayons peignent dans l'abondance,
Vous abreuvant des pleurs versés par l'indigence.
C'est vous, Ministres saints, Pontifes révérés,

De l'Autel & du Trône appuis chers & ſacrés.
C'eſt toi, vaſte Cité, qui, fidelle à tes Princes,
Dans les temps malheureux ſert d'exemple aux
Provinces.
Tu ranimes leur zèle, & les Fleuves François,
Unis par leur amour, rivaux par leurs bienfaits,
Vont porter, en roulant leurs ondes fortunées,
De plus nobles tributs aux deux Mers étonnées.

Généreux Citoyens, que ne puis-je en ces Vers,
A la poſtérité tracer vos noms divers!
Je laiſſe à nos Héros, je laiſſe à la Victoire
Le ſoin de les inſcrire aux faſtes de la Gloire.
Qu'ils doivent leur ſplendeur aux ſuccès des
Guerriers!
Que le Lis refleuriſſe à côté des Lauriers!

Enfans de Mars, comblez une attente ſi belle!
Oui, c'eſt à la valeur à couronner le zèle.
Partez, nouveaux Jaſons, &, traverſant les flots,
Allez venger la Grece, allez punir Colchos.
Pour ravir la Toiſon, par un Monſtre gardée,
Vous n'aurez point l'appui des charmes de Médée.
Il faut du Léopard affronter le courroux,
Il faut, ſans l'aſſoupir, l'abattre ſous vos coups.
Allez, & que bientôt nos mains reconnoiſſantes,
Puiſſent orner de fleurs vos poupes triomphantes!

De l'Empire des Lis, toi, Ministre éclairé,
Du Vaisseau de l'État le Pilote assuré,
Sage Choiseul, poursuis ; sers ton Maître & la
France.
J'ignore quels desseins occupent ta prudence;
Ma Muse n'ira point, par un zèle indiscret,
Du Cabinet des Rois pénétrer le secret.
Mais à tes soins actifs, la Politique unie,
Les vertus de ton cœur, le feu de ton génie;
L'Astre prédominant de tes heureux destins,
Tout annonce aujourd'hui des triomphes certains.
C'est par ton entremise & sous ton Ministere,
Que vont marcher unis le François & l'Ibere.
Ils naissent ces beaux jours, ces jours trop attendus;
Où l'Ayeul des BOURBONS dit qu'on ne verroit plus
Entre l'Espagne & nous les Monts des Pyrénées;
Où les deux Nations, l'une à l'autre enchaînées;
Dans un même intérêt confondant tous leurs vœux,
Du sang & de l'amour resserreroient les nœuds.
Puisse enfin la Tamise, après ces temps d'orage;
Entrer dans les Traités de la Seine & du Tage!
Puissai-je voir tes soins consacrés par la Paix,
Et l'Univers heureux jouir de tes bienfaits!

M. COLARDEAU.



L'ENTHOUSIASME.

ODE.

ANIMÉ d'une noble audace,
Je cede à mes transports brûlans ;
La route que la raison trace
Fut toujours l'écueil des talens.
Souveraine de l'Harmonie,
Ivresse, mere du Génie,
Épuise sur moi ta fureur.
Quel accès violent m'agite ?
Il m'embrase, un Démon l'excite ;
Tous mes sens frémissent d'horreur.

Ainsi s'élance la Bacchante,
Le thyrse en main, les yeux troublés ;
Le Cithéron qu'elle épouvante
S'ébranle à ses cris redoublés :
Ainsi dans ces fêtes célebres
Où, sous le voile des ténebres,
Cérès inspiroit les Mortels,
Effrayés du bruit du tonnerre,
Et des tremblemens de la terre,
Ils tomboient aux pieds des Autels.

Tu fis les Dieux, sacré délire ;

Les murs s'élevent à tes sons ;
Tu fais de l'Enfer qui t'admire
Tressaillir les cachots profonds ;
De Mars tu souffles les alarmes ;
Alexandre court, vole aux armes ;
Le courage, c'est ta chaleur.
Sparte dans ses revers sommeille ;
Quel chant * la frappe ? Elle s'éveille ;
Tout succombe sous sa valeur.

Rival de l'Auteur qui fit naître
Le monde du sein du cahos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos ;
Des tombeaux tu perces l'abyme ;
La cendre éteinte se ranime,
Les obstacles te sont des jeux.
Quand tu t'échappes, c'est ce foudre
Qui réduit les remparts en poudre
Dans l'instant qu'il vomit ses feux.

C'est dans les flots de cette ivresse
Qu'Homere trempe ses pinceaux ;
C'est quand cette fureur le presse
Qu'il enfante ses grands tableaux.
Ici quel bruit ! les cieux s'écroulent ;
Sur ma tête les vagues roulent ;

* Tyrtée.

La nuit regne avec le trépas:
Là, Mars fait fumer de carnage
Les champs consternés du ravage
Des fléaux courans sur ses pas.

Soins assidus, lente culture,
Que pouvez-vous sans ces transports;
Les simples jeux de la Nature
De l'Art surpassent les efforts.
La Gloire n'a qu'un foible empire;
Ceux que l'Enthousiasme inspire,
En Dieux se trouvent transformés:
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent;
Mortels, ces traits qui vous étonnent
Partent de leur cœur enflammés.

Dieu, d'un souffle de sa puissance,
Avoit créé les Élémens;
Des Cieux tremblans en sa présence
Il dirigeoit les mouvemens.
D'un vaste océan de lumiere,
Sa main inonda la carriere
Des mondes flottans à son gré;
Et par ce spectacle sensible
Il s'annonce & paroît visible
A l'œil de sa gloire entouré.

Du devoir exempt de contrainte
Les Mortels goûtoient les plaisirs;

Ils ne ressentoient point l'atteinte
Des besoins nés de nos desirs.
Bonheur de l'esprit, doux mensonge;
Alors vous n'étiez point un songe.
Que manquoit-il donc à leurs voeux?
Talens fertiles en prodiges,
Les jours qu'enfantent les prestiges
Ne brilloient point encor pour eux.

Enfin sur le trône du monde,
Minerve veut placer les Arts;
Les ombres d'une nuit profonde
Vont disparoître à leurs regards;
Mais, dit-elle, ô Raison bornée,
Dans des entraves enchaînée,
Qu'es-tu capable de tenter?
Qu'au feu du Ciel tu sois unie;
C'est à la flamme du génie,
Qu'appartient le droit d'inventer.

Terre, éveille-toi; la Déesse
Vient éclairer tous les humains;
La Gloire à la suivre s'empresse,
Tenant des lauriers dans ses mains;
Du Soleil les coursiers s'arrêtent,
Les Heures en riant s'apprêtent
A semer de roses son cours.
Sur les ailes des vents portée,

Elle descend chez Prométhée,
Qu'elle embrase par ce discours.

» Viens donner une ame nouvelle
» Aux Mortels à l'erreur soumis ;
» Du feu du Ciel qu'une étincelle
» Pénetre leurs sens endormis.
» Viens.... La Gloire suit le courage ;
» Déja je vois à ton ouvrage
» Applaudir le monde animé.
» Quels temples on va te construire !
» Faire penser l'Homme, l'instruire,
» C'est plus que de l'avoir formé.

Emporté d'un essor rapide,
Prométhée atteint le séjour
Où le Roi des Saisons préside
Aux Mois qui composent sa Cour.
Il ravit la flamme divine,
Brillante & féconde origine
De tant de prodiges divers !
Tout s'embellit dans la Nature :
Des Arts la magique imposture
Fait éclorre un autre Univers.

Au ciseau le marbre flexible,
Du Ciel fait descendre les Dieux ;
L'Art, sur une toile sensible,
Rapproche les temps & les lieux.

Ouvrages vainqueurs de l'Envie,
Ce feu vous a donné la vie;
Il forma vos traits les plus beaux:
Ainsi du Soleil l'influence
Produit, par sa vive puissance,
Le plus précieux des métaux.

Quels transports, Rameau, fais-tu naître?
Que tes accords sont ravissans!
Ton talent, qui commande en Maître,
Par des sons peint tout à mes sens.
Tantôt l'Enfer s'ouvre, & des Ombres
J'entends gémir les antres sombres:
La douleur s'agite & rugit:
Tantôt tu fais tonner l'orage,
Et l'onde écumante de rage
Frappe, en grondant, l'air qui mugit.

Mais quoi! la sévere Uranie
Soumet le délire au compas:
Les yeux abattus, Polymnie
Mesure, en marchant, tous ses pas.
Transports de Pindare & d'Horace,
Faut-il donc que l'Art vous remplace!
D'un torrent force-t'on les eaux?
Ces chênes voisins du tonnerre,
Aux soins qui cultivent la terre,
Doivent-ils leurs pompeux rameaux?

La Nature, dans ses miracles,
Renverse l'ordre de ses loix;
Lorsqu'Apollon rend ses oracles,
Regle-t'il les sons de sa voix?
Esprit divin, fureur sacrée,
Ah! si dans mon ame inspirée
J'éprouvois vos accès fougueux,
Je peindrois LOUIS, ses merveilles;
Si les Rois méritent nos veilles,
C'est quand les Peuples sont heureux.

Parmi les plaisirs, l'Abondance
Sur nous ouvriroit ses canaux;
Soumis aux destins de la France,
Le Temps lui céderoit sa faulx.
Le Louvre reprendroit sa gloire,
Sur des bords chéris, la Victoire
Éleveroit un Temple à Mars.
Les Ligues seroient étouffées;
Assise au milieu des trophées,
La Paix couronneroit les Arts.

D'où naît l'ardeur qui me transporte?
Vais-je donc braver les éclairs?
Un tourbillon de feu m'emporte
Dans les vastes plaines des airs.
Sous mes pieds les mers disparoissent;
Les fronts des montagnes s'abaissent;

La terre se cache à mes yeux:
Entouré des vents, des orages,
Sur un char je fends les nuages,
Et déja je suis dans les Cieux.

Je vois un Dieu dont la couronne
Brille des plus vives couleurs;
Le chœur des Muses l'environne,
Les Grâces le parent de fleurs.
Toute la Nature en silence
Prête l'oreille à la cadence
De ses accens mélodieux:
A ces accords, à leur empire,
Rousseau, je reconnois ta lyre;
C'est à toi de chanter les Dieux.

M. SABATIER.

VERS

*A Mlle de M*****

A ce bouquet charmant que pour toi l'on a fait;
Je vois, gentille Églé, qu'aujourd'hui c'est ta fête;
Non, me répondit-elle, avec un air honnête,
C'est moi qui l'ai cueilli pour orner mon corset:
C'est donc, lui dis-je alors, la fête du bouquet.

ÉPITRE
A M. L'ABBÉ POULE,
PRÉDICATEUR DU ROI.
Sur la méthode de diviser les Discours.

QUAND l'éloquence dans Athenes
Étalant ses riches trésors,
Des passions brisoit les chaînes,
Et voyoit ses heureux efforts
Maîtriser un peuple volage,
L'enflammer de guerriers transports;
Et le préserver de l'orage
Qui venoit fondre sur ses bords;
Alors sa beauté vive & pure,
Méprisant des charmes trompeurs,
Dans les sources de la nature
Puisoit sa vie & ses couleurs:
Pourquoi d'une frêle parure
Auroit-elle emprunté les fleurs?
L'ajustement n'est qu'imposture,
Une Belle simple & sans art,
Sur les cœurs régne en souveraine,

Tandis qu'une Coquette vaine
Ne peut les toucher par son fard,
Alors sa force impétueuse,
Sans porter des coups médités,
Sous sa puissance impérieuse
Faisoit fléchir les volontés.
Elle ignoroit l'art sophistique
De ces fades transitions,
Et la méthode didactique
De nos froides divisions,
Dont le compas géométrique
Dirige les dimensions,
Et qui, sous leur joug tyrannique,
Enchaînant nos sensations,
Rendent notre ame léthargique,
Endorment nos affections.
Aussi de sa voix foudroyante
Elle étonnoit les Auditeurs,
Et son action véhémente
Troubloit & subjuguoit les cœurs.
Maintenant par quelle manie
A-t'elle imité l'harmonie
De ces concerts mélodieux,
Dont la douceur charmant l'oreille,
Affadit l'ame qui sommeille
Dans un calme fastidieux?
Méthode si fort approuvée,

Trop subtile combinaison,
Fille de la froide raison,
N'es-tu pas la cause éprouvée
De ce funeste changement ?
Oui, dans tes liens captivée,
L'éloquence foible, énervée,
N'est plus qu'un corps sans mouvement.
L'esprit aime la symétrie,
Mais il n'atteint jamais le beau;
Gêné dans sa route chérie,
Il est semblable à cet oiseau,
Dont le vol rase la prairie
Ou les bords fleuris d'un ruisseau;
Le génie ardent, intrépide,
Imite l'Aigle audacieux
Qui seul, sans soutien & sans guide;
Emporté d'une aîle rapide
Va se reposer dans les Cieux.
Lorsque par sa vertu puissante,
Cette flamme vive & pressante
Échauffe, embrase un Orateur :
A chaque objet qui se présente
Il sent redoubler sa chaleur ;
Il court, il s'agite, il s'élance;
Il tonne, & les foudres qu'il lance
Pénétrent tout d'un feu vainqueur ;
Dans le mouvement qui l'entraîne,

Il ne connoît aucune chaîne
Qui doive arrêter ſon ardeur.
Tels ſont les effets du génie;
L'auſtere contrainte eſt bannie
De ſes ouvrages excellens.
En vain l'Art, Maître deſpotique,
Veut par ſa morgue flegmatique
Refroidir ſes accès bouillans;
Il brave les regles qu'il trace,
Aſſuré qu'une noble audace
Fait les ſuccès les plus brillans.
Ces grands traits d'un diſcours ſublime
Qui triomphent de l'Auditeur,
Pourroient-ils partir d'un Rhéteur
Que jamais un beau feu n'anime,
Qui, ſous le compas & la lime,
Arrange & polit tous ſes mots;
Rarement voit-on des eſclaves
Agir & penſer en Héros?
Un Athlete dans des entraves
Ne peut ſignaler ſa valeur,
Et malgré ſa menace fiere,
S'il n'eſt libre dans la carriere,
Ses coups tomberont ſans vigueur.
Il eſt pourtant une ſtructure
Dont l'effet s'annonce toujours
Dans l'édifice d'un Diſcours.



Un plan de qui la marche ſûre
Sert à le régler dans ſon cours ;
C'eſt ce fil dont l'heureux ſecours,
Préſentant une route aiſée,
Guida l'intrépide Théſée
Au travers de nombreux détours.
Mais ce plan où tout ſe rapporte,
Faut-il toujours le reſpecter ?
Non, quand un Orateur s'emporte,
Qand un zèle ardent le tranſporte,
Il doit oſer s'en écarter.
Ainſi, lorſqu'entre deux armées,
De même fureur enflammées,
On tente le ſort des combats ;
D'abord on s'ébranle, on s'avance ;
Un ordre, fruit de la prudence,
Anime & conduit tous les bras :
Mais auſſi-tôt que le carnage
Échauffe le cœur des Soldats ;
Auſſi-tôt qu'armé par la rage,
Et traînant la mort ſur ſes pas,
Mars aux tranſports de leur courage
Vient joindre ſes feux dévorans ;
On ſe mêle, on ſe précipite,
Chacun ſuit l'ardeur qui l'excite,
Le déſordre eſt dans tous les rangs.
Vengeur de la vertu flétrie,

Toi qui domptas la faction,
Dont le flambeau dans ta Patrie
Eût porté la destruction;
Réponds-moi, fameux Cicéron, (a)
Quand ton invincible éloquence,
Telle qu'un vaste embrasement,
Ne trouvoit point de résistance;
Aux loix d'une exacte ordonnance
La vit-on soumise humblement?
Non, une méthode timide
Auroit de ton discours rapide
Réprimé l'essor véhément.
Loin cette forme réguliere,
Divisée en tant de rameaux,
Semblable au cours d'une riviere,
Qui, coupée en plusieurs canaux,
N'a plus cette majesté fiere
Qui faisoit admirer ses eaux.
Un Orateur foible, stérile,
Dont les yeux n'embrassent jamais
Toute la sphere des objets,
Les partage, & cet art facile,
Pour l'étayer, est un secours;
Mais à travers tous ces détours,
La raison apperçoit les traces
D'un esprit lent & sans chaleur.

(a) On a ici en vue principalement les Discours contre Catilina.

Un Nain monté ſur des échaſſes,
N'a qu'une apparente grandeur :
Le vrai, le ſublime Orateur
Commence & termine ſa courſe,
Sans recourir au moindre appui ;
Sa plus infaillible reſſource
Se trouve uniquement en lui.
Ainſi dans la lice tragique,
Un Euripide prétendu,
De l'attirail épiſodique,
Soutient ſon eſprit morfondu :
Tandis que l'Auteur d'Athalie,
D'une ſeule & ſimple action
Tient toujours la Scene remplie
Sans aucune digreſſion.
Dans votre route compaſſée,
Froids Rhéteurs, Seneques nouveaux,
Aiguiſez de vos Madrigaux
Votre diction empeſée ;
Et puiſque votre main glacée
Ne peut manier les pinceaux
Qui produiſent les grands tableaux,
Entrez dans une voie aiſée,
Ayez recours aux jeux de mots.
Si votre éloquence toiſée
Dans ſes ſentiers marche à pas lents ;
N'accuſons que votre foibleſſe

Et l'impuissance des talens
Dont vous cachez la petitesse,
En la couvrant de faux brillans.
Ainsi ce disciple d'Appelle,
Qui des traits charmans d'une Belle (a)
Ne put rendre la majesté,
Employa l'or, les pierreries,
Dont il chargea les drâperies,
Pour suppléer à la beauté.
Pour toi, PÔULE, que la Nature
Combla de ses rares bienfaits,
D'une fastueuse parure
Ta main rejette les apprêts.
Mais, dis-moi, sur la contexture
Qui dirige tous nos discours,
Prétends-tu te régler toujours ?
Par un industrieux mêlange,
On voit tes crayons enchanteurs,
A la force de Michel-Ange,
De Rubens joindre les couleurs.
Mais pourquoi d'une mélodie
Imiter les justes accords ?
Que ton éloquence hardie,
Sur les aîles de ton génie,
Se livre entiere à ses transports.
D'une exactitude servile

(a) Hélene.

Brise les fers impérieux;
Et, puisque tu peux être utile,
Ne crains point d'être audacieux.
Le vrai talent a l'avantage
De pouvoir nous donner des loix;
Tout s'empresse à lui rendre hommage,
Dès qu'il fait entendre sa voix.
Commence donc, que ton courage
Nous délivre d'un esclavage,
Qui tient le génie abbatu;
Détruire un tyrannique usage,
C'est le comble de la vertu.

M. SABATIER.

VERS

A une jolie Femme, en lui envoyant une Brioche.

CERTAIN Chat, d'humeur libertine,
Se blotit un matin dans un tas de farine,
Pour mieux croquer les crédules souris.
Craignez qu'un jeune enfant dont vous fuyez l'approche,
Ne soit caché de même au sein d'une brioche,
Pour mieux tromper votre mépris.

DESMAHIS.

BIBLIS A CAUNUS.

HÉROÏDE.

C'EN est fait; je triomphe & mon amour expire.
Sans crainte, cher Caunus, maintenant tu peux lire
Ces traits, ces heureux traits que ma main va tracer,
Et que sans crime enfin ta sœur peut t'adresser.
Les Dieux se sont lassés d'opprimer leur victime,
Et le nœud qui nous lie est un nœud légitime.
Que dis-je ? Je me trompe... & malgré moi toujours
Du torrent de mon cœur ma plume suit le cours.

O toi, qui m'embrasas de cette horrible flamme,
Toi, qui vois sans pitié le trouble de mon ame,
Laisse-moi respirer, impitoyable Amour;
Ah! que loin de Caunus n'ai-je reçu le jour!
Faut-il qu'un même sang tous deux nous ait fait naître ?
Je sentis donc tes feux avant de te connoître;
Dieu cruel, tu te plûs à surprendre ma foi,
Et mon premier soupir fut un tribut pour toi.

Je crus d'abord, je crus qu'une amitié sincere
Par des nœuds innocens m'attachoit à mon frere:
Grands Dieux! je m'égarois dans ce triste détour;

Cette amitié fatale, hélas! c'étoit l'amour.
Alors avec horreur, dans le crime engagée,
Je parcourus l'abyme où je m'étois plongée.
Je tentai tout, fis tout, osai tout pour dompter
Cet ennemi toujours prompt à se révolter.
Je contraignis mes yeux; je cachai mes alarmes;
J'étouffai mes sanglots, je dévorai mes larmes.
Mais plus je combattois, plus ce cruel amour
Dans mon cœur enflammé s'accroissoit chaque jour.
J'écrivis par deux fois, & ma lettre tracée
Fut de ma propre main par deux fois effacée.
Je voulus par deux fois te parler, & deux fois,
Prête à trahir mes feux, j'ai retenu ma voix:
Je respirois... Je crus, dans le fond de mon ame,
Avoir en ces momens triomphé de ma flamme.
Hélas! je me trompois.... Tyran impérieux,
Serai-je donc toujours la dupe de tes feux?
Quel plaisir peux-tu prendre à te jouer sans cesse
Du cœur, du foible cœur d'une triste Princesse?

Ne crois pas, cher Caunus, qu'aveugle en ses transports,
Mon ame s'abandonne au crime sans remords.
Moi-même de mes feux je frémis la premiere,
Et mon œil à regret se rouvre à la lumiere.
Je voudrois dans le fond des plus affreux déserts
Aller cacher ma honte aux yeux de l'Univers.

Que veux-tu ? ... Je brûlois du feu le plus funeste.
Le sort a commencé; mon cœur a fait le reste.
Qu'ai-je fait ? J'en fremis..... mais pouvois-je toujours
Résister à tes pleurs, à tes tendres discours ?
Combien de fois, témoin de mon désordre extrême,
Cher Caunus, en pleurant me pressois-tu toi-même
D'épancher dans ton sein le secret de mon cœur ?
» Ah! Biblis, disois-tu, quelle sombre langueur,
» Du printems de tes jours vient obscurcir l'aurore;
» Si ma tendre amitié peut te toucher encore;
» Par ses nœuds si sacrés, par mes embrassemens,
» Daigne m'apprendre enfin l'objet de tes tourmens.

Qu'une Amante est crédule & facile à séduire!
Dans quel piége fatal as-tu pu me conduire ?
Hélas! je me flattois du sort le plus heureux,
Et l'espoir se glissoit dans mon cœur amoureux.
Je te l'ai dit enfin, ce secret exécrable,
Ce secret qui pour toi dût être impénétrable.
Tu l'as voulu, cruel, & tu fuis de ces lieux.
Quoi! ta sœur qui t'adore, est un monstre à tes yeux.
Eh bien, déteste-moi : viens, frappe ta victime;
Dans mon sang répandu viens effacer mon crime.
Pour exciter ton bras, pour armer ta fureur,
De mes cruels transports peins-toi toute l'horreur.

L'astre dont la clarté vient dans la nuit obscure

De l'abſence du jour conſoler la nature,
Sur ſon char argenté brilloit au haut des cieux.
Le ſommeil, par trois fois, avoit fui de mes yeux.
J'errois dans ce Palais, & revenois encore
Attendre, en ces jardins, le retour de l'aurore;
Lorſqu'enfin pour donner un cours libre à mes pleurs
J'entre dans un boſquet: là, couché ſur des fleurs,
Un mortel à l'écart, ſans crainte, ſans alarmes,
Aux douceurs du ſommeil abandonne ſes charmes:
Je recule, je crains, je n'oſe m'approcher;
Je veux fuir... de ces lieux je ne puis m'arracher;
J'avance..... quel objet vient s'offrir à ma vue!
C'étoit toi.... Le plaiſir brille en mon ame émue;
Je m'arrête, j'admire, & mon œil enchanté
Contemple de ton front la grace & la fierté.
Je crois, en te voyant, voir le Dieu de Cythere.
Que d'attraits, ai-je dit; faut-il qu'il ſoit mon frere!
Quelle heureuſe mortelle, hélas! doit quelque jour
Sous ſes ſuperbes loix l'enchaîner à ſon tour?
Si c'étoit moi.... que dis-je? un obſtacle barbare
Pour jamais entre nous s'éleve & nous ſépare....
Ah! ſaiſiſſons l'inſtant préſenté par le ſort;
Nous ſommes ſans témoins, il fait nuit; Caunus dort.
Eh! que crains-je? en cachant cette flamme cruelle,
J'en ſerai moins heureuſe & non moins criminelle.
Tout eſt tranquille: eh bien, livrons-nous à nos feux.
A peine ai-je achevé ce diſcours malheureux,

Soudain la lune fuit ; les astres s'obscurcissent :
Sous un ciel effrayant les ombres s'épaississent.
Une profonde nuit, mere de la terreur,
Répand sur ces climats la plus affreuse horreur.
Aveugle que je suis, je crois que la nuit sombre
Favorise mon crime en redoublant son ombre.
Je ne reconnois plus ni raison ni pudeur ;
Je me livre sans frein à ma brûlante ardeur ;
Tant l'amour aux humains fait inspirer d'audace!
Je m'élance sur toi ; je te saisis, t'embrasse ;
Mes bras avec transport te pressent sur mon sein...
Mais bientôt ton réveil arrête mon dessein ;
Tu fais un cri ; l'on vient, & ta sœur expirante,
Dans un désordre affreux devant toi se présente.
Tu recules, tu fuis épouvanté d'horreur.
Je veux parler.... ma voix rentre au fond de mon cœur.

L'aurore enfin renaît, je renais avec elle ;
Je te cherche en tous lieux, en tous lieux je t'appelle ;
Hélas ! rien ne répond à mes cris douloureux,
Un instinct me conduit sur ces bords malheureux.
J'arrive ; à ton aspect je demeure éperdue.
La honte devant toi me fait baisser la vue.
Je te vois, quel spectacle effroyable à mes yeux!
Frémir, lancer sur moi des regards furieux,
T'échapper de mes bras, fuir, & voler sur l'onde;
Tout mon cœur est frappé d'une douleur profonde;

Je ſuccombe.... ma voix ſe perd dans les ſanglots ;
Et mon ame avec toi ſemble errer ſur les flots.
Je te dirai bien plus : ſans toi ne pouvant vivre,
Biblis, au gré des mers, ſe réſout à te ſuivre.
Sur un vaiſſeau léger je m'embarque à mon tour ;
Nous partons : à l'inſtant je vois pâlir le jour.
Les vents impétueux ſont déchaînés ſur l'onde.
La mer en bouillonnant mugit ; la foudre gronde :
Les vagues en fureur s'élancent dans les airs,
Et la flamme des cieux ſemble embraſer les mers.
Tremblante je deſcends.... tout ſe tait ; le zéphire
Sur les flots appaiſés reprend un doux empire,
Et le char éclatant du Dieu brûlant des jours
Dans des plaines d'azur roule & pourſuit ſon cours.
Mais cette paix rendue à la mer irritée,
Hélas ! eſt encor loin de mon ame agitée.

O Ciel ! c'en eſt donc fait ; je ne te verrai plus.
Tu franchis tout, tu pars ; mes cris ſont ſuperflus.
Par un cruel deſtin ſans ceſſe pourſuivie,
Je vais donc loin de toi traîner ma triſte vie.
Quoi ! ta ſœur en ces lieux n'a pu fixer tes pas !
Quoi ! la fureur des mers ne t'épouvante pas !
Tu me fuis... Ah ! crains-tu que mes trop foibles charmes,
Que des yeux obſcurcis par d'éternelles larmes,
Fléchiſſant quelque jour ta ſévere rigueur,
Ne t'inſpirent le feu qui brûle dans mon cœur.

Ah ! plutôt, cher Caunus, tu crois que ton absence
Va me rendre à ton gré ma tranquille innocence ;
Que mon feu, loin de toi, plus facile à dompter ;
Ce feu, que malgré moi mon cœur fit éclater,
Peut, aidé par le tems, s'éteindre de lui-même.
Mais que tu connois peu la puissance suprême
Du penchant qui m'entraîne & qui te fait frémir !
Le tems, qui détruit tout, semble en moi l'affermir ;
Et toujours plus ardent, ce feu qui me dévore,
Comme un embrasement, croît & s'irrite encore.

Vois quel est de l'amour l'invincible pouvoir !
Quoiqu'absent de ces lieux, je crois souvent t'y voir.
Un doux frémissement s'éleve dans mon ame ;
Je renais à l'instant, tout m'émeut, tout m'enflamme ;
Tout transporte mes sens ; je ne suis plus à moi,
Et mon cœur enflammé vole au devant de toi.
A cette illusion flatteuse & mensongere
Mon ame avec transport se livre toute entiere.
Mais, hélas ! le bandeau qui me couvre les yeux
Tombe ; & je ne vois plus qu'un fantôme odieux ;
Qui, d'un air effrayant, me poursuit, & sans cesse
Me reproche à grands cris un instant de foiblesse.
Alors tout m'épouvante, & tremblante, je croi
Que les cieux entr'ouverts vont s'écrouler sur moi ;
Oui, la seule terreur habite en cet asyle.
Compagne de la paix, l'innocence tranquille,

Avec toi s'est enfui de ce lieu fortuné,
Et l'affreuse Douleur, d'un souffle empoisonné
Vient sans cesse infecter l'air que l'on y respire;
Soit que le jour renaisse, ou bien soit qu'il expire,
Je trouble par mes cris les paisibles échos,
Et mes sens fatigués sont privés du repos.
Sous le voile effrayant d'une morne tristesse,
Verrai-je, loin de toi, s'éclipser ma jeunesse?

Hélas! depuis l'instant que tu quittas ces lieux,
Ce n'est plus ce séjour si flatteur à mes yeux,
Où le tendre zéphir, d'une aîle caressante,
Voloit, en se jouant, sur la rose naissante;
Où le myrte amoureux s'élevoit en berceaux,
Où l'ombre des tilleuls & le chant des oiseaux
Aux cœurs indifférens inspiroient la tendresse,
Où fuyoit sur des fleurs une onde enchanteresse.
Cet asyle, autrefois le temple de l'Amour,
N'est plus que du trépas le funeste séjour.
Là, parmi des rochers & des cyprès funebres,
La couleuvre, en sifflant, rampe dans les ténebres;
Les roseaux agités par le souffle des vents,
Semblent pousser au loin de longs gémissemens:
Là, du midi brûlant l'haleine dévorante
Vient sécher de nos prés la verdure mourante;
Et la foudre, qui gronde au milieu des éclairs,
Répond au bruit des vents déchaînés par les airs.

C'est-là, c'est dans ces lieux où l'horreur me consume,
Que la fleur de mes jours seche dans l'amertume.
Non, je n'exige point que ton sensible cœur,
Par un tendre retour, réponde à mon ardeur.
Je ne veux que te voir, que jouir de tes charmes,
Et que ta main du moins daigne essuyer mes larmes.
Viens, cher Caunus, suis-moi, que crains-tu dans ces lieux ?
En consolant sa sœur offense-t'on les Dieux ?
Viens, de mes sentimens interprete fidele,
La voix de ces échos, ainsi que moi, t'appelle.
Eh quoi! lorsqu'en ces lieux remplis de mes douleurs,
Tout semble partager & plaindre mes malheurs :
Toi seul, hélas! toi seul, cher objet de mes larmes,
Tu peux, sans être ému, connoître mes alarmes ;
Et ton ame tranquille en ce désordre affreux,
Ne plaint point de ta sœur le destin malheureux.
Aux charmes de l'Amour Caunus inaccessible,
A la pitié du moins doit-il être inflexible ?
Mon frere, ouvre ton cœur au nom de la pitié,
Non, ce n'est plus l'amour, c'est la seule amitié,
Par la voix de ta sœur, hélas ! qui t'en conjure.
Est-tu donc insensible au cri de la nature ?.....
Mais non.... ne me crois pas : va, ce n'est qu'un détour,
Qu'un prétexte subtil inventé par l'Amour.

L'Amour eſt le ſeul Dieu que ma foibleſſe implore ;
Ma bouche en vain l'abjure, & mon cœur brûle
encore.
Fuis, habite des lieux de la terre ignorés ;
Que par les vaſtes mers nous ſoyons ſéparés !
Fuis, évite ſur-tout ma pourſuite indiſcrete !
Que j'ignore à jamais le lieu de ta retraite !
J'irois, n'en doute pas, au bout de l'Univers ;
J'irois, bravant la foudre & le courroux des mers,
Malgré les Dieux vengeurs, à te ſuivre obſtinée,
Troubler de tes beaux jours l'heureuſe deſtinée :
Fuis, & que loin de moi ton cœur puiſſe bannir
Des crimes de ta ſœur l'horrible ſouvenir.

Mais, hélas ! cher objet de ma flamme inſenſée,
Que ces triſtes conſeils ſont loin de ma penſée ;
Tu ne les ſuis que trop, & je n'ai pas beſoin
D'exciter dans ton cœur un ſi funeſte ſoin.
Viens plutôt à Biblis tendre une main propice :
Viens ſous mes pas tremblans combler ce précipice,
Oppoſer ta froideur à mes feux combattus,
Et me conduire enfin au ſentier des vertus.
Ah ! fidèle aux accès d'une fierté farouche,
Tu t'applaudis d'avoir un cœur que rien ne touche.
La vertu ſur ton ame a, dis-tu, des appas ;
C'eſt ſa voix qui t'appelle.... & tu ne reviens pas.
Va, va, de tes refus je pénetre la cauſe,
Sans doute une rivale à ton retour s'oppoſe ;

Et couvrant cet amour d'un prétexte odieux :
Tu ne me fuis, ingrat, que pour lui plaire mieux.
O ciel! qu'ofai-je dire! eft-ce à moi de me plaindre?
Quel crime à déguifer peut enfin te contraindre ?
Et, maître de ton cœur, ne peux-tu pas fans moi
Pour un autre à ton gré difpofer de ta foi?

O vous, dont la colere implacable & funefte,
Alluma dans mon fein les flammes de l'incefte,
Éclairciffez un doute où me conduit l'Amour ;
Des ombres de la nuit faites fortir le jour.
Répondez ; fi ce feu qui brûle dans mes veines ;
Mérite devant vous les plus terribles peines,
D'où vient donc, juftes Dieux, que, prête à l'étouffer,
Je m'arrête foudain, & crains de triompher ?
Et fi ce doux penchant, enfant de la nature,
Eft de votre bonté la preuve la plus fûre,
Pourquoi l'affreux remord, s'élevant dans mon cœur,
Vient-il d'un fouffle impur corrompre mon bonheur?

Mon efprit effrayé prévoit votre réponfe,
Et je n'ai pas befoin que la foudre l'annonce.
Oui, je fuis criminelle, inexorables Dieux,
Dois-je encore en douter quand j'ai devant les yeux
Les exemples frappans dont l'Univers fourmille?
Defcendans de Pelops, malheureufe famille,

Vos crimes ont des Dieux attiré le courroux :
Le bras de la vengeance est déployé sur vous.
Europe criminelle, infortuné Thyeste,
Vos cœurs empoisonnés d'une flamme funeste
Eprouvent des enfers l'inflexible courroux.
Et moi, dois-je penser qu'en brûlant comme vous,
Des Dieux que j'ai bravés la facile indulgence
Me dérobera seule aux traits de la vengeance ?

Brûler, fuir, desirer, pleurer, feindre, gémir,
Me livrer à mes feux, les détester, frémir,
Voir de Camus absent croître l'indifférence,
Combattre sans triomphe, aimer sans espérance;
Et voilà donc, grands Dieux, ces crimes dont l'horreur
Contre moi dans ce jour arme votre fureur ?
C'est donc pour ces forfaits, Juges impitoyables,
Qu'on prépare aux enfers des tourmens effroyables ?
Eh bien ! si le devoir doit diriger nos pas,
Si la seule innocence a pour vous des appas,
Donnez donc, pour dompter le sort qui nous opprime,
Plus de force aux humains ou moins d'attraits au crime.

Je veux briser mes fers ; mais mon cœur étonné,
Dans les pieges qu'il fuit, se retrouve enchaîné.
Amante des vertus, mais esclave du vice,

Je marche, en frémissant, au bord du précipice;
Et je cours m'y plonger en voulant le franchir.
Non, de ton joug, Amour, rien ne peut m'affranchir.

La vertu cependant regne encor sur mon ame,
La trouble quelquefois, mais n'éteint pas ma flâmme.
Semblable à ce flambeau, qui, dans l'ombre apporté,
D'un sombre & vaste lieu combat l'obscurité;
Et qui, sans éclairer cette nuit ténébreuse,
Jette un jour effrayant qui la rend plus affreuse.
C'est ainsi qu'en mon cœur le remords combattu,
Sans étouffer l'amour fait gémir la vertu.

Que ne suis-je, Caunus, en ces lieux où sauvage
L'homme de sa raison ignore encor l'usage;
Où de son foible cœur disposant à son choix,
De la seule nature il suit les simples loix?
Là sans doute le cœur ne connoît point de crime;
Et tout ce qu'il inspire est toujours légitime.
Là, le frere enflammé dans les bras de sa sœur,
Peut goûter de l'Amour la paisible douceur;
Et ce peuple tranquille, à nos yeux si bizarre,
Qu'un sot & vain orgueil nous fait nommer barbare,
Par son heureux instinct, digne d'un nom plus doux,
Est cent fois moins barbare & plus humain que nous.

Eh! ne pouvons-nous pas sans frissonner sans cesse,

Ni sans craindre des Dieux la foudre vengeresse,
Suivre un penchant qu'en nous la nature a placé,
Et serrer un lien par elle commencé.
Non, je ne puis penser qu'une ame juste & pure
Puisse cesser de l'être en suivant la nature;
Ces Dieux mêmes, ces Dieux dont l'horrible fureur
Sur le crime à leur gré fait voler la terreur;
Ces Dieux à qui, tremblans, nous élevons des
temples,
Dont les Prêtres sacrés nous vantent les exemples,
N'ont-ils jamais formé de desirs criminels?
Les a-t'on jamais vus, ces maîtres éternels,
Étouffer dans leurs cœurs une flamme impudique;
Et vaincre de l'Amour l'empire tyrannique?
Non, de ce Dieu puissant, esclaves comme nous,
Comme nous sous ses fers ils ont succombé tous.
Ce Souverain des Dieux, qui lance le tonnerre,
Lui qui devoit au moins un exemple à la terre;
Jupiter daigna bien, au gré de son ardeur,
Par les nœuds de l'Hymen s'unir avec sa sœur.
Et nous, tristes humains, dont l'aveugle foiblesse
Excuse de nos sens la fougue enchanteresse,
Nous ne pouvons comme eux par l'amour nous unir,
Sans redouter leurs bras armés pour nous punir.

Malheureuse, où m'égare une ardeur téméraire?
Ces Dieux, dont nous devons respecter la colere,

Comme au-dessus de nous, sont au-dessus des loix,
Et ce n'est point à nous d'examiner leurs droits.
Quoi! l'esprit entraîné par ma fureur extrême,
Je joins l'audace au crime, & l'inceste au blasphême;
Et malgré mes forfaits, je vis & ne vois pas
Les voûtes des enfers se briser sous mes pas.
Je ne vois point des Cieux les traits de la vengeance
M'apprendre, en me frappant, à craindre leur puissance.

Ah! si sur moi la foudre est si lente à partir,
C'est donc pour me donner le temps du répentir:
Eh bien! je vais sur moi faire un effort suprême,
Me vaincre, & s'il se peut, oubliant ce que j'aime,
Désarmer le courroux des Dieux & de Vénus...,
Qui, moi vaincre mes feux! ne plus aimer Caunus...
Ah! le puis-je? grands Dieux!... toujours tyrannisée
Du feu le plus ardent mon ame est embrasée.
De mes affreux remords bravant le cri vengeur,
L'Amour, ce Dieu cruel, se mutine en mon cœur.
Malgré moi, cher Caunus, je t'aime, je t'adore,
Je te l'ai dit cent fois, je te le dis encore;
Dût le Ciel en courroux éclater contre moi,
Tout mon cœur, tout mon sang, Biblis est toute à toi:
Oui je languis, je brûle.... Ah! quelle est ma misere?
Je brûle pour Caunus, & Caunus est mon frere.

O vous, qui dans la Crete avez reçu le jour,

Vous dont le cœur sensible est séduit par l'Amour,
Innocentes beautés, Amantes vertueuses,
Que la triste Biblis, hélas! vous trouve heureuses!
Votre amant peut un jour devenir votre époux;
Vous vous livrez sans crainte aux transports les
plus doux:
On ne vous voit jamais frémir en sa présence,
Et le Ciel de vos feux approuve l'innocence;
Mais moi, que du destin le courroux odieux
Sous un astre cruel a fait naître en ces lieux;
Moi, d'un funeste amour victime infortunée,
Qui me sens malgré moi vers l'abyme entraînée,
Je ne cede à l'Amour qu'en frémissant d'effroi.
Mes larmes, mes soupirs, tout est crime pour moi;
Et ce penchant fatal, ce tourment que j'endure,
En offensant les Dieux, font rougir la nature.

Ah! puisque mon devoir s'oppose à mes transports;
Puisque pour les dompter j'ai fait de vains efforts,
Mourons donc, terminons des jours que je déteste;
La mort est désormais le seul bien qui me reste.
Mourons.... & toi pour qui mon cœur a pu trahir
Ces Dieux qui m'ordonnoient en vain de te haïr;
Au tombeau sans regrets tu me verrois descendre,
Si du moins par pitié tu pleurois sur ma cendre;
Caunus, mon cher Caunus, viens me fermer les
yeux;

Viens, vole près de moi. Pourrois-tu dans ces lieux
Craindre d'un feu mourant la derniere étincelle ?

Daignez donc affermir mon ame qui chancelle;
Dieux puissans; ce n'est plus cette voix qui toujours,
Même en vous implorant, craignoit votre secours:
Vous voyez à vos pieds une foible mortelle
Qui, domptant à la fin sa flamme criminelle,
N'ose encor qu'en tremblant lever les yeux vers vous.
Que mes pleurs, que mes cris calment votre courroux;
Accordez à mon cœur cette paix inconnue,
Si souvent demandée & jamais obtenue.
Sur Biblis étendez votre bras bienfaisant;
Que la mort soit pour moi votre premier présent;
Et que par vous au moins mon ame gémissante
Puisse au séjour des morts parvenir innocente.

Le Ciel m'exauce enfin, & mes vœux sont remplis;
Par mes longues douleurs mes sens sont affoiblis:
La mort va de mes jours trancher l'affreuse trame;
Et je sens que déja son froid glace mon ame.
Adieu, mon cher Caunus, adieu donc pour jamais;
Ne crains plus que ta sœur ne trouble désormais
De tes paisibles jours la carriere nombreuse.
Hélas! sans toi ma vie eut été plus heureuse!

Puisqu'avant que la mort eût daigné la finir,
Mon cœur, sans crime, au tien n'a jamais pu s'unir,
Ainsi qu'un même sein (a) nous a fait naître ensemble,
Qu'en un même tombeau le trépas nous rassemble.
Hélas! prête à quitter la lumiere du jour,
Dans mon cœur expirant je crains encor l'Amour.
A travers les brouillards d'un funebre nuage
Mon œil appesanti cherche encor ton image;
Mais c'en est fait.... j'expire... & ma mourante voix
Te dit enfin adieu pour la derniere fois.

M. BLIN.

(a) Caunus & Biblis étoient jumeaux.

MADRIGAL.

L'AMOUR voulant donner une fête à sa Mere;
Fit publier qu'à la Cour de Cythere
Les Plaisirs & les Jeux étoient tous invités;
Avec la Troupe agréable & légere
De tous ces petits Dieux qui vont à ses côtés;
Tous ses parens, & tous très-faits pour plaire.
Défense à tout Mortel d'oser y pénétrer:
Ma Thémire paroît; on la fait retirer;
Mais l'Amour, la voyant si belle & si gentille,
Dit: Ah! vraiment, laissez, la vîte entrer;
Elle est aussi de la famille.

M. DESMAHIS.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

ODE

A M. LE DUC DE FITZ-JAMES.

LORSQUE ces fiers Tyrans, des bords de Cilicie,
Porterent l'épouvante aux rives d'Italie,
Et sous leurs pavillons faisoient courber les eaux;
De ses vrais intérêts, Rome entiere occupée,
A la voix de Pompée
Fit voler sur les mers d'innombrables Vaisseaux.

On vit les Citoyens à leur Mere commune,
Par l'amour réunis, prodiguer leur fortune:
Cet accord enfanta des succès éclatans,
Et de leurs ennemis les Troupes consternées;
Dans les flots entraînées,
Semerent les écueils de leurs débris flottans.

O France! tes Sujets, qu'un même zèle anime,
Retracent à nos yeux cet exemple sublime,
Et déja les Forêts descendent dans tes Ports;
L'onde, à regret captive, appelle ton courage;
Va, cours, porte l'orage,
Et d'une Isle orgueilleuse ose embraser les bords.

D'un Miniſtre éclairé, l'active prévoyance,
Dans l'ombre du ſecret ſeconde ta vengeance :
Sous les yeux de ton Maître il a peſé tes droits :
LOUIS eſt ton arbitre. Ah ! remplis ſon attente ;
Ta valeur triomphante
Ne fut dans tous les temps que l'amour pour tes Rois.

Digne fils de Barwick, ô bienfaiſant Génie,
Dont l'œil veille au bonheur de la Septimanie,
Qui te fais adorer de ſes enfans heureux ;
Je crois voir ces Héros que ta préſence inſpire ;
Pour défendre l'Empire,
Redoubler à l'envi leurs efforts généreux.

Déja, de leur vertu que l'Univers contemple,
Tous nos Peuples unis ont imité l'exemple.
Vois, Paris, quelle ardeur remplit tes Habitans ;
Combien de Citoyens, dignes de nos hommages,
Chéris dans tous les âges,
Survivront à l'airain que dévore le temps.

Des Mortels qu'entraîna la fureur de la gloire,
Le nom ne retentit qu'au jour de la victoire ;
L'Ambition barbare a flétri leurs lauriers ;
Mais Boufflers (a) qu'animoit l'amour de la Patrie,
Voit ſa palme fleurie,
Braver en s'élevant l'ombre de ſes Guerriers.

(a) On ſçait que l'amour de la Patrie étoit l'ame des actions du Maréchal de Boufflers, cet habile Défenſeur de Lille.

Amour de la Patrie, amour des grandes ames,
Source des beaux exploits, à tes brûlantes flammes
S'allume cet honneur qui défend les États :
Quand l'Anglois des Valois usurpoit l'héritage;
Tu fis tomber sa rage,
En repoussant sur lui le Démon des combats.

Autrefois ces Rivaux attachés à la France,
Oserent lâchement insulter sa puissance,
Et la Haine en grondant les sépara de nous.
Du Continent qui s'ouvre une Isle détachée,
Par la Mer arrachée,
D'accord avec les flots fit mugir leur courroux.

Mais des ondes bientôt franchissant les barrieres,
Leurs drapeaux escortés des fureurs meurtrieres,
De la mort dans nos champs déployerent le deuil.
Ah! rappellons ces temps pour venger nos outrages:
Emportés sur leurs plages,
D'Albion qui nous brave, osons punir l'orgueil.

Vous le pouvez, François. De cette Isle effrayée,
Voyez s'anéantir l'audace foudroyée;
C'est un de vos Ayeux (*a*) qui brise ses remparts;
Admirez ce LOUIS (*b*) & ses Troupes vaillantes,
Qui, de leurs mains sanglantes,
Sur ses murs ébranlés plantent vos étendards.

(*a*) Guillaume le Conquérant.
(*b*) Louis VIII, fils de Philippe-Auguste.

Eh! quoi? n'êtes-vous pas ces Héros indomptables,
Qui toujours généreux & toujours redoutables,
Commandiez ſur les flots de vos voiles couverts?
Neptune vous attend, il cherche dans ſes plaines
Si vous rompez les chaînes
Que vos Rivaux altiers étendent ſur les mers.

Déja les Potentats, que leur pouvoir menace,
Brûlent d'exterminer leur déteſtable audace;
Sur ces fougueux Tyrans ils vont porter leurs coups.
Ah! n'entendez-vous pas éclater ſur leurs têtes
Les horribles tempêtes,
Que de l'Europe entiere enfante le courroux.

Si leur rage a vomi les fléaux de la Guerre,
L'Équité doit contr'eux armer toute la terre;
La ſage Politique en impoſe la loi;
Où bientôt ſur l'amas de Couronnes briſées,
De Villes embraſées,
On verroit s'élever le Trône d'un ſeul Roi.

Mais que dis-je? la France aux pieds de la Victoire,
Enchaîna ce peuple enivré de ſa gloire,
Et les Lis s'uniront aux Palmes de la Paix;
Lorſque pour ſoutenir la grandeur d'un Empire,
La Juſtice conſpire,
Le Ciel céde aux vertus & punit les forfaits.

Eh ! que peut d'un Vainqueur l'insolente furie,
Contre un Roi que défend l'amour de la Patrie ?
Des Citoyens armés sont les Dieux des combats :
Voyez les raffermir des murs réduits en poudre,
Et détourner la foudre,
Qui sur leurs ennemis tombe avec le trépas.

Quels Citoyens pourroient sans se noircir d'un crime,
Refuser leur secours à l'État qu'on opprime ;
Les jours de ses besoins sont les jours des Héros :
C'est alors que l'Honneur, pere de la Noblesse,
Dissipant la mollesse,
Fait sortir les vertus des ombres du repos.

Malheur à ces mortels guidés par leurs caprices,
Qui, sous de nouveaux cieux, emportant leurs services,
Insultent leur Pays jusques dans ses dangers :
Enfans ingrats, pareils à ces plantes chéries,
Qui dans leur sol nourries,
Vont produire des fruits aux climats étrangers.

M. SABATIER.



VERS

A Mademoiselle CLAIRON, *jouant le Rôle de* DIDON.

NON, je n'en rougis point; j'ai vu couler mes
larmes!...
Que mon ame eſt troublée, ô divine Clairon!
Attendri par ton art, entraîné par tes charmes,
Je partage ton feu; je meurs avec Didon.
Je vois, avec mépris, fuir ce Héros perfide,
Parjure par devoir, qu'un fantôme intimide.
Pour un Amant épris d'une auſſi belle ardeur,
Tous les Dieux ſont muets: ſon oracle eſt ſon
cœur.....
Dans ces tranſports, que tu fais naître,
Clairon, j'oſe t'offrir un téméraire encens.
Pardonne! je t'adore, & ne ſuis point le maître
De renfermer ce que je ſens.
Jaloux de leur grandeur, jaloux de notre hommage,
Les Dieux, d'un œil égal, ſouffrent ſur leurs Autels
Des offrandes des Rois le ſuperbe étalage,
Et les dons toujours purs des plus ſimples mortels.



EPITRE



ÉPITRE
A M. LAURENT,

A l'occasion d'un Bras artificiel qu'il a fait pour un Soldat Invalide.

ARCHIMEDE nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la Nature, imites ses ressorts;
Qui sers l'humanité, ton Maître & ta Patrie,
Ma Muse doit des vers à ta noble industrie.
Assez d'autres sans moi souilleront leur encens:
Qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talens.
Les talens de nos biens sont la source féconde;
Ils forment les trésors & les plaisirs du monde.
Sur cette terre aride, asyle des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre seme des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage
N'aime que le brillant dont nos mœurs sont l'image?

Oui, j'aime à voir Pigal, par sa sçavante main,
Donner des sens au marbre, & la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées,
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.

Voltaire, tour-à-tour sublime & gracieux,
Peut chanter les Héros, les Belles ou les Dieux;
Je souris à Lany, qui, Bergere ou Déesse,
Fait briller dans ses pas la grâce ou la noblesse;
Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs,
Peins les plaisirs des Cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais serai-je insensible à ces talens utiles,
Qui portent l'abondance à nos Cités tranquilles,
Qui pour nous en tous lieux multipliant leurs soins,
Consacrent le génie à servir nos besoins?
Non, ces Arts bienfaiteurs sont respectés des Sages;
Et moins ils sont brillans, plus on leur doit d'hommages.

Sans doute, ils te sont dûs, mortel industrieux:
Oui, tu gagnes mon cœur en étonnant mes yeux.
Cet Art qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vitesse;
Asservit à ses loix & l'espace & le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde & les vents;
Cet Art a signalé l'aurore de ta vie,
Ton ame l'embrassa par l'instinct du génie.
Déja tes foibles mains que lassoit le repos,
Préludoient, en jouant, à tes hardis travaux. (a)
Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes,

(a) Le célebre Cardinal de Polignac ayant vu une machine qu'avoit faite M. Laurent à l'âge de huit ans, annonça que cet enfant seroit un jour un grand Méchanicien.

Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes.
Tel Buffon, dans le sein d'un germe à peine éclos,
Déja distingue un tronc, des fruits, & des rameaux.

Quels prodiges depuis ont rempli ta carriere!
Je te suis dans les champs de la Flandre guerriere.
Tristes champs! où Cérès voit naître ses moissons,
Du sang dont le Dieu Mars engraisse les sillons.
Là, ton art sur l'Escaut, pour défendre nos villes, (*a*)
Posoit des murs de fer & des remparts mobiles;
Lançoit sur l'ennemi des torrens déchaînés, (*b*)
Ou portoit nos Soldats sur les flots étonnés. (*c*)

Mais la Gloire t'appelle à de plus grands miracles: (*d*)
La puissance d'un art s'accroît par les obstacles.
C'est par eux qu'un Dieu sage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, & nous vend ses trésors.
C'est ainsi que ses mains avares, & fécondes
Ont caché sous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir & vivre les États,
Et le bronze & l'airain tonnant dans les combats;
L'acier qui fait tomber les sapins & les chênes,
Le fer qui de Cérès fertilise les plaines,

[*a*] Machine de Poterne.
[*b*] Ecluses,
[*c*] Ponts portatifs.
[*d*] Dessechement des mines.

Et le métal enfin, qui, docile à nos loix ;
S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits ;
L'Armorique long-tems, de ce métal utile,
Dans de vastes marais cacha l'amas stérile.
Tu parois : l'onde fuit, la terre ouvre son sein ;
Et ne rend ces tributs qu'à ta puissante main.

Heureux qui sçait briller par d'utiles prodiges !
D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges,
Osent prostituer à de pénibles jeux
Un art qu'à nos besoins ont destiné les Dieux.
Pour leurs Concitoyens, que produit leur adresse ?
Ils nourrissent le luxe, ils flattent la mollesse.
Oui, dans eux le génie est un enfant badin,
Mais dans toi c'est un Dieu propice au genre humain.

Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes ;
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel, heureux dans ton malheur,
Par ses rares talens, plus encor par son cœur. (a)
Je crois voir le moment où des traits de la foudre
Tes bras aux champs de Mars furent réduits en poudre.
Je crois te voir encor meurtri, défiguré,

[a] M. Laurent a prouvé que la bonté de son cœur est égale à la grandeur de son génie, en sollicitant pour ce Soldat des secours de plusieurs personnes illustres, & en lui faisant lui-même une gratification considérable.

Traînant le reste affreux de ton corps déchiré,
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie:
La pitié qui lui parle enflamme son génie.
O prodige! ton bras reparoît sous sa main:
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.
De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse,
Il s'étend & se plie, il s'éleve & s'abaisse.
Tes doigts tracent déja ce nom que tu chéris:
La Nature est vaincue, & l'Art même est surpris.

Que ne peut point de l'Art l'activité féconde!
C'est par elle que l'homme est souverain du monde;
De la nature en vain tu crois naître le Roi,
Mortel, sans le travail rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance,
Qu'à titre de conquête, & non pas de naissance;
Et tu n'es distingué parmi les animaux,
Que par ton noble orgueil, ton génie & tes maux.
Vois l'énorme éléphant dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante.
Près de ce mont vivant que sont tes foibles bras?
Mais sa force n'est rien; il ne la connoît pas.
Tu peux bien plus que lui, connoissant ta foiblesse,
Tu sens ton indigence, & voilà ta richesse.
Déja l'Art t'a soumis l'air, la terre & les mers:
Déja je vois éclorre un nouvel Univers.
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus fertiles,

Ton corps devient moins foible & tes sens plus
agiles.
Le verre aide à ta vue, il découvre à tes yeux (a)
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les
Cieux.
A l'aide du levier, du poids & de la roue,
Des plus pesans fardeaux ton adresse se joue;
Les forêts à ta voix descendent sur les eaux;
Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux. (b)
Le ciel regle leur cours écrit sur ses étoiles.
Le fougueux Aquilon est captif dans leurs voiles.
C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
Tu joins deux continens l'un par l'autre agrandis.
Là pour unir deux mers tu perças des montagnes, (c)
Creusas des souterreins, inondas des campagnes.
Plus loin de l'Océan tu reculas les eaux; (d)
Un Empire s'éleve où mugissoient des flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles,
Sur l'abyme des mers tu suspendis des Villes. (e)
Les monumens du Nil, vainqueurs du tems jaloux, (f)
Nés avec l'Univers, ont vécu jusqu'à nous.

[a] Microscope, Télescope.
[b] Les Ports.
[c] Canal de Languedoc.
[d] Les Hollandois.
[e] Venise.
[f] Pyramides d'Egypte.

Oui, telle est ta foiblesse & ton pouvoir suprême,
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous enfin promenons nos regards.]
Là, je vois de plus près & j'admire les Arts;
Le Cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent;
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois;
Sur les fleuves profonds me formant une route,
Des rochers sous mes pas se sont courbés en voûte;
Par les eaux ou les vents, au défaut de mes mains, (a)
Le cylindre roulé met en poudre mes grains. (b)
Ici l'or en habit se file avec la soie: (c)
En des tableaux tissus la laine se déploie. (d)
Là, le sable dissous par les feux dévorans, (e)
Pour les Palais des Rois brille en murs transparens.
Sur un papier muet la parole est tracée. (f)
Par un mobile airain on grave la pensée; (g)
Mille fois reproduite elle vole en tous lieux.
Le temps a pris un corps, & marche sous mes yeux. (h)

[a] Moulin à eau.
[b] Moulin à vent.
[c] Manufacture de draps.
[d] Tapisserie des Gobelins.
[e] Glaces.
[f] Écriture.
[g] Imprimerie.
[h] Horlogerie.

O prodige de l'Art ! fous une main hardie (a)
Le cuivre, des oiseaux reçoit l'ame & la vie.
L'Automate, animant l'ivoire harmonieux,
Forme, fous des doigts morts, des fons mélodieux.
Vois ces doubles canaux où les eaux raffemblées, (b)
Pour jaillir en torrens à grand bruit font foulées !
Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans des Palais brûlans,
Mille fleuves foudain s'élancent jufqu'au faîte :
L'onde combat la flamme, & fa fureur s'arrête.
Avec plus d'art encor ces utiles canaux
Dans d'arides déferts ont tranfporté des eaux.
Privé de ce fecours, le fuperbe Verfailles
Étaloit vainement l'orgueil de fes murailles :
Mais que ne peut un Roi ? Près du riant Marly,
Que LOUIS, la Nature & l'Art ont embelli,
S'éleve une machine où cent tubes enfemble
Verfent dans des baffins l'eau que leur jeu raffemble.
Élevés lentement fur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans des vallons,
Raniment la verdure, ou baignent des Naïades,
Jailliffent dans les airs, ou tombent en cafcades.
Puiffe un jour cet ouvrage, avec l'utilité,
Unir dans fa grandeur plus de fimplicité ! (c)

[a] Le Canard & le Flûteur de M. de Vaucanfon.
[b] Pompes.
[c] Tout le monde convient que la Machine de Marly eft trop compliquée.

Puisse une main avare, avec magnificence,
Réparer ou créer cette machine immense :
Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,
Rendre leur jeu plus sûr & plus impétueux,
Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,
Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue.

Mortels, de la Nature industrieux Rivaux,
Dans leur majesté simple imitez ses travaux :
Avec le grand Newton, admirant sa puissance,
Par un rapide essor jusqu'aux cieux je m'élance.
Là, mon œil voit nager dans l'océan des airs
Tous ces corps, dont l'amas compose l'Univers.
Autour du Dieu des ans, tranquille dans sa sphere,
Les astres vagabonds poursuivent leur carriere :
Notre globe qu'entraîne une commune loi,
S'incline sur son axe, & roule autour de soi.
La mer aux temps marqués & s'éleve & s'abaisse ;
La Lune croît, décroît, fuit & revient sans cesse :
Autour de leurs soleils que de mondes flottans !
Un seul ressort produit tous ces grands mouvemens !
De la simplicité quel sublime modèle !
Sans elle rien n'est beau, tout s'embellit par elle.
LAURENT, oui tu connus cette admirable loi :
Tes ouvrages sont grands & simples comme toi.

Acheve ; & déployant ta force toute entiere,
De l'art qui t'illustra recule la barriere ;

Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts ;
La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords ;
Où de tous les plaisirs le François idolâtre,
Aux talens qu'il honore ouvre un vaste théatre ;
Du bout du monde à l'autre assemble tous les Arts ;
Et des Peuples rivaux étonne les regards.
C'est-là qu'en t'admirant il va te reconnoître.
Paris s'est applaudi lorsqu'il t'a vu paroitre,
Et ses murs si féconds en pompeux monumens ;
Attendent de tes mains de nouveaux ornemens.
Là, tandis que vengeant l'honneur de sa Patrie,
Le Louvre reprendra sa majesté flétrie :
Tandis que d'un Monarque, adoré des François, (a)
Le bronze avec orgueil reproduira les traits :
La Seine s'élevant de ses grottes profondes, (b).
A ta loi souveraine asservira ses ondes ;
Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.

Artiste ingénieux, & Citoyen fidèle, (c)
Dès long-temps ta Patrie a reconnu ton zèle ;
En vain ce Peuple fier, jaloux de nos succès,

[a] La Statue de Louis XV, par l'illustre Bouchardon.

[b] Les deux Machines du Pont Notre-Dame fournissent à Paris une quantité d'eau trop petite pour une si grande Ville.

[c] Le Roi de Prusse & celui d'Angleterre ont fait à M. Laurent, pour l'attirer chez eux, des propositions très-avantageuses, que le seul amour de la Patrie lui a fait refuser.

Le rival ; & sur-tout l'ennemi des François :
En vain ce Roi fameux par les Arts & la Guerre ;
Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre ,
Espéroient à prix d'or acheter ton secours ;
Tu dois à ton Pays ton génie & tes jours.
Malheur au Citoyen ingrat à sa Patrie ,
Qui vend à l'Etranger son avare industrie.

Et vous qui des talens voulez cueillir les fruits ;
Rois , payez leurs travaux , & connoissez leur prix.
EUGENE , ce Héros dédaigné de la France ,
Fit trembler cet Etat qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des Provinces , de l'or ?
Les Grands-hommes , les Arts ! voilà le vrai trésor.
Osez les conquérir par d'utiles largesses ;
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses.
Ils laissent à Plutus le faste & les grandeurs :
Que faut-il à l'abeille ? Un asyle & des fleurs.
Ah ! s'il est quelque bien qui flatte leur envie ,
C'est l'honneur : aux talens lui seul donne la vie.
LOUIS qui , rassemblant tous les Arts sous sa loi , (a)
Du malheur de régner se consoloit en Roi :
LOUIS de ses regards récompensoit leurs veilles ;
Un coup d'œil de LOUIS enfantoit les Corneilles.

Citoyen généreux , ainsi ton Souverain ,
T'égalant aux Héros , ennoblit ton destin.

(a) Louis XIV.

Trop souvent le hasard dispense ce beau titre : (a)
Hélas ! si la vertu des rangs étoit l'arbitre,
Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
Du dernier des humains deviendroit le premier.
Tes talens, du hasard ont réparé l'outrage;
Ton nom n'est dû qu'à toi, ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins :
Ces monumens fameux qu'ont élevé tes mains,
Ces chefs-d'œuvres brillans, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta Patrie ;
Voilà de ta grandeur les titres glorieux.
Là, ta noblesse éclate & frappe tous les yeux.
Que sont de plus ces Grands dont la fiere indolence
Dévore lâchement une oisive opulence ?
Que laissent en mourant à leur postérité
Ces mortels corrompus par la prospérité ?
Des exemples honteux, de coupables richesses ;
Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
Tes enfans plus heureux hériteront de toi
L'exemple des talens, le zèle pour leur Roi ;
L'amour du bien public, qui t'anime & t'enflamme ;
La noblesse du nom & la grandeur de l'ame.

M. L'ABBÉ DE LILLE.

(a) M. Laurent a reçu du Roi des Lettres de Noblesse, & a été décoré du Cordon de l'Ordre de Saint Michel.

ÉPITRE
A MADAME ***
Qui avoit dit qu'elle vouloit faire des Vers.

LIVREZ-VOUS au Dieu de l'Amour ;
Que celui des Vers vous enflamme,
Qu'ils vous occupent tour-à-tour,
Qu'ils régnent tous deux fur votre ame ;
Répandez un charme flatteur
Sur la plus tendre Poéfie,
Dont la beauté n'eft bien faifie
Que lorfqu'une amoureufe ardeur
En développe l'énergie,
Et lui fait part de fa chaleur ;
L'efprit infpiré par le cœur
Eft l'équivalent du génie.

Pour former les plus doux concerts,
Aimez, & chantez la tendreffe ;
On n'entendra que de beaux vers
Si Vénus préfide au Permeffe :
L'efprit qui croît en s'exerçant,
Se perd s'il manque de culture ;
Le travail eft la nourriture

Qui le ranime en l'épuisant.
Ainsi l'ame sensible & pure
Ne peut exister qu'en aimant;
L'Amour est un feu tout puissant
Qui circule dans la Nature,
Et la conserve en l'embrasant.

Si vous voulez d'un vrai délire
Eprouver le saisissement,
N'accordez jamais votre Lyre
Que dans les bras de votre Amant:
De Sapho pour suivre les traces,
Il faut par un double lien
Réunir les Muses aux Grâces,
Ce fut là l'unique moyen
Qui rendit sa gloire immortelle;
Mais pour peindre l'Amour comme elle,
Il faut le sentir aussi bien.

A MADAME ***

QU'EST-CE qu'Amour? C'est un enfant, mon maître;
Il l'est aussi du Berger & du Roi:
Il est fait comme vous, il pense comme moi;
Mais il est plus hardi peut-être.

ÉPITRE A MINETTE.

CESSEZ vos jeux, Minette, & m'écoutez;
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine, étourdie, & légere,
Minette enfin me deviendra moins chere:
Votre air prévient, mais pourquoi cachez-vous
Un cœur cruel sous des dehors si doux?
Pourquoi sur-tout ces pattes veloutées,
Mais en dessous de griffes ergotées,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois;
De coups subits frappent-elles mes doigts?
Vous déchirez la main qui vous caresse.
Je ne veux plus que ma lâche foiblesse
Nourrisse en vous ces sentimens ingrats.
Vous me direz (car que ne dit-on pas
Pour déguiser un naturel infâme?
Souvent l'esprit est le vernis de l'ame.
Il en devient l'apologiste; mais
L'esprit est faux quand le cœur est mauvais.)
Vous me direz que c'est à la Nature
Qu'il faut s'en prendre, & qu'après tout, l'armure,
Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau,

Ne doit rouiller au fond de son fourreau;
Qu'à son emploi chaque être se résigne;
Que le chien mord, que le chat égratigne;
D'où concluez qu'il est de vos destins
D'égratigner, & qu'à tort je me plains.

D'un cœur gâté telle est l'inconséquence.
Griffes n'avez que pour vôtre défense.
N'attaquez point, mais défendez vous : soit;
Il ne faut même abuser de ce droit.
N'avons-nous pas, ainsi que votre espece,
Entre nos mains quelqu'arme vengeresse?
Quoi! pensez-vous qu'au milieu des travers,
Dont par malheur abonde l'Univers,
Il ne soit pas des momens où la bile
N'échauffe, enfin, l'ame la plus tranquille?
Mais, croyez-moi, le plus sage en ce cas
Garde son flegme & soupire tout bas.

Oh! si chacun ne suivant que sa guise,
Imputant tout à l'humaine sottise,
Ainsi que vous étoit abandonné
Au fol instinct dont il est dominé;
Si l'on pouvoit rompre toute mesure,
Verser le fiel de l'amere censure,
Venger son cœur, & traiter ici bas
Les sots, ainsi que vous traitez les rats;
Répondez-moi, pensez-vous que moi-même;

(Moi qui suis bon, puisqu'enfin je vous aime,)
Oui, répondez, dites-moi, pensez-vous,
Qu'environné de critiques jaloux,
Je ne pourrois comme eux, plein d'amertume,
A son caprice abandonner ma plume,
Et de bons mots empruntant le secours,
Empoisonner & mes Vers & leurs jours ?

Graces aux soins qui, depuis mon enfance,
Ont de mes sens dompté la violence,
Toujours battu, mais bercé par les flots,
Je ris en paix de l'orage & des sots.
Leurs plats Écrits, leurs cabales, leurs ligues,
Le nœud secret de leurs sourdes intrigues,
Ces comités, ces soupers clandestins,
Où ces Messieurs vont régler nos destins;
Où de Comus l'irritante fumée
Excite encor leur langue envenimée;
Où dans l'accès de leur double appétit,
A belles dents ils déchirent l'esprit,
De ces bouffons les fades parodies,
De leurs Recueils les plates rapsodies,
De ces Pédans l'insipide butin,
Leur vain sçavoir, leur grec & leur latin;
Tout ce qu'enfin leur étroite cervelle
Contient de faux en sottise réelle;
Le noir venin, le fiel de leurs Écrits,
N'excitent en moi que le plus froid mépris.

Mais cependant, l'abeille courroucée
A la vengeance est quelquefois forcée.
Lorsqu'elle va pomper le suc des fleurs,
Et du matin mettre à profit les pleurs,
Souvent un sot qui la suit à sa trace,
Dans ses travaux l'interrompt & l'agace.
L'abeille alors prend l'humeur du frêlon,
Sur l'importun darde son aiguillon,
Et dans un coin bientôt notre imbécille,
Triste & confus maudit le volatile.
L'heureuse abeille (il eût dû le sçavoir)
Reçut du Ciel un double réservoir:
L'un est rempli de l'utile rosée,
Qu'au sein des fleurs son adresse a puisée;
De ce nectar si bienfaisant, si doux,
Dont elle fait le partage avec nous.
L'autre est rempli de ce cuisant acide,
Dont l'agresseur sent le venin perfide;
Poisons qu'elle a ramassés & cueillis
Également sur la rose & le lis;
Car à mon sot je dois encore dire,
Qu'autour de nous tout être qui respire;
Que l'animal, l'homme & les végétaux
Ont le principe & des biens & des maux;
Et qu'en ce point l'imprudent & le sage
Sçavent en faire un différent usage:
Où l'un choisit l'amertume & le fiel,

L'autre distingue, & sçait trouver le miel;
Et c'est ainsi qu'au monde sublunaire,
Il n'est de mal que le mal qu'on fait faire.

Quoi! dans le temps où j'use mes esprits
A raisonner, à polir mes Écrits,
Un imprudent qui n'a d'autre mérite
Que le levain de sa bile maudite,
Et qui, semblable aux reptiles obscurs,
Dans un recoin vomit ses sucs impurs,
Un vil Zoïle osera dans sa rage,
Secrétement déchirer mon Ouvrage,
Et, sur mes Vers distillant ses poisons,
Mettre en bons mots de mauvaises raisons!
On me dira que dans sa coterie,
Poussant plus loin sa basse effronterie,
Par quelques sots sottement écouté,
Il n'est talent qu'il ne m'ait disputé;
Qu'il ose plus; que dans ces rimes même,
Où j'ai chanté tout ce que mon cœur aime;
Où j'ai chanté ma Patrie & mon Roi,
Où j'ai dépeint tout bon François & moi,
On me dira que sa haine insensée,
Dénaturant le style & la pensée,
Sur quelques mots, interprétés exprès,
Aura voulu qu'on me fît mon procès!
Je le sçaurai! je verrai ses cabales!
Et, froid témoin de ces ligues fatales,

Je laisserois sa coupable fureur,
Calomnier mon esprit & mon cœur !

Non, mon dépit aussi-tôt se réveille.
Lâches, craignez l'aiguillon de l'abeille.
Craignez du moins qu'armé de mes crayons ;
Du jour sur vous rassemblant les rayons,
Je ne vous peigne & fasse reconnoître,
Sous des couleurs trop fidelles peut-être.
Jusqu'à ce jour, ma facile bonté
A pu souffrir votre importunité.
Vous m'avez cru foible & pusillanime ;
Mais votre humeur ose aller jusqu'au crime ;
Et toute entiere à ses emportemens,
De mes Écrits passe à mes sentimens !
Ah ! si ... mais non.... Que la nuit la plus sombre
Vous enveloppe encore de son ombre !
Ai-je besoin d'ôter à la laideur
Le plâtre usé de son masque imposteur ?
A nos regards de lui-même il s'entr'ouvre ;
Et, malgré vous, l'œil public vous découvre.

Ma Muse ainsi renferme ses pinceaux.
J'attends encor des outrages nouveaux.
Mon cœur sensible, & que le vôtre offense,
Vous hait, mais moins qu'il ne hait la vengeance.
Tout esprit doux se borne à menacer ;
Le glaive est prêt, mais il craint de blesser.

Eh! plût aux Dieux que dans l'âge où nous
sommes,
L'aménité rapprochant tous les hommes,
Unît les cœurs, les talens & les arts,
Sçût émousser la pointe de ces dards,
Que des humains la fureur insensée
Lance aujourd'hui jusqu'au sein du Lycée!

Qui penseroit à voir ces démêlés,
Ces longs débats toujours renouvellés,
Ces noirs Factums, ces brochures cruelles;
Ces manteaux courts, Colporteurs de libelles,
Ce vil essain d'insectes bourdonnans,
Nés dans la fange, emportés par les vents,
Qui des marais dont ils viennent d'éclorre,
Vont ravager les richesses de Flore,
Vont déposer, sur les fruits de l'été,
Ces œufs féconds, dont le germe infecté
Fait pulluler tant d'immenses familles
De vers rongeurs & d'infâmes chenilles;
Qui penseroir qu'au milieu des rumeurs,
Des mouvemens, des ligues, des horreurs
Dont est troublé le monde littéraire;
Qui penseroit, dis-je, qu'en cette guerre
Il ne s'agit en tant de rivaux,
Que d'un laurier, d'infructueux rameaux;
D'un faux encens qui s'exhale en fumée,
Et d'un vain bruit qu'on nomme renommée?

Je vois par-tout, avec l'acharnement,
Régner la haine & le dénigrement :
Les froids bons mots, l'insipide ironie,
Versent leur fiel sur les fruits du génie.
Dès qu'un Ouvrage au grand jour a paru,
Dans les Cafés, le Critique accouru
Sonne l'alarme, assemble ces pigmées,
Ces légions de longs sifflets armées,
Qui ne sçachant ni sentir, ni parler,
De leurs poumons sçavent du moins souffler
Dans ces tuyaux qu'une lâche industrie
A fait servir d'organes à l'envie.
Au milieu d'eux leur Chef déshonoré,
Couvert d'opprobre, à la honte livré,
Au noir tamis de la lente analyse,
Passe l'Écrit qu'il déchire & méprise.
Bientôt le prisme & le compas en main,
Pour résultat de son triste examen,
Il ne voit plus, dans l'œuvre qu'il censure,
Qu'un rien pompeux fardé d'enluminure.
Sur cet arrêt par sa bouche rendu,
De ses Suppôts l'escadron répandu,
Va par des cris, de folles incartades,
Renouveller les fureurs des Ménades.
Du Dieu de l'Inde on croit revoir les jeux;
Précipitée à flots impétueux,

L'horrible orgie, au combat échauffée,
Met en lambeaux le malheureux Orphée.

Vous en pleurez, Meſſieurs les Beaux-Eſprits;
Mais vainement. Dans vos propres Écrits,
De ces excès vous donnez des modèles.
Tant d'ignorans, témoins de vos querelles,
Lancent ſur vous les traits envenimés,
Les mêmes traits dont vos bras ſont armés.
N'eſt-ce pas vous qui tenez à vos gages
Ces embrions, ces petits perſonnages,
De tout mérite ardens perſécuteurs,
Intrus par vous au nombre des Auteurs?
Vous excitez les cris de la cabale.
Redoutez-vous une Muſe rivale?
A ſa pourſuite alors vous envoyez
Tous ces Roquets, par qui ſont aboyés
Les Candidats, les Nourriſſons du Pinde.
Du double Mont où ſon eſprit ſe guinde,
Vous détournez ſon vol & ſon eſſor.
Dans vos noirceurs vous faites plus encor;
Vous répandez ſur ce timide émule,
L'aigre ſarcaſme avec le ridicule.
Ses vers, par vous mutilés, traveſtis,
A leurs Lecteurs n'offrent qu'un cliquetis
De mots ſans ordre & de phraſes uſées,
Sous un vernis vainement déguiſées.

Tel eſt ſur-tout l'art de nos Proſateurs :
De nos tableaux ils ôtent les couleurs,
Laiſſent le trait & privent le génie
De cet éclat qu'il tient de l'harmonie.
Ils n'aiment point ces nobles fictions,
Ce mouvement, ce jeu des paſſions,
Ces traits hardis, ces fougues téméraires,
Du vrai Poëte élans involontaires.
Ils n'aiment point ces mots de qui le choix,
De qui les ſons arrondis par la voix,
En chatouillant notre oreille charmée,
Donnent la vie à l'image exprimée.
Tout ce brillant que leur morgue proſcrit,
N'eſt qu'un phoſphore, un éclat de l'eſprit.
Ils aiment mieux une proſe toiſée,
Où la raiſon, lourde & ſymétriſée,
Ne peignant rien, mais définiſſant tout,
S'appeſantit, & diſſerte ſans goût.

Auſſi voit-on tout Rimeur ſubalterne
Fêté par eux ſur le Pinde moderne.
Voilà leur aigle : Il a rimé, dit-on,
Rimé Séneque, Ariſtote & Platon.
Il eſt bien vrai que ſa docte Minerve,
En vains détails ſe morfond & s'énerve.
L'inverſion, toujours hors de propos,
Brouille en ſes Vers l'arrangement des mots.

Sa Muse enfin de grâces dépouillée,
Dans ses contours toujours entortillée,
Comme un reptile au travers des taillis;
Péniblement se traîne à longs replis.
Mais il n'importe; on trouve dans ses rimes
L'empois du grand, ces devises sublimes,
Ces riens pompeux, ces recherches du cœur;
Et des Pédans la sombre profondeur.

Ce Protégé dans leur troupe s'aggrege;
Voilà mon sot fier de ce privilége,
Qui, régentant l'École d'Apollon,
Regarde tout du haut de sa raison.
Il est gonflé du fiel de la satyre.
Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire;
Il sçait cacher son esprit médisant
Sous la saillie & sous un ton plaisant.
Mais sa gaieté n'est que grimace vaine;
Son rire affreux est celui de la haine.
Enfin, il a pour talent singulier,
Un art honteux, l'art de parodier.
Talent commun, sans verve & sans sublime!

Qu'il me réponde? A-t-il autant d'estime
Pour ce Scarron, ce bizarre Callot,
Dont le burin & dont l'esprit fallot
Ont surchargé leurs peintures comiques
D'êtres tortus, de formes fantastiques,

D'Anges proſcrits en magots fagotés,
De noirs démons ſur des monſtres portés ;
Qui, ſe coëffant du capuchon d'un Moine,
Tentent la foi du ſolitaire Antoine ;
Eſtime-t'il l'un & l'autre bouffon
Au même point qu'un Correge, un Milton ;
Eux dont la touche & vigoureuſe & pure,
Des traits de l'Art embellit la Nature ?

Les faux plaiſans, les diſeurs de bons mots ;
Par leur jargon n'en impoſent qu'aux ſots.
Un Vers heureux dicté par le génie,
Vaut tout le ſel de leur plate ironie.
Par un eſprit équitable & ſenſé,
L'eſprit d'autrui n'eſt jamais rabaiſſé ;
Et du railleur la ſtérile éloquence,
Eſt moins en lui talent qu'inſuffiſance.
Mais.... Finiſſez ! quoi ! Minette pourſuit !
De mes leçons eſt-ce donc là le fruit !
Ceſſez, vous dis-je ; ou ces griffes cachées,
Par le ciſeau vont être retranchées.
Imitez-moi ; j'aurois pu démaſquer
Tant d'importuns ardens, à m'attaquer,
De leur cabale éclairant les manœuvres,
Montrant leurs fronts où ſifflent les couleuvres ;
J'aurois ſur eux fait retomber les traits
Qu'ils m'ont lancés par des reſſorts ſecrets,

J'ai dédaigné cette juste vengeance.
Enfin, Minette, imitez ma prudence,
Et, désormais tranquille à mes côtés,
Bornant le cours de vos jeux détestés,
Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
Est étendu, mais qu'il faut le réduire,
Et qu'il vaut mieux être par sa douceur,
Dupe d'autrui que méchant par humeur.

M. COLARDEAU.

VERS
A M. DE BERMANN,

QUI a concouru avec Mlle. sa Sœur, pour le Prix de l'Académie de Nancy.

QUE ton ame en ce jour doit être satisfaite !
Tu retrouves dans ta défaite,
D'un triomphe nouveau la gloire & les douceurs :
Ne crains pas qu'un autre l'obtienne ;
C'est l'emporter sur les Neuf Sœurs,
Que de ne céder qu'à la tienne.

M. DE LA LOUPTIERE.

ODE
SUR LA MORT.
DE M. JOLYOT DE CRÉBILLON.

QUEL ſpectacle eſt offert à mon ame éperdue!
Que vois-je! dans mes ſens la crainte eſt répandue!
Eſt-ce ici le ſéjour qu'habite la terreur?
Eſt-ce ici du néant la demeure fatale?
Quelle nuit infernale
Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur?

La lugubre clarté de cent torches funebres,
Plus triſtes mille fois que ces noires ténebres;
Vers un temple odieux guide mes pas errans;
Un marbre enſanglanté couronne ſes portiques;
Dont les débris antiques
Semblent braver encor les menaces du tems.

Sur un Autel d'airain, la Mort, la Mort aſſiſe
Tient pour ſceptre une faux que la Fureur aiguiſe;
A ſes yeux eſt ouvert le livre des deſtins.
De ſes Arrêts ſacrés, Miniſtres redoutables;
Les douleurs lamentables
Entraînent à ſes pieds la foule des humains.

Et ce fier Potentat, qui, gonflé d'arrogance,
Accable l'Univers du poids de sa puissance;
Et l'esclave courbé sous le faix des travaux,
Tout est en un instant disparu dans l'abyme,
Tout du néant victime,
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main, échauffant le carnage;
Bellone sur les morts, se frayant un passage,
De rivieres de sang inonde les Autels:
L'Amour qui, sous des fleurs, masque sa perfidie;
D'une main plus hardie,
Sacrifie à la mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux, quel vieillard respectable
A dévoué le temps au trépas indomptable?
Le sceptre des Beaux-Arts éclate dans sa main;
Sa voix rappelle au jour les Monarques célebres,
Qui, des séjours funebres,
S'empressent à l'envi de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre ame,
Il l'émeut à son gré, l'attendrit ou l'enflamme:
Quoi! la Mort a sur lui levé ses bras vengeurs!
O Mort! Mort, arrêtez!... il se débat, il tombe;
Et la nuit de la tombe
L'enferme pour toujours, & le cache à nos pleurs.

Dérobez, ô François, vos honteuses alarmes!

Cet inſtant que le peuple envisage avec larmes,
Eſt l'épreuve de l'homme, & l'inſtant du Héros :
Tant qu'il traîne ici-bas ſes chaînes de la vie,
Les voiles de l'envie
Obſcurciſſent toujours l'éclat de ſes travaux.

Mais ſi-tôt que ſon ame, à ſes deſtins fidelle,
Dépouillant les dehors de ſa forme mortelle,
Va boire le nectar dans la coupe des Dieux :
Alors des ſentimens le cœur eſt l'interprete,
Et ſa cendre muette
Eſt même reſpectable à l'oeil de l'envieux.

Immortel Crébillon, les Filles de Mémoire
Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire :
Ton nom des plus fameux égale la hauteur.
Eh! qui ſçut mieux que toi, des fils de Melpomene,
Déployer ſur la Scene,
De forfaits inouis la ſurprenante horreur.

Ce Monſtre au cœur de fer, c'eſt l'inflexible Atrée!
Voyez de quelle main, par le crime aſſurée,
Il préſente à ſon frere un vaſe horrible, affreux!
Tu demandes ton fils, infortuné Thyeſte :
O vengeance funeſte!
Ton fils eſt tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel ſang vient de couler dans les murs de Mycene!
Un couple ſcélérat, réuni par la haine,

Dans le sein maternel enfonce le couteau.
Tremblez, fils inhumains, le souffle des furies,
Dans vos ames impies,
Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les soins d'Isménie (a) ont à mes yeux de charmes !
D'un époux criminel enchaînant les alarmes,
De ses cruels malheurs elle adoucit le faix;
Mais les Dieux l'ont marqué du sceau de leur colere;
Et la main de son pere,
Par des forfaits plus grands, venge encor ses forfaits.

Ainsi de la terreur, aux humains si fatale,
Tu sçais nous faire aimer la pompe sépulcrale;
Avec des flots de sang tu fais couler nos pleurs.
Quoi! (b) de l'ambition tu sondes les abymes,
Et la mere des crimes
Te développe aussi ses sombres profondeurs.

Ce Vieillard immortel, dont *la main lente & sûre*,
Reproduit à la fois & détruit la Nature,
Dans son rapide vol redouble tes efforts:
Ton esprit, dispensant des torrens de lumiere;
Au bout de sa carriere,
S'éleve encor plus haut en ses rares accords.

(a) La Tragédie de Rhadamiste.
(b) Celle de Catilina.

Je reconnois la voix du défenseur (a) de Rome;
Ce sont là tous ses traits, l'empreinte du grand
Homme :
C'est ainsi qu'il tomba sous le couteau sanglant.
Quels cris tumultueux ! le poison de l'envie,
Épandu sur ta vie,
Infecte de tes jours le reste chancelant.

Laissons ce vil Pithon exhaler ses blasphêmes;
Des criminels humains les murmures extrêmes
Alterent-ils jamais le front calme des Dieux ?
Un transport inconnu m'appelle à l'Empirée;
De la voûte azurée
Les chemins tout-à-coup sont ouverts à mes yeux.

Quelle Divinité, dans son orgueil suprême,
Empruntant de la mort l'effrayant diadême,
Rassemble à ses côtés la troupe des malheurs ?
Son front est obscurci du deuil de la tristesse;
A ses pieds la tendresse
Grave en lettres de sang ses tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome;
Racine, l'interprete & le peintre de l'homme,
Sont d'un tribut de pleurs, pour encens honorés :
Là, mon divin Héros, guidé par la Mémoire,

(a) Le Triumvirat qu'il fit à l'âge de quatre-vingt un an, & qui fut injustement attaqué.

Sur un rayon de gloire,
Du Sanctuaire auguste occupe les degrés.

Pardonne, Crébillon, aux efforts de ma lyre;
Si mes sens transportés par un heureux délire,
Ont retracé ta gloire aux siécles à venir;
Couronne mes accords, & transmets dans mon ame
Cette céleste flamme,
Qui fait, des noms fameux, vivre le souvenir.

MORALITÉ.

Un arbre en fleurs est la figure
D'une beauté dans son printems.
C'est là sa premiere parure,
Il ne la garde pas long-tems.
Un Zéphir léger le caresse,
La fleur tombe & le fruit paraît.
Voilà l'effet de la tendresse,
La vertu meurt quand l'amour naît.

M. ROCHON DE CHABANNES.



D v

ÉPITRE
A M. GRESSET.

Eh quoi! charmant Gresset, tu dors;
Et tu t'efforces, sans remords,
De faire oublier ton génie!
Horace, au printemps de sa vie,
Lassé de ses premiers efforts,
Par complaisance pour l'envie,
Interrompit-il ses accords;
Et, d'avance au nombre des morts,
En sa ténébreuse manie,
Dans quelque Hameau d'Italie,
Alla-t'il perdre les transports
De sa timide Poësie?

Toi, dont la naissante splendeur
Éblouit ta Patrie entiere,
A ton lever dans la carriere
Où s'élançoit ta jeune ardeur,
Tu t'es couché dès ton aurore;
Et dans la nuit cachant tes feux,
Malgré nos cris, malgré nos voeux;
Ta longue éclipse dure encore!

Près de ton toit silencieux,
J'ai vu les Grâces & les Jeux,
Avec fureur briser ta Lyre,
Et tristement entr'eux se dire :
» Gresset est devenu Chartreux. »

Sors de ta coupable indolence,
Et reviens parmi les vivans,
Les dédommager du silence
Où tu t'es plongé si long-temps.
Des Amours la Troupe badine,
Qu'avoit attristé ton sommeil,
Dans leur allégresse enfantine,
Battront des mains à ton réveil.

Celui que le destin propice,
D'un talent sublime a doté,
Doit au Public le sacrifice
Même de son obscurité :
Chargé d'honorables entraves,
Il est le premier des Esclaves
Consacrés à l'Humanité :
C'est par la pénible excellence
De ses Ouvrages renommés,
Qu'il paye à ses freres charmés
La dette de son existence.

Les Dieux, dans leur juste pitié,
En nous condamnant à la vie,

Formerent exprès le génie,
Pour nous épargner la moitié
Des maux dont la terre est remplie.
Chaque talent est dévoué
A cette loi sainte & chérie.

L'emploi de l'esprit enjoué
Est de divertir la Patrie :
C'est la servir que l'amuser.
Le chef-d'œuvre des Politiques,
Est l'art de sçavoir abuser
Nos passions mélançoliques :
Le vrai malheur, c'est le chagrin ;
Et Moliere, le plus habile,
Est à la fois le plus utile
Des bienfaiteurs du genre humain.
Ah ! sans doute, ainsi que Socrate,
Il eut un Dieu pour Conseiller,
Qui, sous son nom, daignoit veiller
Au bien de sa Patrie ingrâte !

Mais il n'est plus, & les soucis
Ont en foule inondé la France ;
Et ces beaux lieux sont obscurcis
Par la tristesse & l'indolence.

Le François a changé de mœurs ;
On l'a fait rougir d'être aimable.
Des pédans le troupeau coupable,

Dans ses tyranniques humeurs,
A, d'une main impitoyable,
Tranché le sommet de nos fleurs;
Sous une glace impénétrable,
L'ennui sommeille dans les cœurs.
A notre folie agréable,
A nos plaisirs, à nos erreurs,
A succédé l'art admirable
D'analyser avec froideur,
De disserter avec lenteur,
Et d'être, sans nulle pudeur,
Ennuyeusement raisonnable.

Tout, jusqu'à nos amusemens,
Porte la pédantesque empreinte
Du dégoût & de la contrainte
Où languissent nos sentimens.
A table, à nos festins tranquilles,
On ne rit plus indécemment,
Et les verres incessamment
Seront bannis comme inutiles:
On a proscrit les Vaudevilles,
Et les refreins & les chorus,
Et sur-tout on n'y trinque plus.
Les Grâces y sont les habiles,
Et, dans leur ennui dévorant,
Philosophent, en digérant,
Sur des vérités puériles.

Au mépris des loix & du goût,
Thalie, en sa rage Anglicane,
Comme une vile Courtisane,
Hormis les Dieux, a joué tout.
A des têtes philosophiques,
Sans doute, il faut de pareils jeux;
Et le sel d'un libelle affreux,
Vaut mieux que des fadeurs attiques.

Fidelle à nos goûts effrenés,
De la bile qui nous consume,
Melpomene accroît l'amertume
Par ses Drames désordonnés :
Dans ses Parades sanguinaires,
Elle n'offre plus à nos yeux
Que des amours incestueux,
Des crimes platement affreux,
Et des Héros patibulaires;
Nous l'avons vue, ivre de sang,
Vouloir, dans sa fiévre insensée,
Sur un échaffaud exhaussée,
Haranguer de-là le passant,
Et tout le Peuple applaudissant
A cette héroïque pensée.
Bientôt Médée, en ses fureurs,
Viendra, sur la Scene troublée,
Aux brouhaha de l'Assemblée,
Égorger ses enfans en pleurs.

Sages, guidés par la prudence,
O sublimes Réformateurs!
Achevez votre ouvrage immense:
De Londres adoptez les mœurs,
Et donnez enfin à la France,
Des combats de Gladiateurs!

Ou plutôt connoissez votre âge;
Et servez mieux nos passions.
N'offrez plus au François volage
Vos attristantes fictions.
Dans ces jours de crainte & d'alarmes,
Pour le tromper sur son destin,
Qu'attendez-vous de pareils charmes?
Le plaisir de verser des larmes
Est trop ressemblant au chagrin.
S'il se peut encore, il faut rire;
Des vapeurs d'un joyeux délire
Il faut enivrer nos cerveaux,
Et nous endormir sur nos maux.

Mais, qui sçaura de nos caprices
Gourmander les honteux excès,
Aiguillonner nos cœurs distraits,
Et nous réveiller sur nos vices?

Gresset, de ta mourante voix
Ranime la force premiere;

Quitte les ombres de tes bois;
Sors de ta tombe, & sois Moliere.

Mais, qu'ai-je dit? J'entends gémir
Ta Religion alarmée:
Tu rejettes jusqu'au desir
D'une profane renommée.

Va; ne crains point que dans ces Vers
J'aille, Apôtre du paradoxe,
Étayer d'argumens pervers
Quelque systême hétérodoxe,
Et te déduire impudemment,
Dans ma folle philosophie,
La scandaleuse apologie
D'un scandaleux amusement.

Mais remplis au moins ta promesse;
Et, si ta sévere sagesse
A détruit tes tableaux divins,
Pour consoler notre tristesse,
Ayons-en du moins les dessins.
Dans ton attelier solitaire
Reprends tes pinceaux suspendus;
Et termine, sans te distraire,
Ces *portraits* en vain attendus,
Où, quittant les grandes peintures;
Par de chastes miniatures
Tu veux amuser les vertus.

Ainsi d'un succès legitime
Tu goûteras les doux transports ;
Ta Muse, s'égayant sans crime,
Nous corrigera sans remords.

Hélas! de censeurs intrépides
Quel siécle eût jamais plus besoin ?
Et quand vit-on plus de faux guides
Usurper ce sublime soin ?
O siécle crédule & cynique,
Fais moins de bruit de ton haut sens ;
Ton titre de philosophique
N'est qu'un sobriquet ironique
Qui te distingue à tes dépens.
De ta superbe maladie
Connois le véritable nom :
Pour quelques lueurs de raison,
Est-on guéri de la folie ?

Gresset, peins-lui tous ses travers ;
Sous le masque qui la déguise,
Découvre aux yeux de l'Univers
Les oreilles de la sottise.
Présente à l'homme ses devoirs :
Que les vices cachés paroissent,
Et dans tes fidèles miroirs,
De tous côtés se reconnoissent.

Peins l'enthousiasme apprêté
De tous ces petits fanatiques
Qui vont dans les Places publiques,
Sur leurs tréteaux philosophiques,
Donner leçon d'impiété;
Fous malfaisans, vils Empiriques,
Qui compilent *incognito*
Leurs gros volumes léthargiques,
Leurs almanachs *in-folio*,
Et leurs diatribes cyniques;
Et contre la Société
Vont bâtissans de faux systêmes;
Et contre la Divinité
Vont glapissant de froids blasphêmes;
Et qui, l'un sur l'autre monté,
Tâchent de se guinder eux-mêmes
Par-delà l'immortalité.

Peins-nous ce Mécene stupide
Qui, dans un souper clandestin,
De quelques fleurs de son jardin
Va couronner la tête vuide
D'un petit Auteur libertin,
Dont l'orgueil honteux & timide
Bout de plaisir & fait le nain.

Peins Crésus, à l'ame massive,
Qui, perdant par degrés ses sens,

De la volupté fugitive
Cherche à tâtons les pas errans ;
Qui, toujours dur, impitoyable,
Devient enfin doux & traitable
Pour échapper à son ennui ;
Dans sa richesse, misérable,
Voudroit qu'on eût pitié de lui ;
Tâche, au fond de son ame usée,
De trouver encore un desir,
Et meurt d'une froide nausée
En payant l'apprêt d'un plaisir.

Peins-nous les comiques disgraces
De ces Rimailleurs boursouflés,
Qui, par Melpomene sifflés,
Viennent sur de longues échasses
Boiter tristement sur ses traces,
Et, se fatiguant en faux pas,
Font rire de pitié les Grâces
Qui contemplent leur embarras.

Peins ces folles impétueuses,
Ces Petits-Maîtres en jupons,
Qu'on voit, de leur sexe honteuses,
Du nôtre arborer tous les tons,
Afficher des airs soldatesques,
Siffler, lorgner, brusquer leur voix,
Et rendre hagard leur minois,

Et s'affubler d'habits grotesques;
Croyant qu'en imitant nos fous,
Elles pourront devenir hommes;
Esprits-forts presqu'autant que nous,
Et n'ayant peur que des fantômes.

Peins nos Frondeurs réglant l'État,
Et criant contre tout Ministre,
Occupés dans leur vieux Sénat
A quelque gageure sinistre,
Bien moins méchans que babillards;
Et, par amour pour sa patrie,
Déraisonnant toute leur vie
Sur la paix, la guerre & les arts;
Assurant que la politique
En France va de mal en pis,
Et plaignant fort ce beau pays
Qui n'a plus d'Opéra comique.

Du peuple qu'on nomme les Grands
Peins-nous la petitesse extrême.
Peins nos Robins & nos Sçavans,
Nos Marquis & nos Abbés même.
Puisque nos vices sont nouveaux,
Tu prendras des teintes nouvelles;
Et nos travers originaux,
Seront tes uniques modèles.

Pour moi, de ton Art enchanteur

Si je possédois la finesse,
Et le secret de ta couleur,
Je signalerois ma jeunesse,
Par un tableau cher à mon cœur;
Sous une robe vénérable,
Connue au séjour des Neuf Sœurs,
Je peindrois un Sage agréable,
Sifflant les airs les plus flatteurs
Au Perroquet le plus aimable.
Plus loin, dans le monde porté,
Hors de sa paisible cellule,
On le verroit avec bonté,
Détrompant un Vieillard crédule;
Verser sur la méchanceté
L'infamie & le ridicule:
L'Envie, à l'aspect du succès,
Armeroit sa langue traîtresse:
Lui-même auroit l'air & les traits
De l'honnête homme de sa Piéce,
Frédéric, quittant les combats,
Et les vastes soins de l'Empire,
Pour lui, chanteroit sur sa Lyre,
En l'appellant dans ses États;
Mais notre Sage n'iroit pas,
Et, fuyant sa gloire importune,
Il courroit à son Tivoli,
Dans ses vertus enséveli,

Se dérober à la fortune.
Là, s'efforçant d'être inconnu,
Auprès d'une Épouse chérie,
Par les plaisirs de la vertu,
Il réaliseroit la vie.
Tandis qu'on le déchire ailleurs,
On le verroit, dans son ménage,
Par la paix unissant les cœurs,
Et soulageant dans leurs malheurs,
Ses Concitoyens de Village.
Je le peindrois content, heureux,
Toujours accompagné des Jeux,
Et couronné par la Sagesse.
Mais, dans un coin de mon tableau,
On appercevroit la Paresse,
Assise auprès de son bureau.

M. DE SELIS.

BOUQUET.

En ce jour mille fleurs couronnent votre tête;
En tout temps votre cœur est orné de vertus;
Si le mérite étoit un nom de fête,
Vous auriez un Patron de plus.

HÉCUBE A PYRRHUS,

Lui redemandant sa Fille POLIXENE.

HÉROÏDE.

HÉROS du sang d'Achille, invincible Pyrrhus,
Ilion est en cendre, & sa cendre n'est plus.
La veuve de Priam, dans son sort déplorable,
Ose encore implorer un vainqueur implacable:
Pyrrhus, prêtez l'oreille à mes cris douloureux,
Les vaincus maintenant ne sont que malheureux:
Votre bras est armé de la toute-puissance,
Il peut suspendre même une juste vengeance;
Écoutez une mere, & voyez sa douleur;
N'enfoncez pas les traits qui déchirent son cœur!
Je réclame aujourd'hui l'humanité sacrée,
Vertu chere aux grands cœurs, & des Dieux révérée,
Inviolable droit des mortels malheureux,
Et premiere des loix qui les unit entre eux.
On vient d'entre mes bras d'arracher Polixène!
J'étois mere du moins, si je ne suis plus Reine.
Si d'un front couronné trahissant tous les droits,
Vous voulez outrager la majesté des Rois;
Vous dégradez vous-même un puissant caractere,

Qui vous éleve seul au-dessus du vulgaire.
Ah ! pour l'honneur des Rois, montrez à l'Univers
Le respect qu'on leur doit au sein de leurs revers ;
Pourriez-vous lui cacher que tous tant que nous
sommes,
Le Destin peut sur nous ce qu'il peut sur les hommes;
L'Empire de l'Asie aujourd'hui renversé,
Présente dans sa chûte un colosse brisé.
Que quiconque se fie au vain éclat du trône,
Au pouvoir incertain que donne la Couronne,
Qui dans l'enivrement d'un orgueilleux transport
Croit dompter à jamais les caprices du sort,
(Des jeux de la fortune épouvantable exemple)
Sur ces débris fumans dans les fers me contemple;
O toi vers qui j'étends mes suppliantes mains,
Acheve d'éclaircir mes horribles destins :
Pyrrhus ! accable donc mon ame infortunée.
Est-il vrai que ma Fille, à la mort destinée,
Doit du tombeau d'Achille ensanglantant l'Autel,
Tendre à genoux la gorge à ton glaive cruel !
Et pourquoi justes Dieux ! ... O loix de la nature;
Ne confondrez-vous point la voix de l'imposture ?
Tous les droits des humains seroient-ils donc trahis ?
Ce monde n'est-il plus qu'un peuple d'ennemis,
Qui, livré sans remords aux fureurs de la guerre,
Couvrant de sang humain la face de la terre,
Dans la férocité d'un courroux destructeur,
Insulte

Insulte à l'innocence & brave sa douleur !
Et la Justice enfin, cette Reine équitable,
Qui prête à l'infortune une main secourable,
N'est donc plus sur le Trône assise avec les Rois ?
De l'affreuse vengeance ils écoutent la voix !
Cette aveugle fureur, cette rage farouche,
Que rien ne peut fléchir, qu'aucun charme ne touche,
Embrassant pour conseil l'ardente inimitié,
Étouffe dans les cœurs le cri de la pitié,
Fléau de l'Univers ! un monstre plus barbare,
Que l'Enfer a vomi des gouffres du Ténare,
Le Fanatisme impie, assis sur les Autels,
Exige le pur sang des malheureux mortels ;
Il fonde son pouvoir sur l'amas de ses crimes,
Il triomphe en marquant de nouvelles victimes !
L'imposture l'appuie, & du sein des tombeaux,
Il évoque aujourd'hui les manes d'un Héros,
De cet Achille enfin dont le noble courage,
Ne cherchoit que la gloire, & non pas le carnage ;
Qui ne sçachant que vaincre au milieu des combats,
Laissoit à la clémence à marcher sur ses pas.
De quel œil verroit-il ces Chefs remplis de haine ;
Tout brûlans d'assouvir une rage inhumaine,
D'une femme à loisir pour mieux percer le flanc ;
Lui prêter une bouche avide de son sang ?
Si son ombre en courroux demandant des victimes ;

Eût franchi de la mort les éternels abymes?
Héroïque vengeur des lâches attentats,
On l'eût vu dévouer ce malheureux Calchas;
Ce Devin furieux, cet odieux Ministre,
Des noirs Arrêts du sort interprete sinistre;
Dont la fourbe hypocrite, ose, élevant la voix;
Faire parler les Dieux, pour massacrer les Rois!
Est-ce donc un Calchas dont la voix souveraine,
Commande à ce grand cœur, le maîtrise & l'enchaîne,
Honore le Guerrier de l'emploi des Bourreaux;
Et fait à sa vengeance obéir le Héros?
Fanatique assassin de ma derniere fille,
Serois-tu plus cruel que ce terrible Achille?
Il avoit à venger Patrocle & l'amitié,
Et Priam en son cœur fit naître la pitié,
Quand il vit ce Vieillard, de ses mains défaillantes;
Du meurtre de son fils presser ses mains sanglantes,
L'excès d'abaissement d'un pere malheureux,
Sçut toucher son grand cœur, ce cœur né généreux.
Hélas! assez de sang, de meurtres, de ravage;
Ont dans ces lieux cruels signalé ton courage;
La flamme a dévoré nos remparts & nos tours;
Le feu de ton courroux doit-il durer toujours?
Quand tu saccageois Troye, & que Troye embrasée,
Offroit à ta fureur une conquête aisée,
Parmi le bruit affreux des armes & des cris;

L'abus de la Victoire entraînoit tes esprits ;
Etendant sur les miens une main sanguinaire,
Ce ne fut que leur mort qui pût te satisfaire ;
Sous tes coups foudroyans tous me furent ravis ;
Ta lance poursuivoit le dernier de mes Fils ;
Jeune encore, & fuyant le poids de ta colere,
Il cherchoit un asyle aux genoux de son Pere ;
Mais toi, méconnoissant cet asyle sacré,
Aux genoux de Priam il tomba massacré !
» Tyran, s'écria-t'il, les yeux baignes de larmes,
» Qui braves d'un Vieillard les impuissantes armes,
» Qui, du meurtre d'un fils, dans tes exploits cruels,
» A souillé, sans frémir, mes regards paternels,
» N'écoutant que la soif d'une horrible vengeance,
» Tu foules donc aux pieds la plaintive innocence,
» Sois puni !... Si les Dieux secondent ma fureur,
» Barbare... ton trépas va payer ma douleur.
Il dit, son bras tremblant, glacé par la vieillesse,
Lance un trait inutile, enfant de sa foiblesse,
Loin de lui pardonner par ses cheveux blanchis,
Tu le traînas, cruel, dans le sang de son Fils ;
Les mains de ce Vieillard timides & tremblantes,
Sondoient en frémissant ses blessures sanglantes ;
Sans égard pour un Roi, sans pitié sur son sort,
Tu plongeas dans ton sein & le glaive & la mort !
Et c'est toi que j'implore... Et mon ame abattue,
Doit caresser la main, dont l'aspect seul me tue !

Non ... n'attends pas de moi cet horrible retour ?
Mais quoi ? ma fille, ô Dieux ! touche à son dernier jour !
Écoute, si le sort pour toi seul favorable,
Se plaît à m'opprimer sous ton joug redoutable ;
Envers des ennemis vaincus & malheureux,
Un Vainqueur aisément peut être généreux ;
Pourquoi souiller ton bras d'un forfait inutile ;
Dans le cœur des Héros la clémence est facile.
Quoi ! tu sçus l'épargner dans l'horreur des combats,
Et ta main lui destine aujourd'hui le trépas !
L'innocence est donc vaine, & la foible jeunesse ;
La vertu, n'a plus rien qui pour elle intéresse ?
Sur un sexe timide & né pour la douceur,
De barbares Soldats font tonner la terreur ;
A leur garde farouche une Fille est livrée,
On l'entraîne des bras d'une Mere éplorée ;
On sépare des cœurs qu'unissent à la fois
Les nœuds sacrés du sang, de l'amour & des loix !
Dépouille-toi, Pyrrhus, de ce cœur inflexible,
Sois plus grand qu'un Héros, sois Homme, sois sensible :
Quand les Dieux sur mon ame épuisent leurs fureurs ;
Attendri sur mes maux, touché de mes douleurs,
Laisse-toi pénétrer du cri de la nature ;
Est-il une grandeur plus aimable & plus pure ?
Rends-moi l'unique objet de mes timides vœux,

Rends-moi la seule main qui doit fermer mes yeux ;
Rends-moi ce cœur qu'anime une égale tendresse,
C'est l'appui consolant de ma triste vieillesse ;
Quand tu peux réparer l'excès de mes malheurs ;
Accorde ce bienfait à mon âge, à mes pleurs !
Hélas ! c'est mon soutien, c'est mon Dieu tutélaire ;
C'est ma fille, c'est tout pour le cœur d'une mere.
Ne me rebute point, sois sensible à ma voix,
Au poids de leurs bienfaits les Dieux jugent les Rois !
Les Dieux t'en sçauront gré.... Ne veux-tu que ma vie ?
Ah ! qu'au lieu de ma fille elle me soit ravie :
Victime volontaire, offerte à ton courroux,
En tombant sous ta main, je bénirai tes coups.
Je frémis, & je crains ... je tremble ; mais j'espere
Que d'un œil de pitié tu verras ma misere :
Ce cœur triste & flétri qui gémit sous les ans,
Va s'ouvrir à la joie en ses derniers momens.
Mais, ô présage affreux ! Si toujours inflexible,
Il faut encor du sang à ton ame terrible,
Si, féroce Vainqueur, rien ne peut t'émouvoir ;
Dans ce sein maternel porte le désespoir :
Assouvis d'un seul coup ta fureur meurtriere,
Sur le corps de la fille assassine la mere ;
Prouve, en mettant le comble à tes forfaits honteux,
L'injustice, ou du moins l'impuissance des Dieux !

PORTRAIT
D'UN CHEVALIER FRANÇOIS.

Si l'on peignoit l'honneur François,
Je voudrois qu'il fût ceint d'une écharpe éclatante;
Qu'autour d'une taille élégante,
Les Amours renoueroient sans pompe & sans apprêt;
Ses yeux seroient brillans d'une douce allégresse:
Ses longs cheveux, négligemment épars,
Ne seroient point tressés des mains de la mollesse:
On reconnoîtroit Mars au feu de ses regards.
A la Victoire on le verroit sourire;
Ses grâces mêmes auroient un air guerrier;
D'une main il tiendroit des branches de laurier,
Et de l'autre, des fleurs pour le sein de Thémire.
On représenteroit des Sieges, des Combats
Autour de cette auguste Image;
Elle peindroit l'amour, la vertu, le courage;
Et le nom de BRISSAC seroit inscrit au bas.

M. DORAT.



ÉPITRE
A Mlle. DE MARVILLE.

Vous voulez, belle Issé, qu'à peine en son aurore,
L'astre de mes destins vous annonce son cours;
Ou plutôt que de moi, que d'un cœur qui s'ignore,
Je suive les replis, je sonde les détours;
Qu'au milieu d'un grouppe d'Amours,
Dans le sallon brillant du Dieu de l'harmonie
J'expose le tableau de mon foible génie,
Et le systême de mes jours.
Vous le voulez, ma main docile
Va saisir ce pinceau dont la touche facile
A tracé tant de fois vos charmes les plus doux;
Le folâtre enjouement voltigeant sur vos traces,
La naissance des Ris, la toilette des Grâces,
Le sentiment en pleurs embrassant vos genoux.
Mais comment de si loin revenir sur mon être?
Pourrai-je abandonner cette foule d'appas,
Cet air intéressant, ces accords délicats,
Ce je ne sçais quel feu, trop dangereux peut-être?
Comment vous ferai-je connoître
Celui qui ne se connoît pas?

Occupé tout entier des vœux de que ce j'aime ;
Dans un cœur étranger plaçant tout mon bonheur ;
Je suis encor pour moi le plus obscur problême ;
Pourquoi par un ordre suprême,
Du don de m'ignorer m'arracher la douceur ?
Faut-il enfin m'ouvrir, me résoudre moi-même,
Et vous analyser mon cœur ?
Ah ! puis-je m'en défendre ? Un regard tout de flamme
A déja sçu percer les voiles de mon ame ;
Je me sens pénétré du feu de ses rayons ;
Et déja devant moi la vérité fidelle,
Plaçant son miroir pour modèle,
A préparé la toile & posé les crayons.
Philippe n'étoit plus ce trop vaste génie,
Des Grâces, des Amours, des Muses regretté ;
Politique, Guerrier, Disciple d'Uranie,
Arbitre des talens & de la volupté.
Philippe n'étoit plus, & je commençois d'être ;
Je sortis du néant, il entroit au tombeau.
Chapelle orna long-temps les lieux qui m'ont vu naître ;
Fontenelle y chanta, l'Amour étoit son maître ;
Là, Voltaire essaya son tragique pinceau :
La lyre, les crayons, le chalumeau champêtre ;
Les attributs des Arts entourent mon berceau.
Je crois au milieu d'eux sur sein du Lycée ;

Mon esprit moins étroit s'ouvre insensiblement;
En termes plus certains j'exprime ma pensée,
Mon cœur moins vuide enfin connoît le sentiment.
Lui seul à la vertu prête de nouveaux charmes :
Grâces de la pudeur, plaisir touchant des larmes;
Tendre son de la voix, silence encor plus doux;
Refus, desirs, transports, il vous réunit tous.
Pour remplir tous les jours d'une courte existence;
N'étoit-ce point assez de posséder un cœur,
De sentir vivement, d'aimer avec constance,
De desirer sans trouble, & jouir sans langueur?
Ah! falloit-il encor, victime du génie,
Trop séduit par les sons d'une vaine harmonie;
Vouloir être introduit dans le sacré Vallon,
Et, parcourant ces bois que la foudre environne;
Joindre dans la même couronne,
Aux myrtes de l'Amour les lauriers d'Apollon!
Mais quoi! si de tout temps la noire frénésie,
Au nectar de la Poésie
A mêlé ses poisons brûlans,
Faut-il que les excès de la débauche impure
Nous fassent renoncer aux dons de la Nature;
Et juge-t'on des Arts par l'abus des talens?
Ainsi que des couleurs la toile prend la teinte;
Nos Écrits de nos mœurs prennent toujours l'empreinte,
C'est la glace où le cœur est rendu trait pour trait;

Je vais peindre le mien sans espoir & sans crainte ;
Je suis fidelle au vrai, même dans mon portrait.
Si l'homme est méchant, je l'oublie ;
S'il n'est que fou, j'en ai pitié :
J'ignore la haine & l'envie,
Je ne connois que l'amitié.
O vous qui pratiquez ces plus tendres maximes ;
Qui m'aimez pour moi-même, & non point pour mes rimes,
J'en goûte auprès de vous la parfaite douceur :
Le Dieu de tous les Arts, l'ingénieux Voltaire
A formé mon esprit, & vous mon caractere ;
Je lui dois mes talens, mais je vous dois mon cœur.
Contre moi chaque jour Zoïle peut écrire ;
Ma vengeance est muette, & de son noir délire
Un stoïque maintien sera l'unique prix.
Si ses armes sont la satyre,
Mon bouclier, c'est le mépris.
Sauvé de ces écueils, connus par cent naufrages ;
Encor moins descendrai-je à des éloges bas :
Le mensonge flatteur est loin de mes Ouvrages ;
Quand je chante Daphné, Lysis, ou Mécenas ;
C'est peu de mon estime, ils ont tous les suffrages,
Et je n'exprime point ce que je ne sens pas.
Peut-être de moi-même adulateur frivole,
Tel qu'un Amant séduit par une vaine idole ;
Tel que Narcisse, épris de ma propre beauté,

Je m'abuse, & je peins peut-être
Bien moins ce que je suis que ce qu'il faudroit être ;
Aux yeux de l'amour-propre on n'est jamais flatté.
Du moins que cette estampe, où l'honneur se copie,
Soit le plan de mes mœurs, la carte de ma vie ;
Comme un Oracle sûr je veux l'interroger :
Si par la main de l'Art elle est trop embellie ;
C'est à moi de me corriger.
Que ne puis-je à l'instant, dans le creuset du Sage,
Épurer mes talens, & mon cœur encor plus ;
Joindre aux fleurs du printemps les fruits du troisiéme âge,
Les attraits de Minerve aux grâces de Vénus ;
Porter chez mes Amis cet heureux assemblage ;
La solide raison, le léger badinage,
Et sur-tout les vertus de la Société ;
Simplicité de mœurs, ainsi que de langage ;
Candeur inaltérable, exacte vérité,
Ah ! que ne puis-je enfin, pour finir cette image ;
Bannir de mes foyers la molle oisiveté,
Et d'un goût peu constant, d'un esprit trop volage ;
Arrêter le papillonnage,
Et fixer l'instabilité !
Cette flottante incertitude ;
Variant chaque jour mes frivoles desirs ;
Me conduit quelquefois des plaisirs à l'étude ;
Mais plus souvent encor de l'étude aux plaisirs ;

Doux plaiſirs, votre temple eſt celui du myſtere;
J'y vais avec Thémire, & le devoir auſtere,
La plus pure vertu ne s'en peut alarmer:
L'hommage que j'y porte eſt le deſir de plaire,
Et la certitude d'aimer.
Qu'un autre, guidé par l'envie,
Dans l'antre de Méduſe aille armer ſa fureur;
Qu'iſolé, ſans Amis, à lui-même en horreur,
A dégrader les Arts il conſume ſa vie,
Et que toujours plus déteſté,
Plus rampant ou plus téméraire,
La haine, l'intérêt, l'ignoble obſcénité
Dictent les ſeuls Vers qu'il peut faire;
Pour moi, toujours plus enchanté
De l'aimable ſimplicité,
Aux rives de Tibur j'irai chanter Glycere;
Orner de pampres verds cet Autel écarté,
Et couronner enfin des roſes de Cythere,
La Sageſſe & la Volupté.
Ainſi penſa toujours cet aimable génie;
Ce Philoſophe aiſé, ce convive charmant,
L'interprete du ſentiment,
Et le vrai Dieu de l'harmonie:
Chaulieu, ce Peintre des Amours,
Anacréon du temple, Ovide de nos jours;
Dans les Vers de qui tout reſpire,
Et l'atticiſme ſi vanté,

Et la Romaine urbanité,
Et ce charme François que je ne puis décrire.
Ainsi pense l'Auteur des Grâces si connu,
Le Chantre de Vert-vert, l'Amant de la Nature:
Telle qu'un clair ruisseau, sa veine est douce & pure;
Et tel que ses Écrits son cœur est ingénu.
Adoptant leur esprit, leur négligence même;
Je voudrois allier, dans un heureux systême,
La vertu, les plaisirs, les Arts, la liberté.
La morale à mes yeux se montre sous l'image
D'une jeune & tendre Beauté:
La timide pudeur régne sur son visage;
Moins belle que Vénus, elle plaît davantage;
L'adorable franchise habite à son côté,
Un soupir est tout son langage,
Les larmes de l'amour font sa félicité;
Son symbole est un cœur: qu'enseigne-t'il au Sage?
La nature & l'humanité.
Mais c'est peu de prêter à ma philosophie
Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie;
Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,
Plus d'une chaîne qui nous lie,
Et des engagemens sacrés.
Nous naissons tous sujets d'une double puissance;
Chaque Peuple a son culte, & chaque État ses loix;
Malgré l'audace impie, & l'aveugle licence,

Respectons les Autels ; obéissons aux Rois ;
Toujours vertueux par systême,
Coupable trop souvent, mais par fragilité,
Du moins lorsque d'Aaron j'entends la voix suprême ;
Fidèle Israëlite, & m'oubliant moi-même,
De ma folle raison j'abaisse la fierté,
Et laisse captiver devant un Diadème
Mon impuissante liberté.
Cependant, ennemi du cruel Fanatisme ;
Sécrétement blessé d'un trop grand despotisme ;
Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers ;
Telle est mon ame toute entiere,
Et telle sera la matiere
De mes Écrits & de mes Vers.

M. DESMAHIS.

RÉFLEXION MAUSSADE

SUR L'AMOUR.

BIENTÔT l'amour mene à l'ennui ;
De ses faveurs bientôt les Amans se dégoûtent ;
Et les plaisirs qu'on a de lui,
Ne valent pas ce qu'ils nous coûtent.

M. GAUDET.

LE DESPOTISME.
ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

MON Général par excellence,
Au bas Parnaſſe un Poëte allaité,
Qui te feroit ſon humble remontrance;
Seroit-il ſûr d'être écouté ?

Depuis dix luſtres que la France
Se fait honneur de tes Écrits,
Indépendant, au ſein de l'abondance;
Ne peux-tu dans ta réſidence,
Bornant ta gloire, en ſavourer le prix ?

Le comble des honneurs eſt de n'en plus prétendre;
Depuis long-temps ce beau droit eſt le tien;
Veux-tu finir en Poëte Chrétien ?
Il n'eſt pour toi qu'un parti ſage à prendre,
Pourvu d'argent & de gloire à ſouhait,
Crois-moi, ne romps point en viſiere
Des Nourriſſons, qui, d'un vol indiſcret,
Veulent entrer dans ta carriere.
Que peut-il manquer à ton nom ?
N'as-tu point dans dix-ſept volumes,

En Prose, en Vers, & de toute façon;
Produit l'ouvrage de vingt plumes?
A tous les coins ton triomphe est marqué;
Il sera honte à tous les âges;
Et de ton sçavoir disséqué,
L'on feroit six grands Personnages.
Dans les fastes de Mars, tes fastes confondus,
La palme du Guerrier n'ombrage point la tienne;
Un grand Homme, un Héros, qu'exige-t'il de plus,
Qu'honoré de son siécle, un autre s'en souvienne?
Ainsi, treve aux beaux Vers, que chacun à son tour
Puisse dramatiser, courtiser Melpomene;
En Politique, en Vers, comme en Amour,
Trop de crédit mériteroit sa peine;
L'ostracisme, voilà ce qu'il faut mettre au jour,
Pour mettre un frein à ta verve inhumaine:
» Tu voudrois donc m'exiler? Je le suis.
Bon Dieu, ce n'est pas toi que je veux qu'on exile;
Je voudrois seulement que tes doctes Écrits,
Dont pour un que l'on cherche il s'en présente mille;
Ne pussent de dix ans se montrer dans Paris,
Et qu'on te réduisît à t'admirer toi-même.
Quels voeux! mon délire est extrême;
De temps en temps, si ton vieil Apollon
Ne nous donnoit de ces Vers... que l'on aime;
Qu'aurions-nous à Paris d'agréable & de bon?
Hé bien! fais donc, puisqu'il faut que tu fasses;

Et sois, jusqu'au dernier moment,
Le Poëte du sentiment;
A ce partage, joins les grâces;
La fiction, la force & l'enjouement;
Je le veux bien; mais te nommant Voltaire;
Si ton lot en lauriers te paroît trop petit,
Sçais-tu compter? Laisse-nous faire;
Tous nos écarts tournent à ton profit.

Ce raisonnement, s'il est juste,
Te dit donc.... Car enfin ne se pourroit-il pas;
Que de chêne orgueilleux, devenu foible arbuste,
Tu fisses des Agésilas?
Qu'imitateur du grand Corneille;
On t'attendît aux Attila?
Que tandis qu'au Parterre,
On s'écrieroit merveille,
Entre nous étourdis, nous criassions hola!
Mais tu n'as rien des glaces de ton âge;
Tancrede, en qui j'avois mis mon espoir;
Tancrede que six fois je fus tenté de voir,
D'Alzire & de Mérope emporte le suffrage;
Aménaïde, j'en conviens,
Mise au creuset de la grande Prêtresse,
Par le rôle & le jeu doublement intéresse:
Des Vers d'autrui, Clairon en fait les siens,
Tant à bien dire elle a d'adresse;
Jugeons par-là, qu'Auteurs, Acteurs entre eux

Peuvent s'aider, ainsi que se détruire;
Qu'en de mauvaises mains un beau rôle est affreux;
Et qu'on dit toujours mal, quand on n'a rien à dire.

D'Acteurs & de talens sans trop m'embarasser,
Laissons Tancrede, & finissons l'Épitre:
On dit, mon Maître, & je n'ose y penser,
Que du Théatre, & l'honneur & l'arbitre,
De trois Drames nouveaux tu le vas renforcer:
Te l'avouerai-je? Une frayeur secrette,
Au même instant que je l'appris,
Comme si le tonnerre eût menacé ma tête,
S'empara de tous mes esprits:
Quel Homme! m'écriai-je, & quel foudre tragique!
Son repos, ses plaisirs, quand les prend-il enfin?
Historien, Poëte épique,
Le verrons-nous Moraliste & Comique,
Sans commencement & sans fin?

En vérité, c'est bien la peine
De sécher sur les Grecs pour y prendre un sujet;
De faire un plan, d'inventer une scene,
De la nouer d'intrigue & d'intérêt;
D'impiétés de larder nos maximes,
D'employer au hasard la terreur & l'horreur;
D'énerver les vertus, d'enchérir sur les crimes;
Pour attenter aux poumons d'un Acteur;
Nous avons beau relever par la plume

Les Héros de notre façon,
Les décorer d'habits que l'on nomme costume,
Et les barder jusqu'au menton;
Sans connoître un mot de tactique,
Faire en bon ordre avancer des Soldats;
N'offrir que siéges, que combats,
Tant nous aimons la méchanique;
Nous avons beau, de carnage altérés,
Faire venir des poignards d'Angleterre;
Quand nous nous sommes égarés,
Faire à propos éclater le tonnerre;
Substituer les cris au sentiment,
Tout immoler aux beautés de tapage;
De Ciel, de Dieux, d'hélas, chevillant un Ouvrage;
Sans avoir rien noué, forger un dénouement;
Supposer quelque Chef & des Soldats d'élite,
Qui ne sont point du parti d'un brutal,
Qui, pour un coup d'éclat, ou quelque heureuse fuite,
Réservés dans un coin attendent le signal;
Derriere un roc, ou dans une anse,
Avoir toujours quelques Vaisseaux tout prêts;
Où l'on embarque l'innocence,
Et renverse de grands projets;
Ne point manquer d'introduire une Lettre;
Dont le sens double & jamais contesté,
A l'appui d'un soupçon, d'un songe, ou d'un peut-être;

Sera pris du mauvais côté :
Pour amener une reconnoiſſance,
Ne point placer un Héros ſous ſon nom ;
Faire qu'après deux ans d'abſence,
Vieilli, barbu, ſans nulle reſſemblance,
Il ne ſoit plus connu dans ſa maiſon :
Par un effort de l'Art, étouffer la nature ;
Forcer les ſituations,
Au ſimple préférer l'enflure ;
Sans les ſentir, peindre les paſſions :
Préſomptueux, bravant l'orage,
Vouloir traiter de vieux ſujets,
Par un défaut ou principe d'uſage,
Pour un beau rôle, en faire ſix mauvais :
Prouver ſur-tout que Corneille & Racine
Ne feroient que des ſots en ce ſiécle ſçavant ;
Que leur intelligence étoit moins que divine,
Puiſqu'aujourd'hui nous faiſons autrement ;
Que de leur temps, la Tragédie,
Foible & timide, étoit ſans mouvement ;
Après l'avoir des regles affranchie,
Enſanglantée & refroidie,
Nous reçoit-on ? Ce n'eſt qu'en rechignant.
Moi qui te parle, & de mes Camarades,
(S'il en peut être entre Écrivains)
Prenons mille biais, jouons cent maſcarades,
Pour arriver à pas lents à nos fins.

Serai-je lu bientôt? quand ferai-je à l'étude?
Tel Acte est refondu, voudroit-on le revoir?
Tout ceci poliment s'élude;
Le Semainier sçait tout, & ne veux rien sçavoir.
Encor, que trouve-t'on à redire à ma Piéce?
J'y destine à Clairon un rôle de fierté,
Bien raisonné, plein de finesse,
D'ironie & de dignité.
J'y fais Gaussin tendre comme elle-même;
Un second Nicomede y provoque Grandval.
Dumesnil y sera violente à l'extrême;
Son rôle est sublime, inégal.
Le récit de Dubois sur-tout est admirable.
De Gardes, de Licteurs, les coins seront remplis;
Il vous en coûtera deux mille écus d'habits,
Et tout ceci n'est point recommandable?
» D'accord, Monsieur, vous avez du talent;
» Votre Piéce est une merveille:
» Le style en est pompeux, & le plan excellent;
» Elle est en tout digne du grand Corneille;
» Mais Clairon voudroit des couplets.
Ce n'est qu'un mot, que ne me parle-t'elle?
» Le rôle de le Kain paroît froid: Bagatelle;
De la chaleur le Kain fera les frais.
» Dumesnil n'est point mécontente;
» Mais Brizard murmure tout bas;
» Hus assure très-fort qu'elle est votre servante;

» Et que dans votre Piéce elle ne jouera pas?
J'avois besoin d'une femme jolie;
Elle refuse? Il la faut retrancher.
Parlons de Brizard, je vous prie,
Quelles raisons a-t'il de se fâcher?
» Il dit, Monsieur, que ce Vieillard austere,
» Froid raisonneur, ne fait que sermonner.
Raisonneur? Eh! mon Dieu, qu'il n'ait plus de colere;
Nous le ferons déraisonner.
» L'auriez-vous cru? Les Confidens
» Tirent le nerf, craignent de faire rire.
Ils y sont faits; d'ailleurs, voudroit-on que ces gens
Eussent le sens commun, fussent intéressans,
Quand mes Héros n'ont rien à dire?
Quant au plan, vous le trouvez bon?
» Très-bon assurément, mais non pas sans reproche;
Que pensez-vous de l'exposition?
» Qu'elle fatigue & par fois cloche.
L'Acte qui suit, comment le trouve-t'on?
» Assez bien fait, mais froid de style;
Le troisiéme? » Fort embrouillé.
Le quatriéme? » Chevillé.
Le dénouement? » Comique, & d'une main habile;
» Et cependant nous ne sçaurions douter
» Qu'un autre plan, de nouveaux caracteres,
» Que vous pliant à des loix plus séveres,
» Ce ne fût un Drame à vanter?

Vous le voulez ? J'en aurai le courage ;
Et je vais commencer par-là :
Il m'en coûte si peu de refondre un Ouvrage ;
Que dans trois jours vous aurez tout cela ;
Vous pouvez l'annoncer. » N'en prenez point la
peine :
» Vous avez l'an pour vous y préparer :
» Voltaire tout ce temps, doit occuper la Scene ;
» Ainsi, vous, vos pareils, pouvez vous retirer ;
» Point de tour qu'après lui, point d'excuse qui
tienne.
Eh ! bien, mon Maître, es-tu bien convaincu ?
Qu'interrompre ta gloire est un faux héroïsme ?
Et que ton pouvoir absolu
Peut s'appeller un Despotisme ?
Tu triomphes, tu t'applaudis,
Que tout céde au nom de Voltaire ;
Ignores-tu que dans Paris,
De nos calamités nous te nommons le pere ?
Dis-moi, le plaisir d'être lu,
Qui te dit sans cesse d'écrire,
Ne peut-il être combattu
Par la fatalité de nuire ?
Que voudrois-tu que fît un pauvre Auteur ;
De qui l'honorable indigence,
Attend tout d'un succès trompeur,
Lorsque tu vis dans l'abondance ?

Qu'il remît à six mois le besoin de dîner ?
Et que sous les haillons de l'hiver le plus rude,
De tout l'été n'osant désarçonner,
Trottât Pégaze, & se nourrît d'étude ?
Eh ! quoi, n'as-tu pas à rougir ? ...
» Mais à Paris, mieux qu'en Province ;
» Un bon crédit que l'on sçait s'établir,
» Vient au secours du Poëte & du Prince :
» Si le crédit ruine, au moins sçait-il jouir.
C'est bien l'entendre ; mais mon Maître ;
Pour écorner dignement l'avenir,
Il faut du moins être sûr d'acquérir.
» Pour ne point payer, faut-il l'être ?
» Voilà les risques que j'y vois ;
» Dans un État, s'il n'étoit de coupables
» Que les Poëtes insolvables,
» Il feroit beau de les soustraire aux loix ;
» Ils feroient peu de misérables.
Je t'en crois ; la difficulté
N'est point de prolonger ses dettes ;
Au même instant qu'on les a faites,
Ce droit devient de toute immensité ;
Notre embarras est de les faire ;
Comment veux-tu que sans biens, sans contrats,
Vêtus, Dieu sçait, & portant mine austere,
Que sous le nom de Faiseurs d'Almanachs,
Nous persuadions la Lingere ?

Quand

Quand on verra la corde à nos habits,
Qu'à la façon on pourra reconnoître,
Qu'on les fit en tel an, qu'on les doit à tel Maître;
Est-il Tailleur assez sot dans Paris,
Pour nous couvrir à neuf, & goûter un peut-être?
Éprouve, si tu veux, de changer de Quartier:
L'Adam second, que tu croiras séduire,
Se trouvera compere du premier;
Ton nom t'échappe, il se retire.
De nos prétentions fatalement déchus,
Pour en former ailleurs, dis-moi, quel parti prendre?
Celui que prit l'Auteur de Regulus?
Présenter des billets signés Germanicus;
Et des droits sur nos Vers, tant qu'ils peuvent s'étendre?
Le bon papier, & le bel Endosseur!
Ah! si de tels effets, un jour il se peut faire
Qu'un seul homme soit possesseur;
Cela seroit un courageux Porteur,
Plutôt qu'un riche Actionnaire.



D'ailleurs est-il, quand on vit de crédit,
Existence plus incommode?
Que sur le corps on vous mette un habit,
Il n'est jamais trop grand ni trop petit,
Et la couleur en est toujours de mode:
(a) Vallier pour vous ramasse les graillons;

(a) Vallier, Traiteur, rue des Boucheries Saint Germain.

Chaussure étroite ou large, il faut la prendre ;
Si votre soif jusqu'au vin peut s'étendre,
Le Marchand par faveur, vous fait boire ses fonds.
Je dis plus, si l'amour ou le libertinage,
Vous entraîne en de mauvais lieux,
Assurez-vous de trouver au passage
L'épouvantail du Béguinage,
Et la Doyenne aux traits hideux;
Heureux encor si, par un vieux caprice,
L'Abbesse de céans vous réservant son cœur,
Ne vous contraint au double sacrifice,
De goûter un plaisir factice,
Et de rimer en son honneur.

Pleins de soucis, rongés d'inquiétudes,
Penses-tu qu'avec goût nous puissions travailler ?
Rien ne distrait de nos études,
Comme des dettes à payer :
Et cependant, il est prudent d'en faire ;
Car un Auteur, qui de ses Créanciers
Pourroit composer un Parterre,
Seroit plus sûr de ses lauriers,
Qu'un Prédicant de l'honneur de sa Chaire.
Pour moi, qui crains d'en manquer au besoin,
Garçon prudent, j'ai déja pris la peine
D'en amonceler pour un coin,
Qui sera le coin de la Reine.
Ce sont des gens.... Dieux ! quels poignets!

Deux de leurs bras en valent quatre;
Mon Frotteur, mon Batteur de plâtre,
Mon Porteur d'eau, tous auront des billets;
Hommes lettrés, & connoisseurs en style:
Ils m'ont promis, dussent-ils y dormir,
De célébrer la Piéce, & d'y bien applaudir,
Si cela n'est point difficile.
» Applaudir, où Monsieur? où vous n'entendrez rien:
Mes enfans, faites-vous une fois violence,
Sçachez qu'en fait d'esprit & d'éloquence,
Ce qui ne s'entend pas, est bien.
» Faut-il claquer avant que l'on commence?
Non pas; mais mon Valet, à demi bel-esprit,
Qui lit Monsieur Hebdomadaire, (a)
Vous fera signe du Parterre;
Ce Guide est sûr, & va bien qui le suit.

Insensé! quel espoir m'anime?
Voltaire, où vais-je m'égarer?
Sur l'Hélicon dont tu parcours la cime,
Reptiles vains, pouvons-nous nous montrer?
Jusqu'à ce qu'affoibli par l'âge,
Tu ne sois plus le pere des beaux Vers,
Que de tes nouveautés se lasse l'Univers,
Je perdrai mon crédit, ou je perdrai courage.

(a) Ce Garçon s'étoit mis dans la tête qu'*Hebdomadaire* étoit un nom d'Auteur.

VERS

A M. BLIN DE SAINMORE,

Au sujet de l'Héroïde de Gabrielle d'Estrées.

MON amour-propre est vivement flatté,
De votre Écrit, mon goût l'est davantage;
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art blessé la vérité.

Pour Gabrielle en son apoplexie,
D'autres diront qu'elle parle long-temps;
Mais ses discours sont si vrais, si touchans,
Elle aime tant qu'on la croiroit guérie.

Tout Lecteur sage avec plaisir verra,
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne pense pas que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un Amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le Roi Très-Chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre;
Le Paradis est fait pour un cœur tendre,
Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

M. DE VOLTAIRE.

LA PHILOSOPHIE CHAMPÊTRE.

ODE.

ENFIN je vous revois paroître,
Lieux charmans, qui m'avez vu naître;
Bosquets formés par les Amours.
Je vous vois, riantes prairies,
Sombres forêts, plaines fleuries,
Je viens ici finir mes jours.

Quelle fatale destinée,
De cette rive fortunée,
Si long-temps exila mon cœur?
Loin de vous, ô vallons paisibles!
Goûte-t'on des plaisirs sensibles,
Peut-on jouir d'un vrai bonheur?

Hélas! qu'il se trompe lui-même,
Celui qui, dans un rang suprême,
Croit trouver la félicité!
On y languit dans l'ignorance;
L'ame y laisse son innocence;
Le cœur y perd sa liberté.

Près de la faveur inconstante,

Et de la grandeur impoſante,
L'Homme meurt ſans avoir vécu.
Dans le monde tout m'importune;
Il n'aſſure notre fortune
Qu'aux dépens de notre vertu.

Ce n'eſt que ſous un toit champêtre,
Qu'on vit, qu'on jouit de ſon être,
Qu'on eſt heureux, qu'on eſt à ſoi.
Le Trône même a ſes entraves;
Les Grands ne ſont que des eſclaves;
Un Homme libre eſt un vrai Roi.

Que je t'aime, ô ſimple Nature!
Toujours belle, ſans impoſture,
Tu plais en tous temps, en tous lieux!
Non, il n'eſt que toi d'immortelle;
Toujours vraie, & toujours nouvelle,
Tu charmes le cœur & les yeux.

Tu fuis nos Palais magnifiques,
Tu préféres à nos Portiques
Les Hameaux, les fleurs, les Forêts:
Tu cherches les ruiſſeaux & l'ombre;
Et le bocage le plus ſombre,
A pour toi mille appas ſecrets.

D'une ſimple & jeune Bérgere,
Qui file en paix ſur la fougere,

Tes chants font briller la candeur.
C'eſt toi qui forme ſon langage;
Son innocence eſt ton ouvrage,
Et ton empire eſt dans ſon cœur.

Que tu me plais! Que tu m'enchantes!
Ô que tes grâces ſont touchantes!
Quelle aimable variété!
Aſſis au bord d'une fontaine,
Que j'aime à te voir dans la plaine,
Étaler ta ſimplicité.

Sous ta main tout prend de la vie;
Sous tes yeux tout ſe multiplie;
Tout s'embellit ſous ton pinceau.
Tu nourris l'inſecte ſous l'herbe;
Tu formas le chêne ſuperbe;
Et tu ſoutiens l'humble arbriſſeau.

C'eſt dans les champs que je t'admire:
Le Laboureur, ſous ton empire,
N'eſt riche que de tes bienfaits:
Aucun beſoin ne l'importune;
Toujours content de ſa fortune,
Tes dons ſurpaſſent ſes ſouhaits.

Dans cet aſyle ſolitaire,
Sans ceſſe attentive à t'y plaire,
Ma Muſe y vivra ſous ta loi:

Toujours heureux dans ce bocage,
Je chanterai ſous cet ombrage
Des airs auſſi ſimples que toi.

C'eſt dans ton ſein, belle Nature,
Qu'on goûte la paix la plus pure,
Et les plaiſirs du ſentiment.
Sans toi, l'Homme vit ſans ſageſſe;
Il juge, il écrit ſans juſteſſe, (a)
Et s'exprime ſans agrément.

Malheur au cœur qui t'abandonne,
A l'eſprit qui peint, qui raiſonne,
Au mépris de tes ſages loix:
De toi l'Art reçoit ſon mérite;
Il ne plaît qu'autant qu'il t'imite,
Et qu'il s'exprime par ta voix.

Il ne doit jamais te contraindre;
Il faut qu'il ſe borne à te peindre,
A te ſentir, à t'écouter:
Une fleur forme ta parure;
Dans le miroir d'une onde pure,
Il doit venir te conſulter.

Tu donnes à la Poéſie
Ce beau, ce vrai, cette harmonie

(a) Cette Ode parut en 1762, avec des réflexions ſur la Poéſie & ſur quelques Poëtes, du même Auteur. Elle fut annoncée comme traduite de l'Italien, mais ce n'eſt point une traduction.

Qui fait l'ame & le prix des Vers.
Tu touchois la Lyre d'Orphée,
Quand, par tes accens échauffée,
Elle enchanta les noirs Enfers.

Mais dans ces aimables prairies,
De mes Chants, de mes rêveries,
Qui vient augmenter la douceur ?
Ces fleurs paroissoient plus riantes,
Ces eaux deviennent plus brillantes,
Et ce calme est plus enchanteur.

La Paix est ici descendue,
Par tout je la vois répandue;
Elle brille dans tous les yeux.
La Nature est sur cette rive;
La félicité la plus vive
Se fait sentir dans tous ces lieux.

Dans cette grotte tapissée,
Je vais n'occuper ma pensée
Que du murmure des ruisseaux.
Que mon cœur y sera tranquille!
Je n'entendrai dans cet asyle,
Que le ramage des oiseaux.

Que votre sort me fait envie,
Bergers, vous coulez votre vie
Au sein des plaisirs les plus doux!

Dans vos Hameaux je vais vous ſuivre ;
Hélas! l'on ne commence à vivre,
Que du jour qu'on vit avec vous.

Le verd naiſſant de ce feuillage,
Ce ruiſſeau, ce bois, cet ombrage,
Font renaître ma liberté.
L'erreur fuit, ô faveur ſuprême !
Je jouis enfin de moi-même,
Et j'ai trouvé la vérité.

Je vous ſalue, ô bois, ô hêtres,
Vallons ſacrés où mes Ancêtres
Ont paſſé leurs paiſibles jours.
Je vous vois en verſant des larmes ;
Si j'ai vécu loin de vos charmes,
Je m'en rapproche pour toujours.

M. L'ABBÉ DE REYRAC.

A Mme. LA MARQUISE D***.

TOUT à la fois elle eſt belle & jolie ;
Elle parle raiſon du ton de la folie ;
Quand on ſoupire, elle ſourit ;
L'Amitié la précede, & l'Amour ſuit ſes traces ;
Sa figure eſt pleine d'eſprit ;
Et ſon eſprit eſt plein de grâces.

ESSAI
SUR
LA DÉCLAMATION TRAGIQUE.
POËME.

O MON Maître, ô mon guide, immortel Desſpréaux,
Répands ſur cet Eſſai le feu de tes pinceaux ;
Ce mâle coloris, cette moiſſon d'images,
Et ces fleurs, dont le goût a ſemé ses ouvrages.
Dans l'art brillant des vers, toi ſeul ſçus nous former :
Ma main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous qui voulez enfin ſortir de vos ténebres,
Et ceindre le laurier des Actrices célebres,
Renfermez ce deſir, gardez de vous hâter :
Connoiſſez le Théatre avant que d'y monter.
Il faut, il faut long-tems, plus prudent & plus ſage,
Faire encor de votre art l'obſcur apprentiſſage ;
Et pour vous épargner un triſte repentir,
Conſulter la raiſon, & penſer & ſentir.

L'Étranger plus avide, en *ſujets* plus ſtérile,

Vous appelle peut-être & vous offre un asyle.
Ah! n'allez pas grossir, à la fleur de vos ans,
Le servile troupeau de ces bouffons errans,
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre,
Et qui de Cour en Cour promenent leur Théatre:
Votre talent qu'enfin on sçait apprécier,
A Paris est un art, & là n'est qu'un métier.

Paris seul vous promet de superbes conquêtes,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêtes.
La critique éclairée y veille à vos succès,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès.
L'Actrice renommée y brille en Souveraine:
Ses droits sont dans nos coeurs, son trône est sur la Scene;
C'est-là que le génie enfante un plus beau jour,
Et que le goût s'épure au flambeau de l'Amour.

Il faut vous y fixer; mais ma Muse volage
Vous présente trop-tôt cette flatteuse image.
Reprenons, reprenons les séveres pinceaux;
Ce calme est l'heureux fruit des pénibles travaux.

Foulez aux pieds les fleurs de l'oisive mollesse:
Cultivez votre organe, exercez-le sans cesse:
Sondez le coeur humain, parcourez ses détours:
De la Langue Françoise étudiez les tours.
L'Actrice, dont l'orgueil entretient l'ignorance,

Rampe, malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Paroît-elle ? Aussi-tôt elle s'entend siffler :
Avant de déclamer, on doit sçavoir parler.

Jugez-vous de sang froid, & d'un regard sévere
Observez de vos traits quel est le caractere.
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à-tour
L'ambition, la rage, & la haine & l'amour.

Voulez-vous sur la Scene inspirer la tendresse ?
Il faut que votre abord, que votre air intéresse,
Et puisse faire éclorre en nos cœurs agités
Le feu des passions que vous représentez.

Sans ces charmes touchans, que dans Gaussin j'admire,
Pouvez-vous imiter les larmes de Zaïre ?
Ces soupirs enflammés, ces combats douloureux
D'un cœur que l'on arrache à l'espoir d'être heureux.

Lorsqu'elle tombe aux pieds d'un pere qu'elle adore,
Et trahit son Amant pour un Dieu qu'elle ignore ;
Ou quand l'affreuse nuit, mere de la terreur,
A ses cruels regrets vient mêler plus d'horreur ;
Ah ! Gaussin, dans ton jeu que de grâces nouvelles ?
Pour toi seule le tems veut oublier ses aîles.
Le tems semble à nos yeux t'embellir chaque jour ;
Et respecte dans toi l'ouvrage de l'Amour.

Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
Ayez l'accent, le geste & le port effrayant.
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant,
Démêle les projets dont votre ame est remplie,
Et lorsque vous entrez, reconnoisse Athalie,
Que suit un Dieu vengeur, ses foudres à la main.

Sans un front ténébreux, vous m'offrirez en vain
Ce monstre, (a) qui du sang étouffe le murmure,
Et préfere le trône aux droits de la nature.

En vain vous prétendez m'offrir Sémiramis,
Bourreau de son Epoux, Amante de son fils ;
Qui dans un même cœur, vaste & profond abyme,
Rassemble la vertu, le remords & le crime.
La voyez-vous, soumise à l'ascendant du sort,
Franchir cette retraite où triomphe la mort,
Où l'ombre de Ninus, sévere & menaçante,
Avec des cris plaintifs, à ses yeux se présente ?
Aux lugubres clartés d'un funebre flambeau,
Elle veut s'arracher de ce fatal tombeau :
Le Spectre la poursuit : sanglante, elle se traîne ;
Dans ce vaste Palais sa terreur la ramene.
Elle ouvre un œil mourant, & renaît pour voler
Dans les bras de son fils qui vient de l'immoler.

(a) Cléopatre dans Rodogune.

Oui, pour graver ces traits dans le fond de notre ame,
A de sombres dehors joignez un cœur de flamme,
Le Public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, & non pas des attraits.

Qu'on éloigne sur-tout des yeux de Melpomene
Ces minois indécis, pagodes de la Scene,
Êtres inanimés, qui, toujours se guindant,
Soupirent avec art, pleurent en minaudant.

Telle est, dans son ivresse, une Actrice arrogante,
Qui sans cesse, devant une glace indulgente,
Concerte ses regards, symmétrise ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas;
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la nature;
Dans une glace, où l'œil s'abuse à tout moment,
C'est l'orgueil qui vous juge, & non le sentiment.
Vous y voyez des traits qu'a formé l'artifice,
Et de votre beauté le magique édifice.
Sous ces habits flottans, sous cet or radieux,
C'est Vénus! c'est Pallas qui se montre à vos yeux.
Mais y remarquez-vous, aveugle & complaisante,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante;
Vos gestes empruntés, ces yeux toujours muets,
Qui, répandant des pleurs, n'en arrachent jamais?

Chacun de vos défauts obtient votre suffrage.
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

Consultez votre cœur : c'est-là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire, & l'art de nous toucher.

Par une longue étude une fois enhardie,
Alors suivez l'attrait & l'essor du génie :
Le courage l'éleve, & la crainte l'abbat.
Du grand jour, sans pâlir, envisagez l'éclat.
Paroissez, armez-vous d'une noble assurance,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards, distraits & caressans,
Ne semblent mendier les applaudissemens.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice.
Il siffle la Coquette, applaudit à l'Actrice.

Qu'en entrant votre marche en impose à nos yeux,
Et nous offre un maintien, un port majestueux.
Au gré des mouvemens dont l'ame est agitée,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

Que le geste facile, & sans art déployé,
Avec le sens des Vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrette :
Qu'il soit des passions l'éloquent interprete.
Je hais ces bras, qu'on voit, démentant vos transports,
S'agiter, s'élever, retomber par ressorts.

Des passages divers distinguez les nuances,
Ponctuez les repos, observez les silences.

Le jeu muet encor veut une étude à part:
Il est & le triomphe & le comble de l'Art.
C'est-là que le talent paroît sans artifice,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut, pour le saisir, sçavoir l'ouvrage entier,
En suivre les ressorts, & les étudier:
Réunir d'un coup d'œil tous les traits qu'il rassemble,
Et ces effets cachés, qui naissent de l'ensemble.
Tel, dans tout ce qu'il trace, un peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

Laissez donc la *routine* aux Actrices frivoles.
Apprenez à creuser, à raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir.
A force d'art craignez de vous appesantir.
Loin du jeu Théatral la triste symmétrie,
Et le compas glacé de la Géométrie.
Des passions toujours suivez le mouvement,
Trop de raison nous choque, & nuit au sentiment.
Il est d'heureux écarts, & des élans sublimes,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.
Que tous vos sens alors soient saisis, transportés.
Melpomene vous voit, vous entend: éclatez;
Et dans le même instant, *par un effet contraire*,
Sçachez pâlir d'horreur, & rougir de colere.

Oubliez, imitant le plus célebre Acteur, (a)
Votre Rôle, votre Art, vous & le Spectateur.

Tel quelquefois le Kain, dans la fougue sublime,
Sçait arracher la palme & ravir notre estime.
C'est Oreste sanglant, entouré de tombeaux,
Que les Filles du Styx arment de leurs flambeaux;
C'est ce farouche Epoux, (b) qu'un feu jaloux dévore,
Qui plonge dans les flots l'Epouse qu'il adore;
C'est Mahomet enfin, qui, bravant les revers,
Veut par le fanatisme asservir l'Univers.

Dès que Phedre mourante a laissé voir sa flamme,
En vain l'honneur blessé murmure dans son ame;
Elle ne doit écouter que la voix de son cœur,

(a) Baron après sa retraite, qui fut de plus de vingt années, remonta sur la Scene. Elle étoit alors en proie à des Déclamateurs boursoufflés qui mugissoient des vers, au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de *Cinna*. Son entrée sur le Théatre, noble, simple & majestueuse, ne fut point goûtée par un Public, accoutumé à la fougue des Acteurs du tems. Mais lorsque dans le tableau de la Conjuration, il vint à ces beaux Vers:

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans le même instant, par un effet contraire,
Leurs fronts pâlir d'horreur & rougir de colere.

On le vit pâlir & rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les Spectateurs. La cabale frémit, & se tut. Baron acheva son Rôle avec le même feu, la même vérité, & réunit enfin tous les suffrages.

(b) Rhadamiste.

Et de tout ſon amour accabler ſon vainqueur.
Ainſi la foudre éclate, en briſant le nuage,
Tombe, & de ſes débris enflamme le rivage.

Soyez impétueuſe & vive en vos récits :
Les Spectateurs ſoudain veulent être éclaircis.
Là, qu'un art déplacé jamais ne nous étale
Le traînant appareil d'une lente finale,
Et par un jeu tardif ne faſſe point languir
Du Parterre incertain l'impatient deſir.

D'un combat engagé dans une nuit obſcure
Venez-vous raconter l'effrayante aventure ?
Que votre jeu rapide & vos ſons éclatans
Me retracent les cris, le choc des Combattans ;
Que ſur-tout la mémoire, en ces momens fidelle,
Lorſque vous commandez, ne ſoit jamais rebelle ;
Et ne vous force point, glaçant votre chaleur,
D'aller, à ſon défaut, conſulter le Souffleur.
Ce ſoin inquiétant nous déplaît & nous gêne.

Seule, ſçachez remplir le vuide de la Scene.
D'inflexibles Argus, de Cenſeurs rigoureux,
Songez que vos défauts y vont frapper les yeux :
Mais, dégagée enfin d'une foule innombrable,
A tous vos mouvemens elle eſt plus favorable.

Le Public n'y voit plus, borné dans ſes regards,
Nos Marquis y briller ſur de triples remparts :

Ils cessent d'embellir la Cour de Pharasmane ;
Zaïre, sans témoins, entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
Nonchalamment sourire à l'Héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'Actrice,
Appeller, en entrant, &, sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance,
Du Spectateur peut-être imitant l'indulgence,
On vous verra bientôt, sans craindre les retours,
Retomber mollement dans le sein des Amours.
De l'Art de déclamer connoissez l'étendue ;
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue ;
Le premier feu produit ces succès éclatans,
Mais la perfection est l'ouvrage du tems.
L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, lieu toujours fréquenté, (a)
Qu'habitent l'Opulence & la Frivolité.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états, surpris de se trouver ensemble.
Un Plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, disparoît, revient au même instant.

(a) Les Foyers.

Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magistrat se rengorge & s'étale;
Et l'épais Financier, fougueux dans ses desirs,
Va toujours marchandant & payant ses plaisirs.

De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige.
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déja de nos illustres Fous
L'essain tumultueux frémir autour de vous?
S'écrier en chorus, *elle est, ma foi, divine*,
Et du Théatre enfin vous nommer l'Héroïne.
Craignez leurs vains éclats: ils sont intéressés.
La vérité n'a point ces transports empressés.
Faites-vous, imitant nos célebres Actrices,
Admirer sur la Scene, & non dans les coulisses.

Exercez votre goût: don tardif & brillant,
Le goût, que l'on néglige, est le fard du talent.
Comme une tendre fleur, il languit sans culture,
S'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

Par un mensonge heureux voulez-vous nous ravir?
Au févere Costume (*a*) il faut vous asservir.

(*a*) Personne n'a plus perfectionné que Mlle. Clairon, cet accessoire si essentiel pour la vérité du Spectacle. Avant elle, il étoit absolument négligé sur notre Théatre. Nulle bienséance observée: nul *decorum* dans les habits. C'étoit un cahos qu'il falloit débrouiller. Elle y a bien réussi. Elle joint à la supériorité du talent une connoissance profonde du *Costume*. Lorsqu'elle entre sur la Scene, on croit toujours voir le

Sans lui, d'illusion la Scene dépourvue
Nous laisse des regrets & blesse notre vue.
Je me ris d'une Actrice indigne de son Art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hasard;
Dont l'ignorance altiere oseroit sur la Scene
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine, (a)
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste accoutumé,
Consulteroit *Meri*, (b) pour *draper Idamé*.

N'affectez pas non plus une vaine parure;
Obéissez au Rôle, & suivez la Nature.

Nous offrez-vous Électre & ses longues douleurs?
Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans les pleurs.
D'ornemens étrangers trop inutiles charmes,
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le Public, dont sur vous tous les yeux sont ouverts,
Dédaigne vos rubis & ne voit que vos fers.

Personnage qu'elle représente. L'illusion est complette. Je l'invite à faire encore de nouvelles recherches, & à enrichir notre Scene de ses découvertes. La grande Actrice est celle qui, excellant déja dans son Art, s'applique toujours à en étendre les limites, & n'entrevoit la perfection que dans un terme éloigné.

(a) Ce fut une Actrice de l'Opéra, qui la premiere osa paroître sans panier sur la Scene lyrique. Son exemple a été suivi par Mlle. Clairon, qui eut bientôt accrédité ce changement.

(b) Marchande de Modes, à côté de la Comédie Françoise. Elle fournit plusieurs Actrices.

Parcourez donc l'Histoire ; elle va vous instruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans, leurs humeurs ;
Quels sont leurs vêtemens, & leurs Arts & leurs mœurs.

La Fable ingénieuse, en leçons si fertile,
Vous ouvre ses trésors, & peut vous être utile.
C'est-là que la raison est soumise aux pinceaux,
Et reparoît toujours sous des aspects nouveaux.

Ici, vous croyez voir la Reine de Carthage ;
Son front est entouré d'un funebre nuage.
Luttant contre la mort, qu'elle porte en son sein,
Trois fois elle se leve & retombe soudain.
Ses regards expirans, où l'amour brille encore,
Semblent redemander le Héros qu'elle adore.
Elle pleure, soupire, & dans son désespoir,
Elle cherche le jour, & gémit de le voir.

Plus loin, c'est Niobé, cette femme orgueilleuse,
Cette Mere superbe, & bien plus malheureuse.
Quel spectacle ! Elle s'offre à mes sens désolés
Au milieu de ses Fils l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir, elle paroît tranquille.
Son front est abatu, son regard immobile ;
Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.

Ce ſilence dit plus qu'un ſtérile murmure ;
Il eſt en ce moment le cri de la Nature.

Qu'elle ſeule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.

N'allez pas, lorſqu'il faut nous arracher des larmes,
Avec faſte étaler vos pompeuſes alarmes :
Par un rithme importun corrompre nos plaiſirs,
Cadencer vos tranſports, & noter vos ſoupirs ;
Ni, vous abandonnant à cette emphaſe vaine,
Faire tonner l'Amour, ou mugir Melpomene.
Le ſentiment ſe tait, & ſçait bien s'exprimer ;
L'Actrice doit le peindre, & non le déclamer.

Voulez-vous qu'une Reine, en proie à tous les crimes,
Que le remords pourſuit, qu'entourent les abymes,
Et qui voit ſous ſes pas s'entr'ouvrir les Enfers,
Obſerve, en expirant, la cadence d'un vers ?

Voulez-vous qu'une Amante, outragée, éperdue,
Dans l'ombre de la nuit, tremblante, confondue,
Médite, en éclatant, un ténébreux deſſein,
Et ſe plonge avec art un poignard dans le ſein ?

Il eſt, il eſt encore un Acteur ſur la Scene,
Formé par la Nature, aimé de Melpomene.
Son front majeſtueux me peint, m'annonce un Roi,
C'eſt Alphonſe, Alvarès, Auguſte que je voi.

Que

Que je l'aime sur-tout, lorsque du vieil Horace
Il sent revivre en lui la généreuse audace,
Et lorsque tout Romain, à nos yeux attendris,
Il baigne de ses pleurs les lauriers de son Fils. (a)

Muse, soutiens mon vol, ranime mon courage,
Et de ma jeune Éleve obtiens-moi le suffrage.
La variété seule a droit de la charmer,
Et c'est en l'amusant que je veux la former.
Il est d'autres secrets, & des routes nouvelles;
Ainsi que ses leçons, chaque Art a ses modèles.

Déja la Parque avide, au milieu de leur cours,
Charmante le Couvreur, avoit tranché tes jours.
Un poignard sur le sein, la pâle Tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie,
Et s'étonnoit de voir, sans culte & sans autels,
Se faner sur son front les cyprès immortels.

Une Actrice parut: Melpomene troublée,
A son sanglant aspect cessa d'être voilée.
Dumesnil est son nom; la pitié, la terreur
Répandent sur ses pas l'épouvante & l'horreur:
Les Tyrans, à sa voix, tombent réduits en poudre;
Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre.

(a) A ces traits tout le monde doit reconnoître M. Brizard, cet Acteur si naturel, si pathétique, digne enfin de succéder à M. Sarrasin, dont le nom seul porte dans l'ame un attendrissement involontaire, & dont les talens seront regrettés tant qu'il y aura des cœurs sensibles.

Quelle autre l'accompagne & semble l'effacer ?
Dieux ! quel charme ont les pleurs qu'elle nous
fait verser !
Victime de l'Amour, c'est Didon elle-même,
Qui meurt en pardonnant au parjure qu'elle aime.
Quel geste ! Quel maintien ! Quelle noble fierté !
Tout, jusqu'à l'Art, chez elle a de la vérité.
Chaque mot qu'elle dit, émeut, enflamme, touche,
Devient un sentiment en passant par sa bouche.
O sublime Clairon ! quand tu parois, je voi
L'ombre du Grand Corneille errer autour de toi.

Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre,
Et puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre :
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur :
Soyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
Le desir d'imiter vous cache un précipice ;
Gardez-vous de traîner sur les pas d'une Actrice,
De copier sans goût ses gestes, ses accens.
De son rôle il ne faut qu'approfondir le sens,
Prendre le même essor, se remplir de sa flamme,
Puiser, & s'il se peut, s'approprier son ame.
Sans l'asservir jamais, créez votre talent.
Libre, il perce la nue : il rampe en imitant.

Des ressources de l'art lorsqu'enfin plus certaine,
Vous aurez obtenu le sceptre de la Scene ;
Quand du Parterre altier, enchaîné sous vos loix,

Vous aurez sçu fixer le suffrage & le choix,
Osez alors, osez, sans craindre de déplaire,
Porter encor plus haut votre vol téméraire.
A votre jeu sans cesse ajoutez quelques traits:
Hasardez, le sublime a souvent ses excès.
Par sa simplicité tantôt il nous étonne:
Tantôt, armé d'éclairs, c'est Jupiter qui tonne.
Saisissez, offrez-nous ces contrastes heureux:
Là, prodiguez des fleurs, ici lancez des feux;
Et dans le même rôle, au gré de notre attente,
Soyez toujours parfaite, & toujours différente.

La Nature long-temps se plaît à se cacher:
Elle a mille secrets qu'il lui faut arracher.
Pour le vulgaire aveugle épuisée & stérile,
Aux regards du génie elle est toujours fertile.
C'est ce fleuve fameux, qui par d'obscurs canaux,
Va porter aux moissons le tribut de ses eaux;
C'est ce marbre grossier, c'est ce bloc insensible
Que le ciseau façonne, & que l'art rend flexible.

Mais je vous ai tracé d'inutiles leçons,
Et ma Muse soudain renferme ses crayons,
Si je ne vous inspire un orgueil légitime,
Cet orgueil créateur, ce feu qui nous anime.
Ne craignez plus l'affront d'un préjugé honteux,
Le François plus instruit, enfin ouvre les yeux;
S'il outragea votre art, il en rougit encore.
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore?

Je sçais qu'un sage illustre, un mortel renommé,
Qui hait tous les humains, lorsqu'il en est aimé,
Du fond de sa retraite, où l'Univers l'offense,
A fait tonner sur vous sa farouche éloquence:
Je sçais que son ennui, dans ses tristes loisirs,
Voulut empoisonner nos plus nobles plaisirs:
Je n'ose le combattre, & ma Muse incertaine
Respecte, en le blâmant, ce nouveau Démosthene:
Cependant contre lui je veux vous rassurer.
Un Sage n'est qu'un homme; il a pu s'égarer.
Le monde s'offre à lui sous un aspect sauvage:
Ne peut-on s'en former une riante image?
Des crédules humains Précepteurs rigoureux,
Pourquoi nous envier nos prestiges heureux?
Ah! laissez-nous du moins leur brillante imposture:
L'ingénieuse erreur embellit la nature;
Et nous ôter nos Arts, nos talens enchanteurs,
C'est ravir à la terre & ses fruits & ses fleurs.

Sçachez donc repousser de frivoles atteintes;
Déja les vents légers ont emporté ses plaintes.
Tout sévere qu'il est, on peut le désarmer.
Pour lui répondre enfin, faites-vous estimer.

Souveraine au Théatre, & Reine fantastique,
Ne conservez jamais ce faste despotique.
Sur la Scene laissez votre rang, vos ayeux,
Et ce vain appareil qui vous cache à nos yeux.

Ce n'eſt pas que je veuille, en ſage atrabilaire,
Vous interdire l'art & le deſir de plaire,
La flamme de l'amour peut dans un cœur brûlant
Allumer & nourrir la flamme du talent;
Ce n'eſt point cet amour qui fait frémir les grâces,
Que le morne Plutus entraîne ſur ſes traces,
Ou qu'on voit, ſecouant deux torches dans ſes mains,
Sourire au Dieu laſcif qui préſide aux jardins:
C'eſt ce Dieu délicat qu'embellit la décence,
Que l'aimable Myſtere accompagne en ſilence;
Qui, ſans effaroucher le timide deſir,
Verſe en ſecret des pleurs dans le ſein du plaiſir.

Chaque état a ſes mœurs: vous reſpectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux ſyſtême.
Que l'amant, enivré de vos frêles appas,
Vous trouve plus charmante, en ſortant de vos bras.
Que la réflexion, qui ſuit toujours l'ivreſſe,
En la juſtifiant, augmente ſa tendreſſe;
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à ſon tour,
Vous rende tous les cœurs que vous ravit l'Amour.

Voilà par quels moyens & quelle heureuſe adreſſe,
Hors du Théatre même, une Actrice intéreſſe;
Sur ſa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des Cenſeurs.
C'eſt ainſi que ſon nom, conſacré par l'Hiſtoire,

Parvient à l'avenir ſur l'aîle de la gloire,
Vole de bouche en bouche, & triomphe du tems
Que déſarme l'éclat des ſublimes talens.

Dans une région à nos yeux inconnue,
Conſtruit ſur le ſommet d'une éclatante nue,
S'éleve juſqu'aux cieux un ſuperbe Palais.
Le Génie en défend le redoutable accès
A ces eſprits glacés, ces Sophiſtes, ces Sages,
Qui de leur ſiécle en vain réclament les hommages.
Là, ſans voile & ſans fard, paroît la vérité.
Ce temple eſt le ſéjour de l'Immortalité.
Le triſte préjugé, que le vulgaire encenſe,
Démaſqué, confondu, frémit en ſa préſence;
Et la palme des Arts, à ſes regards altiers,
S'unit avec l'orgueil aux palmes des guerriers.

Auguſte dans ces lieux eſt l'égal de Virgile.
Homere y ſçait charmer l'impétueux Achille.
Deshouliere & Sapho, le front orné de fleurs,
Entremêlent le myrte aux lauriers des vainqueurs.
Ovide écrit penché ſur le ſein de Corine:
Champmélé pleure encor dans les bras de Racine,
Et le Couvreur, l'œil ſombre & les cheveux épars,
De Corneille attentif arrête les regards.

O vous, que Melpomene applaudit & couronne,
Près de nos grands Auteurs, on vous y dreſſe un trône.

Terrible Dufmenil, au nom de Crébillon,
Avec des traits de fang, la gloire y joint ton nom.

Toi, divine Clairon, ô toi que rien n'efface,
A côté de Voltaire elle a marqué ta place.
Dans ce féjour déja tous tes honneurs font prêts:
Mais, hélas! puiffes-tu n'y parvenir jamais!
Combien de pleurs fuivroient cette perte cruelle!
L'Univers perdroit trop à te voir immortelle.

BOUQUET

*A Mademoifelle N*** le jour de fa Fête.*

Le petit Dieu charmant qui dompte tous les cœurs,
A déferté Cythere & prévenu l'aurore.
Que fait-il fi matin dans les jardins de Flore?
Il compofe un bouquet dont il choifit les fleurs.

Hélas! il prend ce foin pour l'offrir à fa mere.
Ah! Cypris, quel bouquet! fi je pouvois l'avoir;
Si d'en faire un pareil j'avois l'heureux pouvoir,
Amour, je n'irois pas le porter à Cythere.

Il eft une Chloris, qu'un efprit enchanteur,
Un modefte enjouement, une figure aimable
A mille Déités me rendent préférable:
Elle auroit mon bouquet... N'a-t-elle pas mon cœur?

LE JUGE A LA MODE.

Dialogue entre le Parterre & l'Amour.

LE PARTERRE.

Sois le Juge, Cupidon,
Puisqu'ici ta voix domine,
Qui vaut mieux de Crébillon,
De Corneille, ou de Racine.

L'AMOUR.

Je ne me trouvai jamais
Si grand, que lorsque Corneille,
Par d'inimitables traits,
Sçut étonner mon oreille.

D'un beau feu Racine épris,
Quand il peignoit la tendresse,
A mis plus de coloris,
Plus de goût & de finesse.

Après eux vint Crébillon;
Un feu dévorant l'enflamme;
C'est un brûlant tourbillon
Qui porte l'effroi dans l'ame.

S'il faut que je fasse un choix,
Si l'on me force à le dire,
Ils me plaisent tous les trois;
Mais ils n'ont pas fait Zaïre.

M. DE SAUVIGNY.

ODE
A LA SAGESSE.

O toi que l'homme encense & qu'il ne connoît
gueres;
Toi que préféroit Salomon
A tous les biens imaginaires,
Aux richesses du monde, à l'éclat d'un vain nom.

Sagesse, don du Ciel! ô seul bien véritable!
Mere de la solide paix,
Source de la gloire durable,
Puisses-tu dans mon cœur habiter pour jamais.

Sans toi le repentir marcheroit à ma suite;
Conduis ma main dans mes Écrits;
Ouvre les yeux sur ma conduite,
Mais sans effaroucher les Amours & les Ris.

De ces tendres Enfans l'essaim vif & folâtre,
Sur tes pas semera des fleurs,
Et des Muses que j'idolâtre,
Me fera mieux goûter les paisibles faveurs.

L'Amour jusqu'à présent fit soupirer ma lyre;
Fais la raisonner à ton tour,

Je n'en n'aime pas moins Émire.
On peut peindre Socrate, & célébrer l'Amour.

Cependant, si tu vois que l'envie homicide
Soit prête à s'élancer sur moi,
O Sagesse! sois mon égide,
Que ses traits dangereux s'émoussent contre toi.

Ou bien, si quelque jour la dent de la satyre
Fait saigner mon sensible cœur,
Qu'elle ait plutôt le pouvoir de me nuire,
Que de m'inspirer sa fureur.

L'ABRÉGÉ DE L'OLYMPE.

Tous les matins vous êtes mon Aurore.
Le Soleil ne me luit, que lorsque je vous vois.
Vous êtes, au Printemps, ma véritable Flore,
Celle de nos jardins près de vous perd ses droits.
Pour conduire mes pas dans le chemin du Sage,
Vous êtes ma Minerve, & je suis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le temps de l'orage.
Souvent dans un repas vous êtes mon Hébé.
Si vous aviez l'ame assez bonne
Pour être ma Vénus sous un ombrage frais,
Je serois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre personne.

ÉPITRE
A M. LE C. DE B***

J'AVOIS juré que sur ma lyre
Je ne cadencerois jamais,
Ni l'éloge ni la satyre.
J'avois juré que désormais
Ma Muse, fiere sans rudesse,
Ne présenteroit point de fleurs
Aux Favoris de la Déesse
Qui nous séduit par ses faveurs,
Et dont l'inconstance traîtresse
Fait redouter à la sagesse
Le faîte glissant des Grandeurs.
J'avois juré.... Vaine promesse!
Je romps aujourd'hui mon serment
Pour vous, heureux & tendre Amant
Des doctes Nymphes du Permesse;
Pour vous, favori de Plutus,
Vous en qui le rang, l'opulence,
Sont l'équitable récompense
Et des talens & des vertus.

Ne craignez pas que dans une Ode
J'aille, Louangeur incommode,

Vous assoupir par mon encens ;
Je déteste ces Fous lyriques,
Qui, moins sublimes que pesans,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les Belles & sur les Grands.

O Volupté ! tendre Déesse,
Inspire-moi ces sons flatteurs,
Ces Vers, enfans de la paresse,
Qui, par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles Lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cythere,
Couronné de myrte & de fleurs,
D'une voix flexible & légere,
Vous chantiez jadis les trois Sœurs, (a)
Dont Nature est l'aimable mere,
Sans qui la beauté réguliere
N'a point de droit sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui mieux que vous pouvoit vanter
Des Grâces le charmant partage ?
Vous êtes fait pour les chanter,
Puisque vos Vers en sont l'ouvrage.

(a) Epitre aux Grâces.

Sur la Lyre d'Anacréon,
Vous célébrez l'Enfant volage,
Qui, dans le printemps de notre âge,
Est le tyran de la raison.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des Vers & des chansons;
Vous peignez la Muse adorable,
Qui, par un regard favorable,
Vous inspira les plus beaux sons,
Et qui, non moins tendre qu'aimable,
Rendit son cœur à vos leçons.
Oui, votre Muse enchanteresse
Est l'Amante de la Beauté,
L'image de la volupté,
Et l'Oracle de la Sagesse.

La volupté peinte en vos Vers,
N'est point cette idole pesante,
Qui, sur le Pinde, languissante,
Est insensible à nos concerts;
Qui, moins par goût que par foiblesse,
Exempte d'aimables desirs,
Languit au sein de la mollesse,
Et s'endort parmi les plaisirs.
C'est cette Nymphe fémillante,
Toujours vive, toujours brillante,
Qui, par les ris de la gaîté,
Et par les jeux de la folie,

Fait rire la mélancolie,
Et déride la gravité.
C'eſt la décence qui ſans ceſſe,
Par ſes plaiſirs comptant ſes jours,
Boit dans la coupe des Amours
Le doux neſtar de la ſageſſe.

Eſclave d'un vieux préjugé,
En vain l'imbécille Vulgaire
Croit que de tous ſoins dégagé,
Un Poëte ne ſçait rien faire,
Et qu'il n'eſt en tout partagé,
Que du talent peu néceſſaire,
De coudre & de rimer des mots;
Mais vous joignez, malgré ces ſots,
L'Art d'être utile au don de plaire.

Tel on vit jadis Adiſſon,
Négocier la paix en France
Pour le Monarque d'Albion,
Et graver à jamais ſon nom,
Par ſa verve & ſon éloquence,
Dans les faſtes de l'Hélicon.
Ou tel au Temple de Thalie,
Deſtouches fronda nos travers,
Et fut utile à ſa Patrie,
Par ſes Traités & par ſes Vers.
Tel au luth anacréontique,

Vous joignez l'étude des Loix;
Tel vous délassant quelquefois,
Par une Chanson poétique,
Des graves soins de vos Emplois;
On vous a vu, grand Politique,
Soutenir avec tout le poids
D'une éloquence pathétique,
Et l'autorité despotique,
Et la justice de nos droits.

C'est vous dont l'esprit admirable,
Par une adresse inconcevable,
Forma ce nœud si glorieux, (a)
Que l'Anglois craint & qu'il admire;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux,
L'Espagne, la France, & l'Empire.
Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous rassemble,
Puisse réunir à jamais
Des Peuples nés pour vivre ensemble.
C'est vous qui rendez à Thémis
Sa balance & son premier lustre:
Par vous notre Sénat illustre, (b)
A son Prince toujours soumis,
Comme au Peuple toujours propice,
Verra ses droits plus affermis.

(a) Le Traité de Versailles.
(b) Le rappel du Parlement.

Il va confondre la malice,
Rétablir l'ordre, la justice,
Et renverser nos ennemis.

Mais ces époques dont la France
Conservera le souvenir,
Nous font entrevoir l'espérance
Du plus favorable avenir.
Oui, tandis que sur nos Frontieres,
Le Dieu terrible des combats,
Au bruit des trompettes guerrieres,
Lance la foudre & le trépas;
Tandis que la voix de la gloire,
Dans les feux conduit nos Guerriers,
Et que la main de la Victoire
Couronne leur front de lauriers.
Tandis qu'arbitres du tonnerre,
Les François unis aux Germains,
Ensemble s'ouvrent les chemins
De la Prusse & de l'Angleterre;
Nous verrons vos paisibles mains
Fermer le Temple de la guerre,
Enchaîner la paix sur la terre,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons à ma Patrie,
Unir ces superbes Bretons,
Dont nous admirons l'industrie,
Et qu'à regret nous combattons.

Nous vous verrons, nouveau Mécene,
Et même Horace quelquefois,
Élever aux plus hauts Emplois,
Les heureux Chantres de la ſcene;
Et les charmer par votre voix.
L'abondance, que tout ranime,
Va circuler dans nos Cités.
Les Arts ſoudain reſſuſcités,
Prendront le vol le plus ſublime.
Le Commerce banni des mers,
Que trouble le Dieu des ravages,
Rapportera ſur nos rivages
Les richeſſes de l'Univers.
La Religion triomphante
De l'artifice des méchans,
Ranimera les tendres chants
De la piété renaiſſante,
Terraſſera l'audacieux,
Couronnera les vœux du Juſte;
Et juſques au plus haut des Cieux;
Élévera ſa tête auguſte.

M. BLIN DE SAINMORE.



LES ZÉPHIRS, ET LE ROSIER.

FABLE.

DEUX Zéphirs chantoient leurs plaisirs.
Si l'un craignoit de les attendre,
L'autre plus délicat, plus tendre,
Sentoit tout le prix des desirs.
Voyons, d'un amoureux délire,
Qui de nous va jouir le mieux?
(Dit le premier) un doux parfum m'attire:
Ce beau Rosier flatte mes vœux....
Il cueille, sent; quitte une rose;
En cueille une autre.... Et se repose.
Plus heureux, quoique moins actif,
Le Zéphire contemplatif,
D'une rose fraîche, brillante,
Admiroit la robe éclatante.
Sans se presser de la cueillir:
Pourquoi, dit-il, me hâter de jouïr
D'un bien, où sans cesse j'aspire?
Source de ma félicité!
Quand j'y trouve la volupté,
Pourquoi risquer de la détruire?

MADAME D***

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE,

En lui envoyant l'HÉROÏDE ſuivante.

O TOI, dont le brillant génie,
Près de Corneille & de Milton,
Tient le ſceptre de l'harmonie,
Et vole aux Cieux avec Newton;
Folâtre & ſage Anachorete,
Qui, ſur le plus aimable ton,
Fais revivre dans ta retraite
Chaulieu, Démocrite & Platon:
Ami des Rois, amant des Grâces,
Permets que, de ta gloire épris,
J'oſe célébrer ſur tes traces
Le plus fameux de nos Henris.
De la ſenſible Gabrielle
Tu chantas les premiers plaiſirs;
Protege-la, ſois-lui fidèle
Juſques à ſes derniers ſoupirs.
Ton eſprit, toujours ſûr de plaire,
Sublime & plaiſant tour-à-tour,
Semblable au feu du Dieu du jour,

Et nous échauffe & nous éclaire.
Heureux qui, loin de ce séjour,
Loin des orages de la Cour,
Et loin des griffes de l'envie,
Comme toi ressent chaque jour
L'ivresse de la Poésie
Avec l'ivresse de l'Amour!

Ainsi que le divin Homere,
Au plus haut du Pinde monté,
De ton génie illimité
Tu fais parler l'Europe entiere;
Mais de la triste humanité,
Ce Chantre heureux n'a point été,
Ainsi que toi, le tendre pere.
Ah! plaignons un fou studieux,
Dont l'ame sensible & volage
S'exhale en sons mélodieux,
Et qui, par un vain étalage,
Peint toujours la sagesse au mieux,
Et n'en devient jamais plus sage:
On doit agir comme les Dieux,
Quand on sçait parler leur langage.

Si le Destin m'avoit fait Roi,
Que mon plaisir seroit extrême
De faire asseoir au rang suprême
Un Philosophe comme toi!

Mais que t'importe la chimere
De ces brillans & vains honneurs ?
Paris a cent mille Seigneurs,
Et l'Europe n'a qu'un Voltaire.

Guide mon vol audacieux,
Et des rives de l'Hipocrene
Porte mon char au haut des cieux :
Ma Muse a besoin d'un Mécene.
Le jeune lierre, sans appui,
Tristement rampe sur l'arene ;
Mais, soutenu par un vieux chêne,
Le lierre aux cieux monte avec lui.
Pour toi, dans les routes divines
Des beaux jardins du Dieu des Vers,
Les roses naissent sans épines,
Et les lauriers sont toujours verds.
Pour moi, dès qu'un espoir funeste
Me fait approcher de ces lieux,
La rose fuit, l'épine reste,
Et le laurier seche à mes yeux.

Il est vrai que, dès mon aurore,
Richelieu sourit à mes sons,
Et que souvent Bernis encore
Daigne applaudir à mes chansons :
Enflammé par de tels suffrages,
Quelquefois je m'éleve un peu,

Et fais briller dans mes ouvrages
Une étincelle de ton feu.
Tu me compareras peut-être
A ce Disciple extravagant,
Qui, pour parler avec son Maître,
S'imagine être aussi sçavant.
Ma Muse, qui peu s'en impose,
Sçait trop le prix de tes travaux,
Mais, VOLTAIRE, juge ma cause.
Peut-on sentir ce que tu vaux,
Et ne pas valoir quelque chose?



GABRIELLE D'ESTRÉES A HENRI IV.

HÉROÏDE.

Dans ce calme effrayant (*a*) où la douleur moins vive
Retient chez les vivans mon ame fugitive,
Où, suspendu sur moi, le glaive de la mort
S'apprête à terminer mes tourmens & mon sort;
Où, de ce Dieu vengeur, que je crains & que j'aime,
J'attends, en frémissant, la Sentence suprême;
Il m'est encor permis de tracer à tes yeux
Mes derniers sentimens & mes derniers adieux.

Tu sçais combien l'amour, égarant ma foiblesse,
Dans de folles erreurs a plongé ma jeunesse;
Tu sçais combien de fois, armé de vains efforts,
Mon cœur, prêt à se rendre, étouffa ses transports.
Je résistai long-temps; mais ce jour favorable,

(*a*) Pendant que Henri IV étoit à Fontainebleau, Gabrielle d'Estrées fut attaquée deux fois en quatre jours d'apoplexie dont elle mourut à Paris. C'est dans l'intervalle de ces deux attaques, qu'elle est supposée écrire cette Epitre.

De clémence & de gloire (*a*) exemple mémorable;
Ce jour où contre toi tes Peuples révoltés,
Défiant ton courage, & bravant tes bontés,
Se laissoient consumer par la faim dévorante;
Où, sensible aux clameurs d'une Ville expirante,
Tu voulus de ton Peuple oublier les forfaits;
Où Paris étonné vécut de tes bienfaits;
Ce triomphe où, si grand, tu parus si modeste,
Vint à mon foible cœur tendre un piége funeste.
Hélas! je vis ce cœur, sans cesse combattu,
Inflexible à tes feux, se rendre à ta vertu.
Qui pourroit résister à de si nobles charmes?
Paris te couronna, je te rendis les armes;
Et ta clémence enfin, utile à tes projets,
Te fit vaincre en un jour mon cœur, & tes Sujets.

Oui, ce fatal instant, marqué par ma foiblesse,
Dans mon esprit confus se retrace sans cesse;
Sans cesse le plaisir, repoussant le remord,
Vient mêler ses attraits aux horreurs de la mort.
Je crois encor te voir, je crois encore entendre
Les sons de cette voix si flatteuse & si tendre.
Je revois ces bosquets, ce dangereux séjour (*b*)

(*a*) La réduction de Paris. Cette Ville périssoit par la famine; Henri IV qui l'assiégeoit, fut attendri de son sort, & la secourut. Les Parisiens, touchés de cette générosité, tomberent aux pieds de Henri IV, & se rendirent.

(*b*) Anet. [illegible]

Formé

Formé par la nature, embelli par l'Amour,
Où le souffle léger du jeune Amant de Flore,
Oppose aux feux du jour la fraîcheur de l'aurore;
Où l'art industrieux fait briller à la fois
Le luxe des plaisirs, & le faste des Rois;
Où sur un lit de fleurs, au sein de l'opulence,
La molleste s'endort dans les bras du silence.
Je t'appelle.... Ta voix répond à mes accens:
Les flammes de l'Amour embrasent tous mes sens;
Je ne me connois plus; je brûle, je frissonne,
Je succombe; à tes feux, Amour, je m'abandonne.

Quelle coupable erreur vient encor me tromper!
Ah! peignons-nous plutôt la mort prête à frapper.
Déja je l'apperçois, déja ma tombe s'ouvre,
Et l'abyme éternel à mes yeux se découvre.
Quelle affreuse clarté luit au milieu des airs!
Qui brise sous mes pas les portes des enfers?
Ciel, quels feux dévorans!... Que de cris!...
Gabrielle...
Quelle terrible voix sous ces voûtes m'appelle!
Je te vois, ô mon Juge, & de ton Tribunal
J'entends avec effroi sortir l'Arrêt fatal;
Dans quel gouffre enflammé, ta Justice éternelle
Entraîne des humains la foule criminelle!
Un instant de foiblesse & les plus grands forfaits
Sont-ils aux mêmes maux condamnés pour jamais?

Dans ta clémence encor, grand Dieu, mon ame espere :
Qui créa les humains, n'en est-il plus le pere?

Eh quoi! tous ces plaisirs si doux, si pleins d'attraits,
Précédés de la crainte, & suivis des regrets,
Ne laissent dans nos cœurs qu'une tristesse amere.
Du bonheur qui nous fuit voilà donc la chimere:
Dieu terrible, eh! quels sont vos prétendus bienfaits?
Ne nous donnez-vous donc que des biens imparfaits?
A mes pleurs, à mes cris seriez-vous inflexible?
Puniriez-vous mon cœur d'avoir été sensible?
Est-on si criminel, en aimant à la fois
Le plus grand des humains, & le meilleur des Rois?
Oui, de votre bonté mon amant est l'image:
Hélas! aimer Bourbon, c'est aimer votre ouvrage.
N'est-ce pas vous, grand Dieu, dont le bras tout-puissant,
Deux fois sauvant ses jours (a) du glaive menaçant;
Le conduisit vainqueur au trône de ses peres?
Par vous sa foi, soumise au joug de nos Mysteres,
Des enfans de Calvin abandonna l'erreur,
Et la Grace des Cieux descendit dans son cœur.

Cher Amant, cher objet de ma foiblesse extrême,

(a) Henri IV avoit manqué deux fois d'être assassiné par Barriere & Châtel. Ce fut dans la chambre de Gabrielle d'Estrées, que le dernier de ces deux scélérats s'introduisit pour commettre ce parricide.

Tu vois, par mes combats, à quel excès je t'aime.
Si d'une égale ardeur tu fus jamais épris,
J'ose de mon amour te demander le prix.
Ce n'est pas qu'en secret, d'un vain titre jalouse,
Je veuille m'élever au rang de ton épouse,
Ni qu'admise au Conseil, ou réglant le Sénat,
J'aspire à gouverner les rênes de l'Etat:
Dans la nuit du tombeau prête enfin à descendre,
D'Estrées à tes grandeurs n'a plus rien à prétendre;
Mais si ma voix, souvent propice aux malheureux,
En te peignant leurs maux, s'intéressa pour eux,
Si je puis espérer que, pour grace derniere,
Tu prêteras encor l'oreille à ma priere,
Sur mes tristes enfans (a) daigne tourner les yeux,
Vois de nos tendres cœurs ces gages précieux,
Que la Nature avoue, & que la Loi rejette.
Formés du sang des Rois au sein de ta sujette,
Ces innocens vers toi levent leurs foibles mains;
Daigne les adopter, veille sur leurs destins.
Verras-tu tes enfans rébuts de la fortune,
Traîner dans les affronts une vie importune?
Verras-tu sans pitié des Princes de ton Sang,

(a) Henri IV fit Gabrielle d'Estrées Duchesse de Beaufort; il lui promit de l'épouser & de légitimer ses enfans; il étoit même prêt à exécuter ce dessein, lorsqu'elle mourut: il eut d'elle deux fils & une fille; César, Duc de Vendôme; Alexandre, Grand Prieur de France, mort prisonnier d'Etat; & Henriette qui fut mariée à Charles de Lorraine, Duc d'Elbœuf.

Dans la foule inconnus ramper au dernier rang?
Peux-tu, les punissant des fautes de leur mere,
Les priver du plaisir de connoître leur pere?
Je ne demande point que, placés après toi,
Ils écartent du trône un légitime Roi;
Funeste ambition, injustice cruelle,
Non, vous ne régnez point au cœur de Gabrielle!
Je veux que mes enfans auprès de toi nourris,
Au sentier des vertus suivent tes pas chéris;
Qu'ils sçachent qu'en tout temps, fidèles à leurs Maîtres, (a)
La France au champ de Mars vit périr mes ancêtres;
Et qu'ils puissent, comme eux, dédaignant le repos,
S'ils ne sont pas des Rois, être un jour des Héros.
Voilà tous mes desseins: c'est à toi d'y souscrire:
Je mourrai sans regret; mais avant que j'expire,
Permets que, poursuivant un si cher entretien,
Mon cœur en liberté s'épanche dans le tien.
Sur un songe trompeur, que le hasard fit naître,
Mon esprit vainement s'épouvante peut-être;
Peut-être aussi le Ciel, qui veut t'en garantir,
Par moi seule aujourd'hui te le fait pressentir:
Enfin, soit que ma crainte, injustement fondée,
De cet affreux objet me remplisse l'idée,

(a) Gabrielle d'Estrées, d'une ancienne Maison de Picardie, étoit fille & petite-fille d'un grand Maître d'Artillerie. *Henr.* Chant IX.

Soit que, pendant la nuit, le tableau du passé
De mon esprit confus ne soit point effacé ;
A peine du sommeil la faveur passagere,
Vient suspendre mes maux & fermer ma paupiere ;
Qu'à mes yeux effrayés un spectre menaçant
Sort du fond de la tombe avec un cri perçant :
Un sceptre est à ses pieds : la mort, qui l'environne,
De ses voiles affreux enveloppe le trône.
Que vois-je, m'écriai-je ! Ah ! Valois, est-ce vous ?
» Oui, c'est moi, me dit-il, qui tombai sous les coups
» D'un peuple qu'un faux zèle a conduit dans le crime :
» Grand Dieu, fais que j'en sois la derniere victime.
Le spectre fuit ; tout change, & mon œil étonné
De tes nombreux sujets te trouve environné ;
Mais tandis qu'enivrés de tendresse & de joie,
Tous les cœurs au plaisirs s'abandonnent en proie,
Soudain, armé d'un fer, un monstre furieux
Vient, vole, approche, frappe... & tout fuit à mes yeux.
De la Ligue, en un mot, crains l'hydre menaçante :
Dans l'ombre de la nuit sa tête renaissante
Se cache, en méditant des projets pleins d'horreur :
Son repos est à craindre autant que sa fureur.
Ecarte loin de toi ces Moines politiques,
Qui, sous un front timide, esclaves despotiques ;
Fameux dans l'art de feindre, & prêts à tout oser,

Ne rampent près des Rois que pour les maîtriser.
Crains qu'un autre Clément, du sein de la poussiere,
Ne puisse quelque jour de sa main meurtriere,
Croyant venger l'Eglise, & méprisant ses loix,
Te joindre dans la tombe au dernier des Valois.

Hé quoi ! me diras-tu, ce peuple que j'adore,
Quand je le rends heureux, voudroit me perdre
encore !
Si Bourbon autrefois s'est armé contre lui,
Bourbon par les bienfaits veut le vaincre aujourd'hui.
Le François pour moi seul sera-t'il inflexible ?
Oui, je sçais que ce peuple est né brave & sensible,
Que son cœur aisément se laisse désarmer,
Et que par la clémence on peut s'en faire aimer.
Mais ne sçais-tu donc pas jusqu'où le fanatisme
Sur l'esprit des humains étend son despotisme ?
Peins-toi ce jour affreux, à l'horreur consacré ; (a)
Vois parmi les mourans Coligny massacré :
C'est-là que, sous les coups & la haine de Rome,
Traîné dans la poussiere, expira ce grand homme.
Entends-tu ces clameurs, ces lamentables cris ?
Vois le sang à grands flots ruisseler dans Paris ;
Reconnois à ces traits, dont frémit la nature,
De nos Prêtres cruels la funeste imposture.

O Peuple trop crédule ! ô François généreux ;

(a) Le massacre de la St. Barthelemi.

Quel Prince peut jamais vous rendre plus heureux ?
Qui parmi les humains fut plus digne de vivre ?
Hélas ! où courez-vous ? quelle ardeur vous enivre ?
Quoi ! le meilleur des Rois tomberoit sous vos coups !
Barbares... arrêtez.... ô Ciel ! que faites-vous !
Arrêtez.... Si le meurtre a pour vous tant de charmes,
Tournez contre mon sein vos parricides armes ;
Baignez-vous dans mon sang, frappez, déchirez-moi,
Frappez... mais respectez les jours de votre Roi...
Mais que dis-je ? ô François ! vous sentez mes alarmes,
De vos yeux attendris je vois couler des larmes :
Vous frémissez, vos sens sont saisis de terreur :
Pour commettre ce crime, il vous fait trop horreur.
Non, vous ne portez point des cœurs aussi coupables ;
D'un si noir attentat vous n'êtes point capables.
Peuple, que dans vos cœurs ce Roi vive à jamais !
Songez à votre amour, songez à ses bienfaits.

Ne crains rien, cher Amant : va, crois-moi, la nature
N'enfante point trois fois un cœur assez parjure,
Un monstre assez cruel pour tramer ce dessein,
Qui d'un Prince si bon voudroit percer le sein ?
Henri, t'en souviens-tu ? Quand la parque en furie (a)
S'apprêtoit à couper la trame de ta vie,

(a) Henri IV tomba malade, & toute la France trembla pour ses jours.

Hélas ! tout le fardeau du céleste courroux
Parut en ces momens s'appesantir sur nous.
De quels cris douloureux nos Temples retentirent !
Tout s'émut, tout trembla ; tous les cœurs s'attendrirent ;
Mais tout changea bientôt, quand vainqueur du trépas,
Tu vis l'abyme affreux refermé sous tes pas.
Quels doux emportemens ! la France avec son Maître,
Des portes du tombeau sembloit aussi renaître :
Tu parus, & chacun voulut revoir son Roi :
Tout un peuple, en pleurant, voloit autour de toi.
Hélas, sa douleur seule égala son ivresse !
Quel peuple pour son Roi montra plus de tendresse !
Par de nouveaux bienfaits resserre ce lien :
Poursuis, que son bonheur soit à jamais le tien ;
Que, parmi les Héros de ta race immortelle,
Louis Douze (a) à ton cœur serve en tout de modèle ;
Qu'écrit en lettres d'or dans les fastes des Cieux,
Son regne pour jamais soit présent à tes yeux !
Des flatteurs, comme lui, redoute l'artifice ;
Que près de toi la paix marche avec la justice ;
Sous le poids accablant des subsides affreux,
Hélas ! n'écrase point tes Peuples malheureux ;
Que dans tous tes conseils la sagesse préside ;

(a) Louis XII, surnommé le pere du Peuple.

Qu'en ton ame toujours l'humanité réside.
Que dis-je ? cher amant, excuse mon erreur :
Quelle est donc la vertu qui n'est point dans ton
cœur ?
Hélas! je m'en souviens, quand, déployant ses aîles,
La mort couvroit Paris de ses ombres cruelles ;
Quand, tout souillé de sang, un peuple factieux
Sur des morts entassés croyoit monter aux cieux ;
Quand, le Christ à la main, nos Prêtres sanguinaires
Excitoient les enfans à massacrer leurs peres :
» O Paris, disois-tu, les yeux baignés de pleurs,
» Je ne puis à présent que plaindre tes malheurs ;
» Mais si jamais le Ciel (a) trompant mon espérance,
» Fait tomber dans mes mains le sceptre de la France,
» Si du Maître des Rois l'immortelle clarté
» Fait du sein de l'erreur sortir la vérité,
» Peuple que je chéris, ô François, ô mes freres,
» Qu'avec plaisir ma main finira vos miseres !
» Ah, combien votre sang me sera précieux !
» Vous que l'erreur conduit, Prêtres séditieux,
» Coupables Protestans, Catholiques rébelles,
» Sous un Roi réunis, vous seriez tous fidèles.
» Dans les utiles jours d'une éternelle paix,
» J'enchaînerai vos cœurs par le nœud des bienfaits.

(a) Lors du Massacre de la Saint Barthelemi, Henri IV, Roi de Navarre, ne pouvoit point espérer de monter sur le Trône de la France.

Barbares partisans des maximes iniques;
O vous Rois orgueilleux, vous Princes tyranniques,
Qui, signalant vos jours par de sanglans projets,
Sous un sceptre de fer accablez vos Sujets,
Venez, jettez les yeux sur cet Empire immense;
Voyez-y ce Monarque; il tient par sa clémence
Tous les cœurs de son peuple enchaînés sous ses loix:
L'orgueil fait les Tyrans, la bonté fait les Rois.

La bonté des Bourbons n'est point cette foiblesse
Qui, fille de la crainte, & sœur de la mollesse,
Cede par indolence, ou fuit par lâcheté,
Et qu'on brave toujours avec impunité.
C'est cette fermeté, c'est cette audace heureuse,
Qui, quelquefois sévere, & toujours généreuse,
Soulage d'une main les maux que l'autre a faits;
Qui ne sçait se venger qu'à force de bienfaits;
Qui, lorsque sa victime à ses coups s'abandonne,
Au lieu de l'écraser, s'attendrit & pardonne.
O France! c'est ainsi que, te voyant périr,
Henri par sa clémence a sçu te conquérir.
Ainsi, lâche Biron, à ta perfide audace (a)
Ce Prince qui t'aimoit, offrit cent fois la grace;

(a) Biron conspira contre Henri IV, qui lui avoit sauvé la vie à Fontaine-Françoise, & fut condamné à être décapité, malgré le Roi, qui vouloit lui pardonner. On sçait combien les descendans de cette illustre Maison ont réparé son crime, tant par les services qu'ils ont rendus à la France, que par l'attachement qu'ils ont toujours eu depuis pour leurs Rois.

Mais ton orgueil força ce Roi déſeſpéré.
A te rendre au tombeau dont il t'avoit tiré.

O toi, dont la ſageſſe éternelle & profonde
Fait rentrer au néant les puiſſances du monde,
Auguſte protecteur des Peuples & des Rois,
Grand Dieu, du haut des Cieux entends ma foible voix :
Par ma bouche aujourd'hui tout un peuple t'implore :
Daigne abaiſſer les yeux ſur un Roi qui t'adore :
Si tu prévois qu'un jour un ſujet inhumain,
Dans un ſang auſſi cher oſe tremper ſa main,
Que ce monſtre, étouffé dans le ſein de ſa mere,
Jamais de ſes regards ne fouille la lumiere ;
Qu'il ſoit, s'il voit le jour, livré dans ce moment,
Avant d'être coupable, au plus affreux tourment :
Que ſon corps, déchiré par ta main vengereſſe,
Renaiſſe à chaque inſtant, pour expirer ſans ceſſe ;
Et qu'enfin ſur la terre il ſoit l'opprobre affreux
Des plus vils ſcélérats, de nos derniers neveux !

Cher Prince, cher Amant, la mort la plus barbare,
Quand l'amour nous unit, pour jamais nous ſépare...
Pour jamais... juſte Ciel ! je ne te verrai plus !
Suſpendez un moment vos décrets abſolus :
Inflexible deſtin, puiſſant Dieu que j'implore,
Permettez à mes yeux de le revoir encore.

Alors qu'un ſoin preſſant t'arracha de ce lieu,

Je ne crus point te dire un éternel adieu.
Hélas ! nos cœurs, séduits d'une vaine apparence,
S'abandonnoient sans crainte à la douce espérance
De nous revoir bientôt réunis par l'amour :
Nous supportions l'absence en faveur du retour.
Ah ! si de l'avenir mon songe est le présage,
Si des maux que je crains il m'offre ainsi l'image,
Oui, dans ce même instant, qui me glace d'effroi,
Du nombre des vivans mon Dieu retranchez-moi ;
Mais si ce songe affreux n'est qu'un songe ordinaire,
D'un esprit effrayé fantôme imaginaire,
Qui, né dans le sommeil, se dissipe avec lui,
O mort ! suspends tes coups, & permets aujourd'hui
Que, funeste témoin de ces tristes orages,
Qui long-temps des François ont troublé les rivages,
Je le sois des beaux jours qui vont briller sur eux.
Cher Amant, si le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Si j'en crois aisément ce que mon cœur inspire,
Tranquille possesseur du plus heureux Empire,
Bientôt tu vas, bravant le sort & les revers,
Adoré de ton Peuple & craint de l'Univers,
Terrasser sous tes pieds la Ligue frémissante.
La France, par tes soins paisible & florissante,
Verra, sur les deux Mers, flotter ses pavillons.
Les épis orgueilleux vont couvrir nos sillons :
Les Arts vont déployer leur sublime génie :
Les Muses jusqu'aux Cieux vont porter l'harmonie;

Et l'Europe admirant ton regne & tes vertus,
Verra revivre en toi Jule, Auguste & Titus.
Peut-être, par ces chants, verrons-nous un Orphée
Élever à ta gloire un superbe trophée;
Et Paris étonné de sa vaste grandeur,
Pourra de Rome un jour égaler la splendeur.
Qu'en te voyant heureux, j'expirerois contente!
Mais le Ciel prend plaisir à tromper mon attente.
Puisse ce Dieu suprême, arbitre de nos jours,
A tes heureux destins accorder un long cours,
Verser sur tes États tous ses bienfaits ensemble,
Et donner à nos fils un Roi qui te ressemble.

Mais c'en est fait: la force abandonne mes sens:
Je succombe, ô mon Dieu, sous les maux que je sens.
Adieu: ma plume échappe, & la mort qui m'appelle,
S'apprête à m'enfermer sous la tombe éternelle.
Adieu: que mon trépas n'excite point tes pleurs;
Henri, mon cher Henri, je t'embrasse... je meurs.

M. BLIN DE SAINMORE.

SUR LA CRITIQUE.

CET art de déprifer, toujours si condamnable;
Par ses propres succès est bien souvent trahi;
Critique, on est bientôt haï;
Moqueur, on devient méprisable.

LE VER LUISANT,

FABLE.

UN Ver luisant, dans le fond d'un jardin,
Jettoit une foible lumiere ;
Il éclairoit pourtant toute une fourmilliere,
Qui l'admiroit comme un Être divin :
Énorgueilli de voir qu'on l'idolâtre,
Il veut briller sur un plus grand théatre.
Bientôt traversant le jardin,
Guidé par son audace vaine,
Dans un sallon voisin
A grand'peine il se traîne.
Là, des lustres brillans suspendus au lambris,
Offusquent ses yeux éblouis.
Il se remet pourtant, ose lever la crête :
Mais c'est-là que sa mort s'apprête ;
Du Phosphore rampant l'éclat a disparu.
En vain il dresse & la queue & la tête :
L'insecte est écrasé, sans même être apperçu.

Que de gens d'un mérite mince,
Vantés, prênés dans leur Pays,
Quittent tous les jours leur Province,
Pour essuyer même sort à Paris !

ÉPITRE
A M. DULARD,
Sur les Mœurs de Paris.

Ce n'eſt pas toi que l'on refuſe,
Damis ; tu veux que mon pinceau
Te crayonne un léger tableau
De cette Ville qui m'amuſe.
L'amitié m'en fait une loi,
Mais je fuis le ton d'un Ouvrage.
Songe que je parle avec toi,
Sans art comme ſans verbiage ;
Et de tant d'êtres ſi divers,
Peins-toi le bizarre aſſemblage ;
Par le déſordre de mes Vers.

Grands talens, ſpectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt ſifflés,
Seigneurs vils, Midas bourſoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe faſtueux,
Équipages tumultueux,
Cabriolets à jeunes guides,
Moines vermeils, riches Prélats ;
Abbés, Adonis en rabats,

Sçavans au teint pâle & livide,
Populace de beaux-esprits,
Magistrats aux discours fleuris,
Marquis bruyans à tête vuide,
Amans volages, bons maris:
De tous les objets dans Paris
J'admire la source féconde,
Et cette Reine des Cités,
A mes yeux toujours enchantés,
Présente un abrégé du monde.

De l'enjoûment chaque mortel
Y reçoit & donne l'exemple;
On court sans cesse à son Autel,
Et tout Paris lui sert de Temple.
La tristesse, le froid bon sens,
Sont les victimes qu'on immole;
Les ris sont Prêtres de l'Idole,
Et la saillie est son encens.
Dans les cercles chacun déploie
L'art profond de tout effleurer.
Un nœud léger d'or & de soie,
Unit les cœurs sans les serrer.
Vous pâlissez, les fronts pâlissent,
Et vos plaisirs & vos douleurs
Dans les regards se réfléchissent,
Mais sans pénétrer jusqu'aux cœurs.
Telle est une brillante glace,

Tels ces marbres durs & polis,
Où les objets sont reproduits,
Mais s'arrêtent à la surface.

On y disserte des chansons,
Et du sçavoir des Philosophes,
Des brochures & des sermons;
Des Ministres & des étoffes,
Des caillettes & des guerriers,
Du Jansénisme & des Actrices,
Des champs de Mars & des coulisses,
Et des pompons & des lauriers.

Ce Peuple, favori des Grâces,
Mais redouté des fiers Anglois,
Par des bons mots & des couplets
Se console de ses disgraces;
Et préfere les jeux badins
Aux nobles transports du génie;
Son art de plaire & sa folie,
Aux vœux outrés de ses voisins.
Il aime avec idolâtrie
Les bons Danseurs, les airs nouveaux;
Et vante peu ses Généraux,
S'ils n'ont sauvé que la Patrie.

Je vois les travers consacrés,
Les ridicules effroyables,
Les défauts souvent adorés,
Les vices mêmes agréables.

Le bon ton fait les bonnes mœurs;
Ses Oracles, ce sont les Belles,
Reines des esprits & des cœurs,
Au rouge, à la mode fidelles,
Et Pénélopes comme ailleurs.

O Déesse de cet Empire,
Mode, ce n'est que dans Paris
Que de tes loix on peut s'instruire.
Ton caprice qui nous inspire,
Régle nos mœurs & nos écrits,
Donne à l'Europe nos habits,
Dicte l'éloge & la satyre.

Les goûts, les destins sont divers.
Le Germain brille par le Code.
L'Anglois tient le Trident des Mers.
Le François régne par la mode.

Mais ce Peuple de fous charmans,
Offre en tout genre des modèles;
Il réünit aux agrémens,
Des connoissances immortelles,
Aux colifichets des talens,
Et le génie aux bagatelles.

Tandis qu'à des soupers brillans,
Que les ris François assaisonnent,
Les flots du Champagne bouillonnent
Dans les crystaux étincelans;

Tandis que les jettons résonnent
Sous l'avide main des Joueurs ;
Que des airs, du sommeil vainqueurs,
Animent les danses légeres,
Et que les Amans séducteurs
Trompent les époux & les meres,
L'Astronome observe les Cieux,
Attentif au sein des ténebres ;
Le Poëte, des Rois fameux
Évoque les ombres funebres ;
Des Empires changeant le sort,
Le Guerrier trace des batailles,
Et prépare les funérailles
D'une foule immense qui dort.

On parle ici Philosophie,
Pour Philosophe on ne l'est pas.
Le masque de la modestie
Sert l'orgueil de tous les états ;
On y censure par envie,
On raille, on médit par manie,
On ne brille que par éclats,
Et par air on est même impie.
Mais grace aux Sages délicats,
Qui sçavent abréger la vie,
Longue sans un peu de folie,
Ici, mieux que dans nos Climats,

On chante, on rit, on boit, on aime;
On ſçait être heureux ſans ſyſtême;
Tous les Arts aux jeux, aux repas
Uniſſent leur charme ſuprême:
Chaque ſaiſon a des appas,
Et dans le ſein de l'hiver même,
Les fleurs y naiſſent ſous les pas.

C'eſt ſur ces rives fortunées,
Damis, que les Arts, les plaiſirs,
Arbitres de mes deſtinées,
Vont remplir mes jeunes années,
Et la foule de mes deſirs.

Majeſtueuſe Architecture,
De Paris ſuperbe ornement;
Chef-d'œuvre d'un pinceau brillant,
Rival heureux de la Nature;
Membres qu'un ciſeau créateur
Façonne, amollit, vivifie;
Théatre, dont l'art enchanteur
Unit Melpomene à Thalie,
Où me fait frémir Athalie,
Où m'amuſe un Dévot trompeur;
Fameux Temple de l'harmonie,
Qui captives par ta magie
Mes yeux, mes oreilles, mon cœur;
Vous tous, divins fruits du génie,

Je vous vois enfin, je vous sens,
Vos charmes ont rempli mon ame,
Et vous versez dans tous mes sens
Ces transports, cette active flamme,
Mere féconde des talens.

Mais toi, plaisir, plaisir aimable;
Que défend la triste raison,
Toi qui, dans les yeux de * * *
Me peins le bonheur véritable,
Embellis ma jeune saison.
Oui, je badine avec Chapelle;
Je vole aux Cieux avec Newton;
Je m'attendris avec * * *.
Il est doux pour l'ame immortelle;
Sublime & tendre tour-à-tour,
D'allier l'étude & l'amour,
D'unir à Pascal une Belle.
Damis, par de vains argumens
Ne fane point la fleur brillante
Du plaisir, ce Dieu de mes sens;
Peut-on être sage à vingt ans?
Socrate ne le fut qu'à trente.
Eucharis, aux yeux de Mentor,
Charmoit le jeune Télémaque,
Qui, dans son amoureux essor,
Oublioit son pere & l'Itaque;
Et, s'il faut mieux citer encor,

Aux champs de Mars le fier Hector
Songeoit à sa belle Andromaque.
Mais de la sombre Antiquité,
A quoi bon, perçant les ténebres,
Chercher des exemples célebres?
Ai-je besoin d'autorité?
Ces Vers, enfans de ta jeunesse,
Et d'une Lyre enchanteresse,
Où ta Muse, d'Anacréon
Prêche la morale commode,
Et fait sourire à ce sermon;
Ces Vers sont aujourd'hui mon Code.
O des Neuf Sœurs, Amant chéri,
Je ne puis donc plus que te lire!
J'étois trop heureux de m'instruire,
Près d'un Philosophe poli,
Qui sçait penser, & qui sçait rire!
Amitié, doux enchantement,
Que d'autres, en des Vers sublimes,
Nous tracent ton portrait charmant;
Sans te définir par maximes,
Je te connois par sentiment.

M. BARTHE.



ÉPITRE

A Mme. DU BOCAGE,

Sur l'influence des Femmes sur les Mœurs.

LOIN de ces Villes Musulmanes,
Où le beau Sexe infortuné,
A la sagesse condamné,
Gémit sous des Tyrans profanes;
Il est sur des bords plus heureux
Une Ville immense & polie,
Séjour des Beaux-Arts & des Jeux;
Ouvrage bizarre & pompeux
De Minerve & de la Folie.

C'est-là qu'arbitre souverain;
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin,
Décider le sort incertain
D'un monde dont il est l'idole;
Et gouverner le genre humain.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime;
Beauté, l'éclat du diadême,
Céde à l'éclat de tes attraits.

Les Rois ont un pouvoir suprême ;
O Beauté ! tu n'as que toi-même,
Les Rois sont tes premiers Sujets.
Des rubans forment sa couronne ;
Des sophas lui servent de trône ;
Elle a pour sceptre un éventail,
Pour trésor son cœur & ses charmes ;
Pour faste des magots d'émail,
Et des regards pour seules armes.

Ces fiers vengeurs de nos États,
Ces Guerriers qui dans les combats
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des Bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons,
Jamais n'étonne ou n'intimide ;
Ces Renauds, aux pieds d'une Armide
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire ;
Et viennent, pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractere
Aux caprices de la Beauté.
Vieillis dans les champs de Bellone ;
Vénus a leurs derniers momens.
Ils feignent des empressemens,
Même au-delà de leur automne.

Ils

Ils adouciſſent leur regard
A travers leurs doubles lunettes;
Applaudiſſent des Ariettes,
Et, pour Chaulieu quittant Folard;
Changés en Héros de toilettes,
Ils expirent ſous l'étendard
Et des prudes & des coquettes.

Nos Magiſtrats impérieux,
De qui les ames peu communes,
Partageant le pouvoir des Dieux,
Réglent, d'un ton ſententieux,
Et nos deſtins & nos fortunes;
Ces Sénateurs facétieux
Mêlent pour plaire à deux beaux yeux;
A l'antique jargon du Code,
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode,
Au ton empeſé des Arrêts.
Aux Dames par eux encenſées,
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs & flottans;
Et de leurs phraſes compaſſées
Les inſipides agrémens,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger, mais occupé,

Ils vont, ils parlent en cadence,
Ils plaisantent à l'Audience,
Ils opinent dans un soupé.

Que dis-je? Un Crésus imbecille;
Qui ne sçait compter que par mille,
Qui, fier d'un Hôtel somptueux,
De ses grands Laquais dédaigneux,
Des sots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char fastueux,
Ne daigne point toucher la terre;
Ce Dieu des avides mortels
Descend de ses riches Autels;
Il s'empresse à soumettre aux Belles,
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'à vernissés Martin,
Ses gros galons & ses dentelles,
Les bijoux qu'étale sa main,
Ses précieuses bagatelles,
Ses Architectes, ses Brodeurs,
Son faste, ses fausses grandeurs;
Toutes ses risibles hauteurs;
Ses Amis que son or éveille,
Les dédicaces des Auteurs,
Et ses ancêtres de la veille.

Ainsi, maître absolu des cœurs;
Le beau Sexe avec un sourire

Commande tout ce qu'il desire.
Par des danses, des chants vainqueurs,
Par des caprices séducteurs
Il sçait régler, il sçait proscrire
Les modes, les goûts & les mœurs;
Pour des loix donnent des erreurs,
N'aime, ne répand que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des Madrigaux,
Et soumet tout à son empire,
Les Grands, les sages & les sots.

Mais je vois des Maisons riantes,
Temples de ces Divinités.
Que leurs douces voix sont puissantes!
On vole aux ordres respectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le céde à la peinture,
Une élégante architecture
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin sur la toile docile,
Dans un Sallon voluptueux,
De Boucher le pinceau facile,
A des Amours tracé les jeux.
De la moire l'onde incertaine,

Les riches tapis des Perſans,
Les marbres & la porcelaine
Décorent ces appartemens;
Et le cryſtal poli des glaces,
Des Belles répete les grâces,
Et l'éclat de mille ornemens.
Tout reſpire ici l'abondance,
La parure, le doux loiſir.
Ah! ſans doute, on ne voit qu'en France
Les Dieux du goût & du plaiſir,
Amis du Dieu de l'opulence.
L'eſpoir de la félicité,
A l'aſpect de tant de merveilles;
A ſaiſi mon cœur enchanté:
J'ouvre les yeux & les oreilles.

Obſervez l'effet d'un pompon;
Et méconnoître un caractere;
Applaudir un joli ſermon,
Et réformer le Miniſtere;
Rire d'un projet ſalutaire,
Et s'occuper d'une chanſon;
Immoler les mœurs aux manieres;
Et le bon ſens à des bons mots;
Dire gravement des miſeres,
Et plaiſanter ſur des fléaux;
Siffler l'air ſimple d'un Héros;

Et chérir les têtes légeres ;
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaîté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie ;
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie,
Généreux sans humanité ;
Sans être aimé se voir goûté ;
Louer par fade idolâtrie,
Ou par desir être flatté ;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus souvent par coquetterie ;
Quitter Cléon par fantaisie,
Aimer un Duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté,
Telle est la bonne Compagnie.

Quoi ! faut-il chercher le bonheur,
Sans cesse éloigné de nous-même,
Ignorer le plaisir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur ?
Quoi ! sur le théatre bizarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un Sage aimable est-il si rare ?
Et l'art, le don de l'agrément,

Ce don futile, mais charmant,
Du François premier apanage,
Seroit-il l'unique avantage
D'un Sexe enchanteur & puiſſant?

Non : Paris voit une Mortelle,
Simple par goût, belle ſans fard,
Fine ſans air, vive ſans art,
Et toujours égale & nouvelle.
Comme Vénus elle ſourit,
Comme l'Amour elle nous bleſſe,
De Minerve elle a tout l'eſprit,
Hélas! & toute la ſageſſe.

Mais elle unit à des appas
Une ame ſenſible & ſublime,
L'Art difficile de la rime,
Aux traits ſaillans ou délicats.
C'eſt elle dont la voix touchante
A fait retentir ſur nos bords
Les ſons nombreux, les fiers accords
De ce Milton que l'Anglois vante;
Elle qui dans de nouveaux airs
A chanté, rivale d'Homere,
Ce Génois, ce vainqueur des Mers,
Qui, d'un vaſte & riche hémiſphere,
Agrandit pour nous l'Univers.

Auſſi dans les champs d'Italie,

Pour le Chantre de son Héros,
Genes, des lauriers de Délos,
Mêlés aux myrtes d'Idalie,
A formé des festons nouveaux:
A son aspect, des Cardinaux
L'ame altiere s'est adoucie,
Enfin le Pape l'a bénie;
Mais vingt siécles auparavant,
Le doux Tibulle, en la voyant
Eût, je pense, alarmé Délie;
Virgile eût mieux peint Lavinie;
Et son Auguste assurément
N'eût jamais couronné Livie.

Chere aux Sçavans, chere à Cypris,
Illustre & belle DU BOCAGE,
L'honneur & l'amour de Paris,
Jouissez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au sein des ris.

Les grands Poëtes & les Belles,
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les Beaux-Esprits,
Vous faites mille Amans fidèles;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre Sexe qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillans;

Tandis qu'en faveur de ces charmes ;
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talens.

Par le même.

LE LIVRE
DE LA RAISON,
FABLE.

LORSQUE le Ciel, prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Cher entr'eux tous à la Bonté suprême ;
De Jupiter, l'Homme reçut, dit-on,
Un Livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre, *la Raison.*
Ce Livre ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devoit tous conduire à la vertu ;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, & rien de plus ;
La jeunesse beaucoup d'abus,
Des passions, des goûts volages ;
L'âge suivant, des regrets superflus ;
Et la vieillesse en déchira les pages.

M. l'Abbé AUBERT.

A UN AMI.

Sur l'apparence d'un refroidiſſement.

LORSQU'IL ſurvient quelque nuage
Sous le beau ciel de l'amitié,
Le ſecret d'empêcher l'orage,
Eſt de n'en pas être effrayé.
Docile au penchant qui l'inſpire;
L'Ami vrai ſçait garder ſes droits,
Quoi qu'on faſſe pour les détruire;
De l'orgueil il brave les loix;
Il cherche l'Ami qu'il attire,
Et l'entretien que l'on deſire,
Soulage deux cœurs à la fois.
Les ames honnêtes s'appellent;
Je compare leurs différends,
A ces averſes du Printemps,
Qui fécondent & renouvellent.

M. DORAT.



SONNET

Sur la Pompe funebre d'ANNE D'AUTRICHE, Mere de LOUIS XIV.

SUPERBE Monument d'une grandeur paſſée,
Vous voilà deſcendu du Trône au monument :
Que reſte-t'il de vous, dans ce grand changement,
Qu'un triſte ſouvenir d'une gloire effacée ?

Mortels, dont la fortune eſt toujours balancée,
Et qui des ris aux pleurs paſſez en un moment,
Si vous voulez ſortir de votre égarement,
Que ce terrible objet frappe votre penſée ?

Anne vivoit hier, & cette Majeſté,
Qui régnoit ſur les cœurs par ſa rare bonté,
Dans ces antres ſacrés n'eſt plus qu'un peu de cendre.

Orateurs, taiſez-vous; cette foule de Rois
Qui ſont ici, comme elle, & ſans force & ſans voix,
Fait moins de bruit que vous, mais ſe fait mieux entendre.

GILBERT DE CHOISEUL.



ÉPITRE
A M^MES. SEYMANDI,
Sur l'Enjouement.

L'ANGLOIS, de la Philofophie
Perçant les auguftes fecrets,
Dans le filence des forêts
Promene fa mélancolie.
Célebre dans l'art de jouir,
Le Peuple qui vit naître Ovide,
Sous un myrte où l'Amour le guide,
Refpire & chante le plaifir.
L'Ibere qui, des bords du Tage,
Franchiffant l'abyme des flots,
Nous donna des Mondes nouveaux,
Dans fes yeux & dans fon langage,
Peint la majefté des Héros.
O François! une aimable chaîne
T'unit au Dieu de l'agrément.
J'habite les bords de la Seine:
Je dois mes Vers à l'*Enjoûment.*
Oui, fans ce Dieu qui nous careffe,
Pour nous la vie eft un fardeau.

Avec lui l'heureuſe vieilleſſe,
Badine encor près du tombeau.
Il donne à la belle Jeuneſſe
La piquante vivacité,
Et de l'Univers enchanté
Il bannit, par ſa douce ivreſſe,
L'ennui de l'uniformité.
Ah! ſans lui, d'un talent ſublime
Nous ſommes foiblement émus;
A peine d'utiles vertus
Obtiennent une froide eſtime.
Mon cœur eſt bien mieux occupé
Par ſon badinage folâtre.
Corneille eſt Roi ſur le Théatre,
Chapelle eſt Dieu dans un ſoupé.
L'éclat d'une ſuperbe fête,
Les Palais ſomptueux des Rois,
S'il n'y fait entendre ſa voix,
N'offrent qu'une pompe muette.
Cédez à ce Dieu ſéducteur,
Vains Philoſophes de la Grece.
Vous raiſonniez ſur la ſageſſe;
Mais par lui je ſens le bonheur.
Il embellit la beauté même;
La laideur lui doit des attraits.
Il répand des charmes ſecrets
Sur le chaume & le Diadême.

De Mars le glaive enſanglanté,
La balance de la Juſtice,
Le ſceptre de l'Autorité,
Sont les jouets de ſon caprice.
Souvent l'Europe a vu ſes mains,
Des États diriger les rênes.
Plus puiſſant que les Mazarins,
Que les Louvois, que les Turennes,
Il régloit le ſort des humains.
Aimable Dieu, dans ma Patrie,
Fixe à jamais tes étendards:
Sans toi, que m'importent la vie,
Les dignités & l'induſtrie,
Et les tréſors & tous les Arts?

L'ame d'un Grand peu ſatisfaite,
Gémit dans de brillans feſtins.
Son œil ſur les plus beaux jardins
Promene une vue inquiette.
Il ne jouit point de ces eaux,
Que la jeune main des Naïades,
Sur le gazon verſe en caſcades,
Ou fait jaillir ſous des berceaux.
L'airain, le marbre qui reſpire,
Ne retracent pas pour ſes yeux
Les traits des Belles ou des Dieux.
Son Maître a daigné lui ſourire;
Il marche entouré de flatteurs,

Il ſçait gouverner un Empire.
Hélas ! au faîte des honneurs,
Malheureux ! il ne ſçait pas rire.

L'Hiver flétrit notre ſéjour.
L'air eſt troublé par les orages.
Le Ciel eſt couvert de nuages.
L'œil cherche en vain l'Aſtre du jour.
La neige blanchit les montagnes.
Les eaux inondent les vallons.
Le vent mugit dans les campagnes.
Les fleuves roulent des glaçons.
Un Diſciple heureux d'Épicure
S'amuſe, environné d'horreurs.
Au ſein d'une retraite obſcure,
Et dans le deuil de la Nature,
L'Enjoûment fait naître des fleurs.
Quel eſt ce Temple où la richeſſe
Et le goût fixent mes regards ?
Un Créſus ivre de molleſſe,
Y dort au milieu des Beaux-Arts.
Sa jeune & perfide Maîtreſſe,
Par ſes chanſons & ſes appas,
Réveille en vain cette ame épaiſſe :
Le plaiſir ne s'achete pas.
Sur une toile enchantereſſe,
Les ris & les jeux ſont tracés ;

Sur son front, dans ses yeux glacés,
Je n'apperçois que la tristesse.

Quittons Plutus & ses bosquets,
Pour une fête de Village :
Sous des tavernes de feuillage
On peut oublier les Palais.
Là, des rayons de l'allégresse
Les visages sont colorés ;
On n'y voit point les flots dorés
Des bons vins d'Espagne ou de Grece ;
Un jus sans parfum, sans finesse,
Gratte les gosiers altérés.
Là, sous des ombrages antiques,
Sautent de vigoureux Danseurs ;
Là, je vois les Vieillards grondeurs,
Déridés par des airs bachiques ;
Je compte ces grouppes rustiques,
Et j'entends trinquer les Buveurs.
Là, parmi des concerts barbares
Des pots brisés, des cris perçans,
Les Amantes & les Amans
Forment mille courses bizarres :
Le pere anime ses enfans.
Vous triomphez dans ces orgiès,
Bonheur grossier, facile & doux.
Princes fameux, puissans génies,
Ont-ils moins de plaisirs que vous ?

Je sçais que l'Enjoûment préfere
Une vive & douce gaîté,
Naïve sans être grossiere,
Toujours noblement familiere,
Piquante avec simplicité.
Heureux le mortel plein de grâces,
Qui n'eut jamais l'air apprêté,
Qui rit sans art & sans grimaces;
Me raille sans méchanceté,
Sans qu'il me flatte; sçait me plaire,
Travestit en jeune beauté,
Cette raison vieille & sévere,
Qui des Belles se fait chérir,
En les amusant les enflamme,
Et sans les voir jamais rougir,
Excite souvent dans leur ame,
La douce image du plaisir!

Non loin de la Reine des Villes,
Au centre d'un bocage épais,
Dans des lieux en roses fertiles,
L'Enjoûment plaça son Palais.
Il en a banni l'opulence;
Sur-tout l'or n'y brilla jamais.
De la triste magnificence,
Ce Dieu fuit les pompeux apprêts:
Des myrtes souples qui s'unissent,
Forment des voûtes en berceaux;

Des rangs de jeunes arbriſſeaux,
Sont des colonnes qui fleuriſſent;
L'air eſt charmé du bruit des eaux,
Qui ſerpentent ou qui jailliſſent,
Et toujours ces bois retentiſſent
Des accords brillans des oiſeaux.
Là, ſur le marbre ou le porphire,
On ne voit point ces fiers vainqueurs,
Ces Héros fameux qu'on admire:
Les Héros font couler des pleurs.
Mais dans ces riantes retraites,
Les Jeux ont peint de leurs crayons
Les traits chéris des la Fayettes,
Des Sévignés & des Ninons.
Les mâles & ſombres peintures,
Des le Bruns & des Parrocels,
N'y retracent point aux mortels
Le ſang, les meurtres, les bleſſures.
L'Albane y peint la volupté,
D'une touche vive & légere;
Le pinceau naïf de Téniere,
Des Hameaux la groſſe gaîté;
Dans ſa bouffonne liberté,
Calot lui-même ſçait y plaire.
L'Autel n'eſt paré que de fleurs,
Que de feſtons & de guirlandes.
Le Dieu, Maître aimable des cœurs,

N'exige point d'autres offrandes;
Qui peut rire, obtient ses faveurs.
Par les respects ou le silence,
On n'adore pas en ce lieu.
On ne rend son hommage au Dieu,
Que par le chant ou par la danse.
Sa main joue avec complaisance
Sur un luth monté par Chaulieu.
Il a composé sa couronne
Des dons de Flore & de Bacchus.
La troupe des Jeux l'environne.
Ses traits sont fins, quoiqu'ingénus.
Oh! combien de Reines altieres,
N'ont pu voir cet heureux séjour,
Tandis que les Jeux dans sa Cour,
Appelloient de simples Bergeres;
S'il y reçut des Majestés,
Elles quittoient du rang suprême,
Tous les ornemens respectés,
Et le sceptre & le diadême,
Et tout l'ennui des dignités.

Moi, je rends grace aux destinées
De n'être point au rang des Rois.
Ce Dieu, dont j'adore les loix,
Gouverne mes jeunes années.
Du sein de mon riant loisir,
Il écarte l'inquiétude;

Dans le silence de l'étude,
Il m'apprend l'art de le saisir,
Et sous l'amorce du plaisir,
Il me déguise l'habitude
De veiller & de réfléchir.
Tantôt, dans les jeux de Thalie,
J'aime à le voir, utile aux mœurs,
Crayonner l'humaine folie,
Et nos vices & nos erreurs.
Tantôt, dans ces lieux où la danse
Et le folâtre incognito,
Donnent une heureuse licence
Aux Jeux qui sautent en cadence,
Et s'agacent en domino.
Je le vois, au sortir de table,
Tenant un archet à la main,
Faire mouvoir le genre humain;
Il a l'air un peu libertin,
Mais il n'en est que plus aimable.

Mais quel souper délicieux!
Que de nectar & d'ambroisie!
Que de plaisirs & de beaux yeux!
Non, vous n'avez rien que j'envie,
Buffets d'Hébé, table des Dieux.
Dans ce Sallon je vois les cieux,
Je vois des Amis & Julie.
La nuit régne sur l'Univers.

Tout dort dans un profond ſilence.
Les champs, les Villes & les Mers
Sont cachés ſous un voile immenſe.
Les projets, les ſoins dévorans,
Font veiller de pâles Miniſtres.
Les aîles des ſonges ſiniſtres
Preſſent la couche des Tyrans.
Et moi, je regarde Julie.
L'éclat des flambeaux allumés,
Rend ſes attraits plus animés,
Sa parure en eſt embellie;
Sa main, par Vénus arrondie,
D'un vin d'Aï verſe les flots;
La mouſſe féconde en ſaillie
Fait pétiller tous les cerveaux;
Loin de nous tout mortel qui penſe;
Le bon vin s'exhale en bons mots,
J'applaudis à ceux qu'on me lance.

Je ne vois point à mon côté,
Je n'entends pas ici Valere,
Qui fier d'un nom jadis vanté,
Mais jaloux du talent de plaire,
Daigne ſe montrer populaire,
D'une pénible aménité
Voile ſon triſte caractere,
Applaudit d'un air concerté,
Au ſel d'une joie étrangere,

Se croit aimable & respecté,
Veut qu'on l'envie & le regrette,
Rit le premier par vanité,
De ses bons mots qu'il me répete,
M'amuse par sa dignité,
Et m'attriste par sa gaîté.
Je ne vois point cette Delphire,
Triste Coquette à quarante ans,
Maussade avec des diamans,
Qui s'étudie à bien sourire,
Lance un regard qu'elle croit fin;
Tour-à-tour vive & languissante,
Même avec art s'impatiente,
Cherche le ton, l'air enfantin,
Et pour m'ennuyer, se tourmente.

Vous qui brillez sans ornement;
Vous, rivales sans jalousie,
Filles du Dieu de l'Enjoûment,
Nymphes qu'adore ma Patrie,
Ce Dieu vous offre ses faveurs;
Il tient le fil de vos journées,
Et vous ne cherchez point les fleurs
Dont vos têtes sont couronnées.

Ah! que n'ai-je, sous d'autres cieux,
Chanté celui qui vous inspire!
Vous présidez à son Empire;

J'eusse consulté vos beaux yeux,
Ces yeux, dont un regard déploie
L'esprit, la douceur & la joie,
Ce souris malin, mais flatteur,
Ces grâces nobles, mais légeres,
Des Cours des Rois l'art enchanteur,
Mais le ton naïf des Bergeres.

Si dans les jours d'Anacréon,
Et sous le ciel brillant d'Homere,
Vos yeux eussent vu la lumiere,
Que vit naître l'Amante de Phaon,
La Grece eût placé votre nom
Au Parnasse comme à Cythere.
Tous ses Poëtes rénommés
Eussent recueilli sur vos traces;
Ces fleurs dont nous sommes charmés;
Vénus eût compté quatre Grâces. (a)

Uvaune, tes flots orgueilleux
N'arrosent point d'illustres Villes;
Mais tes flots dans un cours heureux,
Baignent des champêtres asyles.
Ton nom si cher n'eut pas l'honneur
D'être célébré par Virgile,
Ou d'être gravé par Delisle;
Mais il est écrit dans mon cœur;

(a) Ces Dames sont quatre Sœurs.

Le Rhin a vu César vainqueur,
Follement épris des conquêtes,
Porter la foudre & la terreur;
Mais tu fus témoin de nos fêtes.

O vous que j'aime, ô dignes Sœurs;
Vous que, malgré tant de rigueurs,
Un Peuple de rivaux encenſe,
Ne couronnez point leurs deſirs;
D'une barbare indifférence
N'allez point payer mes ſoupirs.
Dira-t'on toujours qu'une Belle
Ne ſçait pas aimer un abſent?
Quoique François, je ſuis conſtant;
Et dans Paris je ſuis fidèle.

M. BARTHE.

MADRIGAL.

CROISSEZ, feuilles, croiſſez, le Printemps vous l'ordonne.
Sous votre ombrage appellez les Zéphirs;
Ce verd gazon me ſert déja de trône;
Servez de dais à mes plaiſirs.

M. SEDAINE.

A M. LE CHEVALIER DE C***

Sur des Vers intitulés : Ma Confeſſion.

DANS le Temple où Vénus préſide,
Sont des niches pour les Pécheurs;
C'eſt-là qu'ils vont, d'un air timide,
Avouer leurs jeunes erreurs.
Avec une mine hypocrite,
De petits Bonzes emplumés,
Mais ſous le froc toujours armés,
Les attendent dans leur guérite;
Ils empruntent le ton caffard,
Affichent la ferveur du zèle;
En bon françois, cela s'appelle,
S'aller confeſſer au Renard.

Joli Pénitent de Cythere,
Voilà, je crois, tes Directeurs;
Tu nous reviens, la choſe eſt claire,
Perverti par tes Confeſſeurs.

M. DORAT.



LE

LE PEINTRE-POËTE, *OU* LES PASSIONS.

O TOI, dont la beauté fit mon premier amour,
Peinture, que j'aimai dès que je vis le jour ;
Viens, dévoile à mes sens tes augustes mysteres,
Dirige tes crayons dans mes mains téméraires,
Allume dans mon sein ces transports créateurs,
Des ressorts du génie instrumens & moteurs ;
Ce feu noble & sacré, cet orgueil de notre Être,
Où l'Ame, égale aux Dieux, semble se reconnoître,
Ce don qu'aucun effort ne sçauroit obtenir,
Et qu'il faut éprouver pour te bien définir.

C'est en vain qu'un mortel dépourvu de génie ;
Du concert des couleurs veut tenter l'harmonie ;
Qu'il prétend, par des traits grossiers & sans appas,
Faire passer dans nous un feu qu'il ne sent pas ;
Ou que fier des larcins dont il fit sa science,
Pillant dans ses tableaux l'Italie & la France,
Sans jamais par lui-même oser prendre l'essor ;
Il espere, au moyen de ce sublime effort,
Dans son esprit borné qu'il met à la torture,

Par l'habitude enfin remplacer la Nature.
Il consume sans fruit ses soins laborieux;
Ce n'est rien pour notre Art qu'une main & des yeux.

Fuyez! n'espérez rien de vos soins téméraires,
Artisans sans génie, Ouvriers mercenaires,
Qui dans ce champ de gloire, attirés par la faim,
Envisagez pour but non l'honneur, mais le gain;
Allez, portez ailleurs cette vile industrie;
Ivres du fol espoir dont votre ame est nourrie,
Il faut pour le remplir battre un autre sentier;
La Peinture est un Art, & non pas un métier.

Et vous, qu'avec ses dons la Nature a fait naître,
Pour remplir vos destins, songez à vous connoître.

Tout mortel ne peut tout. Dans ce foible Univers,
Ainsi que les objets, les talens sont divers.
L'un traçant à mes yeux de champêtres images,
Promene mon esprit dans de longs paysages,
Par un contraste heureux me fait voir tour-à-tour,
Le jour vainqueur des nuits, la nuit chassant le jour,
Des rochers, des déserts, des abymes stériles,
Ou de riches moissons & des côteaux fertiles;
Un ciel calme & serein, d'argent, d'or & d'azur,
Ou l'Hémisphere en deuil sous un nuage impur;
Des fleuves, de leur lit, abreuvant les campagnes,
Ou tombant furieux du sommet des montagnes.

L'autre, avec artifice employant les couleurs,
Imite le ſatin & le velours des fleurs;
Pour le front des Vainqueurs prépare une couronne,
Aux dons brillans de Flore unit ceux de Pomone;
Et ſemble dire aux yeux, en fixant leur regard,
Vous plaire & vous inſtruire eſt le but de notre Art.

Ici, plus grande encor, la fiere Architecture,
Prend un nouvel éclat des mains de la Peinture.

Plus loin, par ſes efforts, le pinceau créateur
Semble avoir ſurpaſſé les vœux de ſon Auteur?
Je vois, je reconnois l'ame dans ſes images; (*a*)
C'eſt ainſi que toujours nouvelle en ſes Ouvrages,
La Nature inconſtante & mobile à ſon choix,
Prenant en nous formant ſes caprices pour loix,
Varie à l'infini les fruits dont elle eſt mere,
Cet air, tout ce maintien, ces traits, ce caractere,
Que ſur chacun de nous ſa main ſemble imprimer;
Et qu'un Peintre ſçavant ſur-tout doit exprimer.

Quel bras de Prométhée oſant ravir la flamme,
A l'inſtinct de la brute ajoute encore une ame,
Nous fait voir des forêts les hôtes tous égaux,
De l'homme leur vainqueur, redoutables rivaux?
Plus courageux, plus fiers, plus ſoumis, plus dociles,
Plus juſtes, plus prudens, plus chaſtes, plus tranquilles,
Plus ſobres, plus actifs, aux travaux plus conſtans,

(*a*) *Ex vultibus eorum cognoſces eos.* Petrone.

Plus fidèles amis, plus fidèles amans,
Rois de cet Univers, si la fourbe & l'adresse;
L'artifice, toujours appui de la foiblesse,
Et les piéges couverts, à la force tendus,
N'étoient pas des humains les premieres vertus.

Ainsi de mille attraits, ta main, docte Peinture,
Orne, éleve, embellit, enrichit la Nature;
A ses moindres effets sçait nous intéresser,
Et pour la rendre mieux cherche à la surpasser.
Ce Ciel, si varié dans sa vaste étendue,
Diaphane & mouvant semble fuir à ma vue.
Le crystal de ces eaux, l'ombre de ces forêts,
Contre les feux du jour m'ouvrent un libre accès.
Que j'aime à m'égarer sous ces vastes Portiques,
De l'orgueil des humains monumens magnifiques;
Pomone a sur ces fruits répandu ses couleurs.
Mes sens sont enchantés du parfum de ses fleurs.
Les brutes, loin de l'homme, & plus sages peut-être,
Sont libres dans ces bois, & m'enseignent à l'être.

Mais c'est peu d'élever les plus humbles sujets,
D'abaisser nos regards sur les moindres objets:
Si l'Artiste borné, sans génie & sans force,
De la Nature en tout ne nous peint que l'écorce;
S'il ne cherche pour but de ses soins curieux,
Qu'une vaine apparence, ou le plaisir des yeux,
De ce charme inconstant l'effet est trop vulgaire.
Qui ne plaît qu'à nos sens, long-temps ne sçauroit
plaire.

Quel jour plus lumineux a frappé mes regards !
Quels chefs-d'œuvres vivans naissent de toutes parts !
C'étoit donc peu pour toi, séduisante Peinture,
De tromper par ton Art, l'Art même & la Nature ;
Cet Art vouloit un but & des projets plus hauts,
De plus nobles succès pour tes nobles travaux.
Pour couronner ta gloire, ainsi que ton ouvrage,
Dans le fond de nos cœurs il se fraye un passage,
Y réveille à la fois la Pitié, la Terreur,
L'Amour, l'Ambition, la Haine & la Fureur ;
Toutes nos passions, ces Idoles si chères,
De l'ame des humains tyrans trop volontaires.

Que vas-tu décider, inflexible Brutus ?
Quel arrêt vont porter tes farouches vertus ?
Ton fils est à tes pieds ; son amour les embrasse ;
Son courage, ses pleurs, sa jeunesse, sa grâce,
Rome, qui par sa mort craindroit de t'immoler,
Rome qui lui pardonne, & qu'il a fait trembler,
Le Peuple, le Sénat, l'Univers en alarmes,
Attachant sur vous seuls ses yeux baignés de larmes,
Rien ne peut t'amollir, ta dure austérité
Brave Rome, ton siécle & la Postérité ;
La Nature frémit de cet arrêt sévere ;
Il meurt ! & pour bourreau, Titus n'a que son pere.

Dans ce Palais sinistre, où tout fait frissonner,
Quel monstre après vingt ans ne sçauroit pardonner ?

Le temps qui détruit tout, augmente encor sa rage.
Sa tranquille fureur, dévorant son outrage,
Se tait, pour mieux tromper un frere infortuné,
Par sa feinte douceur dans le piége entraîné.
Que vois-je ? avec horreur la Mer fuit ce rivage,
Le Soleil d'épouvante a voilé son image;
La Terre se dissout : en ces funestes lieux
Tout semble révolter la Nature & les Dieux.
Tu demandes ton fils ?... Ah! malheureux Thyeste,
Fuis-plutôt pour jamais un Climat trop funeste;
Ce fruit de ton amour, par toi si desiré,
Désormais ne sçauroit en être séparé;
Pour mieux frapper ton cœur, le parricide Atrée,
De ce cœur trop sincere a sçu s'ouvrir l'entrée;
Et ce fils palpitant, qu'il te sert par morceau,
Dans ton sein paternel a trouvé son tombeau.

Mortels! voyez l'excès où l'amour vous entraîne.

Ici, le traître Égyste, appuyé de sa Reine,
Aidé de Clytemnestre & poussé par sa main,
Trop infâme adultere, & plus lâche assassin,
Sert les affreux complots d'une femme perfide,
Au sein d'Agamemnon plonge un fer homicide;
Et s'apprête avec elle à partager en paix,
Sa Couronne & son lit pour fruit de ses forfaits.
Mais des Dieux vainement ils bravent la vengeance:
Érynnis les a vus dans l'ombre du silence;

Déja cette Furie excite ſes ſerpens,
Elle porte en leurs cœurs ſes remords dévorans ;
Préſente à leurs regards, qu'effraye ſa juſtice,
Les horreurs de leur crime & celles du ſupplice ;
Leur fait voir dans la nuit le pâle Agamemnon,
Suſcitant un Vengeur du ſein de ſa Maiſon ;
Et le Ciel puniſſant, juſte dans ſa victime,
La mere par le fils, le crime par le crime.

Tremble, Mortel hardi, mais trop ambitieux ;
La gloire vainement t'éleve au rang des Dieux.
Tremble, ſi ta valeur, funeſte à la Patrie,
Prétend la ſubjuguer après l'avoir ſervie.
Tyran! eſperes-tu faire accepter des loix
A tes Concitoyens, ce fier Peuple de Rois? (a)
Rome, au-deſſus du joug que ta main lui propoſe,
Ne connoît d'autres loix que celles qu'elle impoſe.
En vain le Monde entier couronna tes vertus,
Céſar, crains de régner, ſi tu connois Brutus!

Il ne m'écoute pas: ſon ame audacieuſe,
Pour craindre des dangers eſt trop ambitieuſe,
A de nouveaux honneurs il s'agit de courir ;
Ce qu'il en a n'eſt rien s'il en peut acquérir.
Si puiſſant eſt l'excès du feu qui le dévore!
Et Céſar n'a rien fait s'il peut plus faire encore. (b)

(a) *Populum latè Regem.* Virg.

(b) *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum.* Lucr.

Guidé par cet espoir, il paroît au Sénat,
On s'empresse, on l'entoure; ô Rome! ô Peuple ingrat!
Est-ce ainsi que, pour loix prenant vos injustices,
Du plus grand des humains vous payez les services?
Des pâles Conjurés les avides poignards,
Sur ce Héros surpris fondent de toutes parts.
C'en est fait! & Brutus qui de lui tient la vie,
Ce Monstre, cet ingrat, à César l'a ravie;
Il méconnoît sa voix & la main qu'il lui tend;
Furieux de venger sur un pere expirant,
Sans frémir de ce sang où sa main s'est trempée,
Caton, la liberté, la Patrie & Pompée!

C'est un secret penchant que nous éprouvons tous,
Il naît, se fortifie, & ne meurt qu'avec nous;
Nous aimons par instinct ceux qui nous firent naître,
Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être.
Notre cœur généreux, plein de ces sentimens,
Aime à multiplier ces tendres mouvemens;
Les neveux, les amis, les parens de nos peres,
Partagent avec eux ces respects volontaires;
Chacun d'eux les reçoit & les rend à son tour,
Et les degrés du sang sont des degrés d'amour.
Mais quand l'indépendance, amenant la discorde,
Des peres & des fils a troublé la concorde,
Ou qu'un vil intérêt, destructeur des Maisons,
Dans nos cœurs à longs traits répandant ses poisons,

Une fois a rompu ce lien invincible,
Plus le ſang nous unit, plus la haine eſt terrible.

Thebe en vit autrefois un exemple fameux;
Deux Freres, nés d'un ſang proſcrit, inceſtueux,
Surpaſſant en fureur les crimes de leur race,
Comblerent dans ſes murs leur fratricide audace.
Tous deux las de verſer le ſang de leurs Sujets,
De s'abhorrer toujours, ſans ſe venger jamais,
Et de commettre au ſort leur rage impatiente,
Choiſirent dans leur bras une route moins lente.
A l'envi l'un vers l'autre on les vit s'avancer,
Se meſurer, ſe joindre, ainſi que ſe percer,
Tomber; & ranimant leur ſacrilége envie,
Pourſuivre en ſon rival les reſtes de ſa vie;
Et contens de la perdre en pouvant la ravir,
Se rapprocher tous deux, s'égorger & mourir.

A ces Freres éteints, par leur haine célebres,
Thebes fit décerner tous les honneurs funebres;
Et l'on réunit morts, ſur un même bûcher,
Ceux que, vivans, le ſang n'avoit pu rapprocher.
O prodige! à l'inſtant la flamme diviſée,
Se ſépare ſur eux, ardente & courroucée;
A travers l'épaiſſeur de ſes globes brûlans,
On croit voir dans les airs leurs ſpectres menaçans,
S'indigner en mourant d'un ſoin qui les honore;
Et dans ces cœurs glacés la haine vit encore.

M le B. DE ST. JULIEN.

ÉTRENNES A VOLINE.

L'AN, VOLINE, aujourd'hui renouvelle son cours;
Puissent mes voeux percer jusqu'à votre audience!
Puissent les Ris, les Jeux, les Grâces, les Amours,
Et les Songes errans, entr'eux d'intelligence,
Au gré de vos desirs, & de mon espérance,
Embellir, égayer & vos nuits & vos jours!
Que la Parque cruelle en respecte la trame;
Que sur vous la fortune étale sa faveur;
Que la santé vous fasse, avec la paix de l'ame,
Jouir de vos attraits, jouir de votre cœur,
Et répandre toujours cette invisible flamme,
Qui porte dans nos sens le germe du bonheur.

Tels sont mes vœux, VOLINE, offerts pour vos Étrennes,
Ils sont purs; & l'Amour qui vient de les dicter,
Suit le vol de mon cœur pour vous les présenter.
Ce Dieu reviendra-t'il, sans apporter les miennes?

C. DE V.



L'ENFANT DANS LE BATEAU.

FABLE.

UN jeune Enfant, dans un bateau,
Pour la premiere fois descendoit la riviere,
Rapidement porté sur le courant de l'eau.
Ah! crioit-il à son pere,
Le tirant par l'habit, le Château qui s'en va!...
Cette maison qui marche! eh! je vois fuir l'Eglise!..
Ah! Monsieur le Curé.. quoi! vous demeurez-là!...
Courez donc. Le Curé sourit de la méprise;
Mais pour l'honneur de la Prêtrise,
Il se croit obligé d'expliquer à l'Enfant
L'effet qui le surprend:
Il cherche en son cerveau ses cahiers de Physique;
Parle toujours en attendant,
Et brouille tant qu'il peut les regles de l'Optique.
Par bonheur, un vieillard, le Doyen du Canton,
Ennuyé d'écouter, plus encor de se taire,
Souleve un peu son dos, & frappant du bâton,
Branlant cinq ou six fois sa tête octogénaire,
Montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon.

Quoi ! vous riez, dit-il aux gens de son village,
Quand ce marmot croit voir remonter le rivage !
Examinons un peu, sommes-nous moins nigauds ?
Tenez, lorsqu'oubliant nos pénibles travaux,
Nous chaumons le Dimanche ou bien les bonnes
Fêtes,
Qu'une pinte de vin a réjoui nos têtes ;
Chacun rit, fait un conte, ou dit quelques chansons ;
Dans ces instans trop courts, où le plaisir entraîne,
Sommes-nous pas l'Enfant emporté sur la Seine ?
Si l'heure sonne, alors nous nous disons :
Ah ! comme le temps passe ! & c'est nous qui passons.

M. DE FUMARS.

ÉPIGRAMME.

L'ENVOYÉ Turc louoit, de bonne foi,
Les agrémens, la grâce, la parure
De nos Beautés ; & leur figure,
Qu'en pensez-vous, lui demanda le Roi ?
Sire, dit-il, excusez-moi,
Je ne connois rien en peinture.

M. IMBERT.



LE MATIN.

ODE.

L'AURORE, d'éclairs couronnée,
Dans les Champs obſcurcis des Cieux,
Sur un char d'incarnat traînée,
Porte ſes regards radieux.
Du Temps les Courrieres fidelles,
Déployant l'azur de leurs aîles,
Devancent ſon cours glorieux :
Leurs mains, dans les plaines mobiles,
Dirigent les rênes fragiles,
Et preſſent ſes Courſiers fougueux.

La Nuit, de ſes lugubres voiles,
A vu pâlir l'obſcurité,
Et de ſa thiare d'étoiles,
Fuir la frauduleuſe clarté.
Aux côtés de ſa Souveraine,
Armé d'un long ſceptre d'ébene,
Morphée accourt avec terreur,
Et des pavots le Fils frivole,
Le ſonge menſonger s'envole
Sur les pas légers de l'erreur.

Des portes qu'entrouvre l'Aurore,
S'échappe un coloris brillant :
L'incarnat de la pourpre dore
La surface de l'Orient :
Tandis qu'un nuage effroyable,
De sa noirceur impénétrable
Obscurcit encor l'Univers :
A travers les ombres errantes,
Du Jour les lumieres naissantes,
Se brisent dans le champ des Airs.

L'Aube de sa main triomphante,
Enchaîne le Dieu du Sommeil ;
Et de l'opale étincelante,
Séme le Palais du Soleil :
La porte à ses yeux dévoilée,
Par le bras du Temple ébranlée,
Roule sur ses gonds impuissans ;
Phébus franchissant la barriere,
S'élance, & loin de la carriere,
Pousse ses chevaux mugissans.

L'altier favori du Tonnerre (a)
Fixe, d'un œil audacieux,
Le tour que décrit sur la terre
Son char étincelant de feux.
La douloureuse Philomele,

(a) L'Aigle.

Et la naïve tourterelle,
Redisent les soins de l'Amour ;
Et cadençant sa voix légere,
Du Dieu qui lui rend sa lumiere,
L'oiseau célebre le retour.

Le Berger que Phébus éclaire,
Murmure le nom de Desir,
Sur les lévres de sa Bergere,
Ses lévres cherchent le plaisir :
Il fuit... & sa plaintive Amante
Déploie en tresse voltigeante
L'or mobile de ses cheveux :
En habits de fleurs la Nature
Sourit à sa simple parure,
Et peint le regret dans ses yeux.

De son Amant dans la prairie,
Sa vue a calmé le chagrin ;
Il cueille une rose fleurie,
Qu'il enlasse aux lis de son sein.
Les Ris discrets & le Mystere
Dressent un trône de fougere,
Où la fait asseoir le bonheur :
L'Amour vole sur sa houlette,
Folâtre sous sa collerette,
Et se dérobe dans son cœur.

Au sommet d'un rocher aride

Qu'enrichit l'argent d'un ruiſſeau,
Le Soleil, du Pêcheur avide,
A rappellé l'eſpoir nouveau.
Le liége qu'il ſuſpend ſur l'onde,
Guide la courſe vagabonde
De ſon incertain hameçon :
Au gré du Zéphir, chancelante,
Sa ligne, (*a*) ſous le poids tremblante,
Trahit les efforts du poiſſon.

Le cercle étroit que, ſur vos têtes,
Phébus retrace dans les airs,
Bergers, n'eſt qu'un cercle de fêtes,
Marqué par vos plaiſirs divers.
L'Amour ſous les doigts de Tityre,
Fait ſoupirer l'or de ſa Lyre,
Ou réſonner ſes chalumeaux :
A ſes ſons les Grâces légeres,
Sous la forme de vos Bergeres,
Danſent ſur l'émail des côteaux.

Ah ! dans ces priſons ténébreuſes,
Qu'ornent les chiffres de l'orgueil,
Où, des paſſions faſtueuſes,
La grandeur creuſe le cercueil;

(*a*) Seneque a dit : *Sentit tremula linea piſcem*. Je crois avoir rendu cette image : du moins il n'eſt pas poſſible de la rendre dans notre Langue avec la préciſion du Latin.

C'eſt ſur l'aîle de l'infortune,
Qu'échappant aux bras de Neptune,
L'Aurore ramene le jour :
Ce ne ſont point des chants paiſibles,
Ce ſont des ſifflemens horribles
Qui manifeſtent ſon retour.

Effrayé du trait de lumiere
Qui ſe briſe dans ſon réduit,
L'Avare entr'ouvrant la paupiere,
S'arrache aux ombres de la Nuit.
Son front, qu'aſſiége la vieilleſſe
Des noirs frimats de la triſteſſe,
Sourit à l'éclat de ſon or :
Le feu nuance ſon viſage,
Et ſa voix retrouve un paſſage,
Pour s'applaudir de ſon tréſor.

Déja le Courtiſan frivole,
Charge d'un encens impoſteur,
L'Autel où gémit ſon idole
Sous le fardeau de la grandeur.
Des voiles de la flatterie,
Maſquant ſon avide furie,
Il voit, à ſes pieds, l'Univers :
Aſſis ſur une nef mobile,
L'air gronde, & la barque fragile
Diſparoît dans le ſein des Mers.

Du jour la Coquette étonnée,
Pleure la fuite du plaisir ;
Sa chevelure abandonnée
S'arrange à la voix du desir :
Sur l'ébauche de sa figure,
L'Art, par les mains de l'imposture ;
Décrit les traits de la beauté ;
Son œil qu'enhardit l'insolence,
Retrace, avec la pétulance,
Le besoin de la volupté.

Au Temple où l'oblique Chicane
Siége sous le dais de l'Honneur,
Quel Mortel, de son rauque organe,
Vend la mercenaire fureur.
Sous les habits de la Justice,
C'est l'insatiable avarice
Qui dicte ses infâmes loix,
Et qui, d'une main inégale,
Penchant la balance vénale,
Met l'or à la place des droits.

Aux feux de ces lampes funebres,
Quels Humains consument leurs jours !
L'Aurore éclipse les ténébres ;
Les soins les obsédent toujours.
L'un, à l'oubli des noirs abymes, (a)

(a) Les Tragiques.

Arrache les ombres ſublimes
Qu'il reproduit dans l'Univers ;
L'autre, par la main de Thalie, (a)
Crayonnant l'humaine folie,
Fait prendre une ame à nos travers.

Cet autre, au flambeau du délire
Tout-à-coup allume ſes ſens ; (b)
Et cédant au feu qui l'inſpire,
Nous tranſporte par ſes accens.
Heureux, quand leur altiere idole
Les pare d'un laurier frivole
Aux yeux de la poſtérité,
Et dans la mémoire des âges,
Marque leurs pénibles ouvrages
Au ſceau de l'immortalité.

Sémant de fleurs le précipice,
Ainſi, Mortels infortunés,
L'ambition ou l'avarice
Tiennent vos eſprits faſcinés.
Aux yeux que la ſageſſe éclaire,
La gloire n'eſt qu'une chimere ;
Le plaiſir fait ſeul le bonheur.
Sous une forme enchantereſſe,
L'Amour ſe variant ſans ceſſe,
Remplit ſeul le vuide du cœur.

(a) Les Comiques. (b) Les Lyriques.

Le Soleil qui de sa carriere,
Parcourt l'espace lumineux,
Bientôt, dans un autre hémisphere,
Cachera l'éclat de ses feux.
Ainsi, perdus pour la tendresse,
Vos jours qu'a comptés la tristesse,
Périront dans l'obscurité:
Hélas! dans ce moment funeste,
Trop souvent, Mortels, il ne reste
Que le regret d'avoir été.

M. LE PRIEUR.

VERS
A Mlle. GAUSSIN.

La fabuleuse antiquité,
A la Déesse de Cythere
Accorde avec Pâris le prix de la beauté;
Aux Grâces, le talent de charmer & de plaire;
Au tendre Amour, le don d'être & de rendre heureux;
O vous! dont les Plaisirs suivent ici les traces,
Je vois dans vous seule avec eux,
L'Amour, Vénus & les trois Grâces.

M. DESMAHIS.

STANCES

A CHARLES XII.

ILLUSTRE destructeur qu'environne la gloire;
Léve un moment ce front que ceignent les lauriers,
Et vois quels sont enfin les fruits de ta victoire,
Pour des Peuples entiers.

Contemple à la lueur des flambeaux de la guerre;
L'incendie & le vol, le carnage & la mort:
Tous les maux ont couvert cette fatale terre,
Proscrite par le Sort.

Ici le Laboureur, sous la faulx étrangere,
Voit tomber tout l'espoir de ses riches moissons;
Et nos champs qu'a frappés le feu de ta colere,
N'offrent que des buissons.

Là, le pere vieilli sous le poids de ses peines,
Pleure son fils unique expiré par tes coups,
Et la veuve accablée, aux Parques inhumaines
Demande son époux.

Nous voulons des lauriers, insensés que nous sommes:
Un abyme creusé ne nous fait point pâlir.

Ah ! ne sentons-nous pas que c'est du sang des
hommes
Qu'il faudra le remplir !

Des aveugles humains les forfaits sont tes crimes,
Funeste ambition ! tu flattes leur orgueil ;
Et ceux que tu séduis sont autant de victimes
Qui courent au cercueil.

Qu'importe au vrai bonheur cet éclat qu'on re-
nomme ?
Qu'importe à la vertu le faste des grandeurs !
Est-ce la foudre en main que Titus a dans Rome
Assujetti les cœurs ?

Marius & Sylla, du sang de leur Patrie,
Au sein du Capitole on fait couler des flots.
Crois-tu que le vrai Sage encensant leur furie,
Les nomme des héros ?

Préfére d'un vrai Roi les actions sublimes
Aux noms de ces Tyrans, fléaux de l'Univers.
Pour un seul qui remplit ses desseins par des crimes,
Mille trouvent des fers.

Sur les débris fumans de l'Europe embrasée,
Oserois-tu vouloir régner en Souverain ?
Arrête, ouvre les yeux, vois ta tombe creusée ;
La mort te tend les mains.

Pharsale de Pompée a terminé l'histoire;
Lutzen fut le tombeau d'un héros redouté;
Ta mort peut à ton trône, ainsi qu'une victoire,
Ravir sa sûreté.

Mais je veux qu'à ton gré la fortune réponde;
Que ces climats entiers fléchissent sous ta loi:
Dis-moi, lequel vaut mieux d'être l'amour du monde,
Ou d'en être l'effroi?

Qu'êtes-vous devenus, lieux où je pris la vie?
Quel ennemi cruel vous opprime & vous perd?
Hélas! vous n'êtes plus, ô ma chere Patrie,
Qu'un horrible désert!

Vos Cités n'offrent plus que de vastes décombres;
Leurs membres dispersés pourrissent en lambeaux.
Heureux vos Citoyens dont les tranquilles ombres
Reposent aux tombeaux!

O toi, l'ame & l'Auteur des maux qui nous déchirent,
D'un œil moins irrité considere nos pleurs,
Grand Prince! que la paix, que ses charmes t'inspirent,
Et rends-nous ses douceurs.

Quand tu couvris ton front du sacré diadême,
Le démon des combats reçut-il tous tes vœux?
Devois-tu n'imiter dans ton pouvoir suprême
Que le courroux des Dieux?

Des maux comme des biens daigne peser les
sommes....
Va, par quelque motif que ton cœur ait agi,
Ceint du bandeau des Rois, pleure le sang des
hommes,
Dont ton fer s'est rougi.

Aux titres que tu prends (& ta gloire l'exige)
Joins un titre plus beau, plus rare & plus flatteur.
L'Autel digne d'envie, est l'Autel qu'on érige
Au Pacificateur.

IMPROMPTU

DE M. DE FONTENELLE,

Sur les Phénomenes de la Nature.

Epier la nature & tous ses accidens,
C'est mettre, en plein brouillard, la tête à la
fenêtre;
Rien ne sçauroit trahir le secret de son être;
Elle n'a point de confidens.



LA MORT
DE L'AMIRAL BYNG.
POËME.

Je chante ce Héros, fidèle à sa Patrie,
Qui, victime du sort, du peuple & de l'envie;
Fut jugé criminel & mourut innocent;
Muse, peins la douleur que Paris en ressent.
La discorde régnoit: le Démon de la Guerre
Avoit déja troublé la France & l'Angleterre.
Richelieu, que Louis choisit pour son vengeur;
Portoit déja le fer, la foudre & la terreur.
Il marche: Mahon tremble, & Londre est en alarmes.
On redoute en tous lieux ses triomphantes armes.
Déja des deux côtés d'innombrables Vaisseaux,
D'un vol impétueux s'élancent sur les eaux.
On se voit.... aussi-tôt l'airain s'enflamme & gronde:
Par la poudre animé, le plomb siffle sur l'onde;
La bombe avec fracas éclate dans les airs,
Le Ciel paroît vomir tout le feu des Enfers.
On combat de plus près, on s'atteint, on s'évite,
L'un l'autre, tour-à-tour, poursuit & prend la fuite.

La Victoire chancele, & son vol incertain
Fait long-temps pour tous deux balancer le destin.
Le trop crédule Anglois que le vent favorise,
Ne croit déja plus voir la Victoire indécise.
Ah! grand Dieu, qu'il se trompe! on attaque, on défend.
Chacun, tantôt soumis & tantôt triomphant,
Oppose à son rival un courage intrépide.
La France régne enfin; d'une voile rapide,
L'Anglois dispersé fuit, & regagne le Port.
Que tu vas payer chér les caprices du sort,
O Byng! Tu ne sçais pas l'accueil qu'on te prépare,
La haine contre toi trame un complot barbare,
Et sous l'ombre des Loix colorant son poison,
Change ton innocence en lâche trahison.
La défaite d'un Chef fidèle & magnanime,
Chez nous n'est qu'un malheur, & chez toi c'est un crime.
Souvent trop de mérite est funeste à la Cour,
L'envie, au faux maintien, habite ce séjour.
Là, le Puissant se rit du foible qu'il opprime,
La feinte est un talent & la faveur un crime.
La haine, illustre Byng, attachée à tes pas,
Aiguise sourdement le glaive du trépas.
Attendris sur ton sort, déja tes amis tremblent;
Déja dans le conseil tes ennemis s'assemblent;
Pour te forger un crime & non pour te sauver.

Le Peuple furieux qu'ils ont sçu soulever,
Croit ton crime certain, s'indigne, & veut ta tête.
Ah ! Byng infortuné, quel coup affreux s'apprête !
Ce jour, ce triste jour, hélas ! est arrivé
Où ce honteux supplice, aux traîtres réservé,
Va trancher de ses jours la trame malheureuse.
Déjà de Spectateurs une foule nombreuse
Sur le rivage, accourt pour le voir expirer,
Attendant le signal qui le leur doit livrer.
Les Soldats de leurs coups marquent déja la place.
Au milieu des apprêts du sort qui le menace,
Ce malheureux Guerrier paroît d'un front serein.
» La mort, Peuple, dit-il, va finir mon destin ;
» Il est temps qu'à vos yeux le voile se déchire :
» Vous m'avez cru l'auteur des maux de cet empire,
» Moi, qui de vos Vaisseaux fidèle défenseur,
» Ai de vos ennemis combattu la valeur.
» J'ai risqué sur les flots ma déplorable vie,
» Trop heureux de la perdre en servant ma patrie :
» J'ai fait ce que j'ai pu ; mais le sort rigoureux
» A trahi mes efforts & rejetté mes voeux.
» Je fus vaincu ; bientôt l'envie inexorable,
» D'infâme trahison me déclara coupable ;
» La haine, qui brûloit d'éclater contre moi,
» A son gré, pour me perdre, interprêta la Loi ;
» Victime d'un complot inhumain & perfide,
» Je péris innocent : ce n'est pas que timide,

» Mon cœur s'agite & tremble à l'aspect de la mort.
» Le Sage sçait plier aux volontés du sort.
» Quand l'honneur est flétri, la mort n'est plus à craindre.
» Anglois, vous me verriez expirer sans me plaindre,
» Si l'injuste soupçon de son souffle empesté,
» N'avoit de mes beaux jours terni la pureté.
» Puisse mes ennemis, ainsi que moi fidèles,
» Mais plus heureux, cueillir des palmes immortelles,
» En défendant leurs jours, mon pays & mon Roi!
» Puissent tous leurs remords expirer avec moi!
» Toi, qui du haut des Cieux vois le fond de l'abyme,
» Qui lis dans tous les cœurs l'innocence & le crime,
» Grand Dieu! Juge suprême & maître des humains,
» Je remets aujourd'hui ma cause entre tes mains.
» Fais aux yeux de ce Peuple éclater ta justice.
» Foibles persécuteurs, ô vous dont la malice
» Me suppose un forfait qui n'est point dans mon cœur,
» Et vous, Peuple crédule, aveuglé par l'erreur,
» Qui demandez des jours que je vous abandonne,
» Croyez Byng innocent, je meurs & vous pardonne.

Il dit, & de la mort donne l'affreux signal.

Le feu brille auſſi-tôt ; le ſalpêtre fatal
S'embraſe, le coup part, & le Héros expire.
L'innocence le voit, en frémit & ſoupire.
La haine ſatisfaite applaudit dans les airs,
Fait ſiffler ſes ſerpens & retourne aux enfers.
A ſa Patrie, ainſi Miltiade fidèle,
En tombant ſous ſes coups prioit encor pour elle ;
Ainſi Byng à la mort offrant un cœur ſoumis,
Craint Dieu, pardonne au Peuple & plaint ſes ennemis.
Il vécut en Achille & mourut en Socrate.
C'en eſt fait, il n'eſt plus, ô Londre, ô Ville ingrate !
Ce Héros que ta rage auroit dû reſpecter,
N'affrontoit donc la mort que pour la mériter.
Peuple injuſte, eſt-ce ainſi que par d'affreux ſupplices,
De ce fameux Guerrier vous payez les ſervices ?
Il ne peut triompher... Et vous voulez ſa mort.
Fixe-t'on à ſon gré l'inconſtance du ſort ?
Un Héros, dont Bellone a trompé le courage,
Eſt bien aſſez puni ſans y joindre l'outrage.
Lorſque pour vous défendre il s'expoſe à mourir,
Doit-il avoir encor des dangers à courir ?
Si ſauvé des combats, la mort le perſécute,
Si le trépas honteux eſt le prix de ſa chûte,
Qui pour vous oſera combattre déſormais ?

La crainte affoiblit l'ame, & s'oppose aux succès.
Hélas! si chez la mort ma voix se fait entendre,
Si les pleurs d'un François peuvent flatter ta cendre,
Ombre illustre, reçois mes soupirs & mes vers.
Mon pays indigné gémit de tes revers:
Ce Peuple que l'on peint inconstant & volage,
Est sensible au malheur, & d'une main soulage
L'ennemi courageux que l'autre a sçu dompter.
Il sçait vaincre un héros, le plaindre, & le chanter.

M. BLIN DE SAINMORE.

CONTE.

UN ennuyeux de son métier,
Il en est & beaucoup, ayant perdu sa femme,
Alloit en tous lieux larmoyer,
Et raconter les vertus de la Dame.
Se trouvant chez un grand Seigneur,
Homme d'état, mais plaisant & caustique,
Il crut pouvoir ouvrir son cœur,
Parla de sa moitié, fit son panégyrique,
Dont souvent bâilla l'auditeur.
Combien elle étoit adorable,
Et combien elle m'adoroit!
Ah! reprit le Duc à ce trait,
Votre perte est irréparable.

M. DE S. MARC.

ÉPITRE
A MON AMI.

RÊVER, Ami, c'eſt mon partage :
Trompé ſouvent par une fauſſe image,
Je jouis des plaiſirs refuſés à mes vœux,
Et je ſuis libre au ſein de l'eſclavage :
S'il faut penſer pour être ſage,
Il faut rêver pour être heureux.
Quelquefois, lorſque la folie,
Par ſes preſtiges ſéducteurs,
Écarte les noires vapeurs
De la ſombre mélancolie,
Ami, ſur l'aile des deſirs,
J'égare mes eſprits volages,
Loin de ce monde, aux yeux des Sages,
Si fécond en triſtes orages,
Et ſi ſtérile en vrais plaiſirs.
Loin de l'aſſemblage bizarre,
Dont il nous offre le tableau,
L'erreur où mon eſprit s'égare,
Me forme un Univers nouveau.
Dans un ſéjour où la vertu préſide,
Je place quelques cœurs unis ;

Non de ces nœuds que, d'une main avide,
Forme Plutus entre ses Favoris ;
Et non de ceux d'une ardeur passagere,
Qui s'allumant au flambeau de l'amour,
Au gré de son aile légere,
S'enflamme & s'éteint tour-à-tour.
Amitié, charmante Déesse,
C'est de tes mains que je veux les unir !
Toi qui des nœuds de la sagesse,
Enchaînes seule le plaisir ;
Toi dont la tendresse immortelle,
Triomphant de l'heure qui fuit,
Sçait puiser une ardeur nouvelle
Dans les plaisirs qu'elle produit.
Loin de ces faux plaisirs, dont l'éclat infidèle
Trompe souvent nos yeux séduits,
Et qui, formés par le caprice,
Se soutiennent par l'artifice,
Et meurent au sein des ennuis.
De la nouvelle République,
Devenu le Législateur,
J'y fais régner, sans politique,
Des loix que je puise en mon cœur :
Tantôt d'un plaisir monotone,
Évitant l'insipidité ;
Le sentiment s'unit à la gaîté
De l'enjoûment qui l'assaisonne :

Tantôt sous le léger vernis
D'une rime peu préparée,
L'amitié se montre parée
Du poétique coloris;
Mais pour ménager la paresse,
Que l'ouvrage pourroit blesser,
Par les loix du nouveau Permesse,
Pour être Auteur, il ne faut que penser.
Tantôt, par des critiques sages,
Réformant ces doux badinages,
L'esprit emprunte tour-à-tour,
Les yeux d'Argus pour les ouvrages,
Pour les Auteurs, le bandeau de l'Amour.
Quelquefois la Philosophie,
Soumise aux loix de l'agrément,
Se montre sans être suivie
De l'impitoyable argument:
Loin de ce langage barbare,
Où la raison souvent s'égare
Dans les loix du raisonnement;
Sans appareil & sans mystere,
Elle a pour guide, l'enjoûment;
Pour objet, le talent de plaire;
Pour langage, le sentiment.
Ce n'est point cet atrabilaire,
A l'œil farouche, au front austere;
Qui d'un stoïque plein d'humeur,

Empruntant l'organe févere,
A fa grandeur imaginaire
Vouloit immoler le bonheur;
Ce n'eft point cet aigle intrépide,
Qui prenant un effor rapide,
Va s'élevant jufques aux Cieux,
Dans des régions inconnues,
Porter fon vol audacieux,
Et fe perd enfin dans les nues:
L'Amitié fe trouve bien mieux
De la Déeffe d'Épicure,
Qui fans cette vaine parure,
A la vertu peut quelquefois s'unir,
Pour lui montrer le vrai plaifir,
Et pour embellir la nature.
Heureufement enféveli
Dans ce féjour philofophique,
Ami, dans le fein de l'oubli
J'établis notre république;
Loin de la trifte dignité,
Je fais régner l'égalité,
Et profcris le ton magnifique
Du luxe & de la vanité.
Les foucis naiffent fur le Trône;
Ils defcendent de la couronne
Sur l'opulente oifiveté;
Mais ennemis de la pouffiere,

Ils s'éteignent sous la chaumiere,
Et meurent dans l'obscurité.
Ainsi ma raison mensongere,
Se jouant de mon cœur séduit,
Dans ce chimérique réduit,
M'offre un bonheur imaginaire;
Que loin de l'ignorant vulgaire
Éloigne la stupidité;
Que de l'Empire de Cythere,
Écarte la frivolité,
Et que des grandeurs qu'on révere,
Proscrit la sombre vanité.
Mais, quoi! toujours pour des erreurs si cheres;
Craindrai-je un réveil détesté;
Ne peut-on faire une réalité
De ces agréables chimeres?
Je crois avoir déja trouvé
Des Citoyens pour mon nouvel Empire;
Aimer, pour nous, est un bien éprouvé;
Il ne faut plus que nous le dire:
Ami, je n'aurai pas rêvé.



IMITATION
D'UNE IDYLLE DE THÉOCRITE.

Reine des Nuits, dis quel fut mon amour;
Comme en mon ſein les friſſons & la flamme
Se ſuccédoient, me perdoient tour-à-tour;
Quels doux tranſports égarerent mon ame;
Comment mes yeux cherchoient en vain le jour;
Comme j'aimois, & ſans ſonger à plaire,
Je ne pouvois ni parler ni me taire....
Reine des Nuits, dis quel fut mon amour.
Mon Amant vint: ô momens délectables!
Il prit mes mains, tu le ſçais, tu le vis:
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ſes baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a donnée:
Reine des Nuits, dis quel fut mon amour.

M. DE VOLTAIRE.



VERS
A M. GERBIER,
Avocat au Parlement de Paris.

TOI, dont l'éloquence invincible,
Telle qu'un charme séducteur,
Dans le cœur le plus insensible,
Jette, des passions, le prestige enchanteur ;
O Gerbier ! quel Dieu dans ton ame
A fait passer ces traits de flamme,
Dont tu pénétres tous mes sens ?
Cet Hydre toujours renaissante,
La Chicane, à ta voix puissante,
Rampe sous tes pieds triomphans.

Noble rival de Démosthenes,
Je t'ai vu, dans une autre Athenes,
D'un auguste Sénat enchaîner les esprits ;
De ses stoïques yeux j'ai vu couler des larmes ;
Je l'ai vu des mains de Thémis,
Pour venger l'équité, prendre en ses mains les armes,
Frapper un pere injuste en couronnant les fils. *

* Le Poéte rappelle dans ces vers la célebre affaire des Dlles.

Moi-même je te dois la moitié de mon être ;
L'avarice, au regard cruel,
Alloit flétrir mes jours d'un opprobre éternel,
Et me ravir un bien que j'osois me permettre.
Tu parles : ce Monstre en courroux
Eleve un trophée à ta gloire,
Céde sa proie & la victoire,
Et t'admire lui-même, en tombant sous tes coups.
Ton amitié prit ma défense :
Le zèle conduisoit ta rapide éloquence,
Et le succès en fut le fruit.
Que ne peuvent l'Art & l'esprit,
Quand le cœur, avec eux, agit d'intelligence.

Simonet, qui furent désavouées par leur pere. M. *Gerbier* défendoit leur cause, & il en fit valoir toutes les circonstances, avec cette supériorité de talens que le Public admire en lui. Son plaidoyer fut si éloquent qu'il jetta le trouble dans l'ame même du pere, qui étoit présent à l'Audience. L'Orateur s'en apperçut, & saisit cette circonstance. L'apostrophe qu'il fit au pere & aux créanciers qui le faisoient mouvoir, fut si pathétique, que l'on vit couler les larmes des yeux des Juges, des parties intéressées, & d'une partie de l'Auditoire. Et il fit voir, dans cette occasion, combien l'éloquence du cœur & du moment est supérieure à celle dont on n'est redevable qu'au effort de l'Art.



STANCES

A MON FILS.

J'ENTROIS dans ma vingtiéme année ;
Et je me plaignois à l'Amour
De la lenteur de l'hymenée :
Il m'exauça, tu vis le jour.

Dans l'émotion la plus tendre,
Entre mes bras je te reçois ;
Hélas ! que ne peux-tu m'entendre,
Mon fils, & répondre à ma voix.

Dans la langueur du premier âge,
Parmi les larmes & les ris,
A peine connois-tu l'usage
De tes organes assoupis.

Sçais-tu qu'on te verra peut-être
A nos maux communs destiné,
Moins affecté du plaisir d'être
Que du vain regret d'être né.

Sçais-tu qu'aux passions en proie,
Dévorés de mille desirs,

Mon fils, jusqu'au sein de la joie,
Il nous échappe des soupirs.

Dans la carriere de l'étude,
Que tu vas répandre de pleurs!
Que le travail nous paroît rude!
Que d'épines parmi ses fleurs!

Dans cet-âge que la Nature
A rendu si propre aux amours,
Mon fils, quelle vapeur obscure
Se répand sur tes plus beaux jours!

Tremble... Je vois une Maîtresse
Fixer tes regards incertains:
D'abord ta naïve tendresse
Ne t'offre que d'heureux destins.

Un nouveau monde vient d'éclore;
L'air est plus pur, le jour plus beau;
De l'objet que ton cœur adore,
Tout emprunte un éclat nouveau.

Du bonheur, cette vaine image
Te prépare un triste avenir;
Insensé! c'est dans l'esclavage
Que tu vas chercher le plaisir.

Ces Peuples des riches contrées,
Que l'Espagnol audacieux. . . . .

Dans ses fureurs dénaturées,
Força d'abandonner leurs Dieux.

Ces infortunés que la guerre
Retient dans nos fers abattus,
Qui jadis de notre hémisphere
Ne connoissoient que les vertus.

Mon fils, ils sont moins misérables
Que ces cœurs séduits & charmés,
Qu'on voit d'inconstance incapables
Languir sans l'espoir d'être aimés.

Souvent une ardeur réciproque
Entraîne encor de vrais malheurs;
Crois-moi, ce bonheur équivoque
Est la source de bien des pleurs.

De l'avarice, de l'envie,
Et même de l'ambition,
Je redoute peu pour ta vie
La dangereuse impression.

Pour toi l'amour est plus à craindre
L'amour dont l'immense pouvoir
Sçait si facilement enfreindre
Tout ce que prescrit le devoir.

De ses faux attraits idolâtre,
Le héros même est dans ses fers:

Antoine aux pieds de Cléopatre,
Oublioit Rome & l'Univers.

De la tranquille indifférence
L'ennuyeuse insipidité
Insulte en vain à la puissance
Qu'a prise sur nous la Beauté.

La Beauté du Ciel est l'ouvrage :
Pour aimer les hommes sont faits.
Du Ciel, mon fils, reçois en Sage
Et les rigueurs & les bienfaits.

M. DE C***

L'AMOUR PUR.

PROJET flatteur de séduire une Belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, fermens d'être fidèles,
Airs empressés, vous n'êtes point l'Amour :
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime ;
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Dans sa Philis, n'aimer que Philis même ;
Voilà l'Amour : mais il n'est qu'en mon cœur.

LE RUISSEAU,

IDYLLE.

Vous, qui me tenez lieu du célebre Hypocrene,
Mensonge ingénieux, au Parnasse adopté,
Vous, qu'une sage volupté
Préfére à la brillante & magique Fontaine,
Où le Chantre Toscan, dans sa riche gaité,
Nous fait, d'un amour enchanté,
Boire à longs traits l'ivresse souveraine;
Ruisseau! de qui l'onde incertaine,
Et l'aimable simplicité,
Ont entraîné des Vers de ma facile veine;
Enfans du sentiment & de la vérité:
Une seconde fois, mon cœur, la liberté,
Sur vos humbles bords me ramene;
Une seconde fois près de vous je reviens
Goûter le doux plaisir de m'éloigner du monde;
Et traîner les ennuis, & les pesans liens
D'une ame qui s'échappe & coule avec votre onde.
Je vous revois soumis à cet heureux penchant,
Que vous a donné la Nature;
Votre onde toujours aussi pure,
Sur un simple gravier, roule un liquide argent;
Et le même rivage, & la même verdure,

M'offrent leur ſpectacle touchant.
Vous n'avez point changé de lit ni d'agrément;
De vos roſeaux parée, & ſans art embellie,
La même Nymphe, avec empreſſement,
Veille à votre ſource chérie :
Sous vos ſaules touffus, dont la cime épaiſſie,
Vous prête un ombrage conſtant,
Je retrouve, ô Ruiſſeau, la douce rêverie,
Cette mere du ſentiment,
Qui des Cités, des Cours, fuit le faſte impoſant.
Solitaire Beauté, toujours plus attendrie,
Et que cherchent également
Le véritable Sage & le ſincere Amant.
L'ingénue & jeune Silvie,
Fraîche comme la roſe, à peine épanouie;
Belle comme le jour naiſſant,
Ici viendra s'occuper librement
Du Berger aimable & fidèle,
Le premier enchanteur de ſon ame nouvelle;
Et l'Auteur d'un trop cher tourment;
Où dans votre glace polie,
Vous la verrez, Ruiſſeau charmant,
Faire paſſer, en rougiſſant,
De ſes appas naïfs l'image réfléchie.
Dans votre cours modeſte & bienfaiſant,
Vous allez abreuver la riante prairie,
Qui, recevant de vous la fraîcheur & la vie,

Vous ouvre un ſein reconnoiſſant.
De ſes divers tréſors, la campagne fleurie
Semble vous préſenter le tribut innocent.
Trop fortuné Ruiſſeau, que je vous porte envie!
Que vous êtes heureux!... hélas! quel eſt mon ſort!
Un éternel orage,
Un éternel naufrage,
Sans jamais atteindre le port.
O Dieux! qu'eſt-ce que notre vie?
Qu'eſt-ce, ô Dieux! que notre trépas?
La Mer attend tes flots; & nous ne ſçavons pas;
Malgré cette raiſon (orgueilleuſe folie,
Qu'en vain la Nature humilie!)
Après bien des revers, des aſſauts, des combats;
Dont notre carriere eſt remplie,
Où nous irons porter nos malheurs & nos pas!

M. D'ARNAUD.

L'ENFANT SUR UNE TABLE.

FABLE.

Un Enfant s'admiroit placé ſur une table:
Je ſuis grand, diſoit-il. Quelqu'un lui répondit:
Deſcendez, vous ſerez petit.
Quel eſt l'Enfant de cette Fable?
Le Riche qui s'enorgueillit.

M. BARBE.

L'ACCORD PARFAIT.

STANCES.

JEUNE Églé, le Dieu de Cythere
Eſt l'ame de nos entretiens.
Je vous ſuis cher, vous m'êtes chere,
Et tous vos plaiſirs ſont les miens.

Une tendreſſe égale & pure
Unit nos cœurs, fixe nos vœux ;
Et l'artifice & l'impoſture
Nous ſont étrangers à tous deux.

Le Dieu charmant qui nous enflamme
S'applaudit de notre bonheur :
Vous régnez ſeule ſur mon ame,
Je poſſéde ſeul votre cœur.

Je ſuis tendre, empreſſé, ſincere,
L'Amour vous fit pour tout charmer :
Je borne ma gloire à vous plaire,
Vous bornez vos vœux à m'aimer.

Sur cette malheureuſe terre
Où l'homme né pour la douleur,
Des maux qui lui livrent la guerre
Ne peut éviter la fureur.

Est-il quelque bonheur suprême
Qui ne céde au plaisir touchant,
De trouver dans l'objet qu'on aime
Même goût & même penchant ?

Fortune, tes frivoles charmes
Qu'on ne rougit point d'encenser,
Tes trésors valent-ils les larmes
Que l'amour nous a fait verser ?

Quand un lien doux & paisible,
Mortel, suffit à ton bonheur,
Ne seras-tu jamais sensible
Qu'au faux éclat de la grandeur ?

Loin de nous la foule importune
Des vils esclaves de la Cour :
L'orgueil naquit de la fortune,
Le bonheur est fils de l'Amour.

Jeune objet que mon cœur adore,
Vous qu'amour prit soin d'élever,
D'un poison plus funeste encore
Vous avez sçu me préserver.

Quand le tendre Dieu qui m'inspire,
Guidant lui-même mon pinceau,
Des attraits que chez vous j'admire
J'ai voulu tracer le tableau.

J'ai vu votre ame courroucée,

Contre moi s'armant de rigueur,
Prendre une vérité sensée
Pour les louanges d'un flatteur.

Je sçai qu'une vertu modeste,
Une aimable simplicité,
Bien loin d'obscurcir la beauté,
En sont la parure céleste.

Mais si l'amour en vous dotant,
Fit de vous sa brillante image,
Peut-on trop louer un ouvrage
Qu'il embellit à chaque instant?

MADRIGAL.

LIT charmant, lit délicieux,
Séjour digne des Rois, trône où régnent mes Dieux,
Temple où le Dieu d'Amour reçoit sa souveraine,
Vous effacez Cythere, Amathonte & Paphos;
Mais qu'êtes-vous sans ma Climene?
Un matelas & des rideaux.

M. SEDAINE.



ÉPITRE

ÉPITRE A M. LE COMTE DE***

ADIEU tous mes pinceaux dorés,
Mes crayons aux jeux consacrés,
Mes touches vives & légeres,
Mes tableaux nombreux, variés,
Mes dessins si multipliés
De Déesses & de Bergeres!
Adieu mes brillantes couleurs,
Du char de l'aurore empruntées;
Adieu mes corbeilles de fleurs
Que Flore m'avoit apportées;
Adieu mes morceaux éclatans,
Mon abondance enchanteresse:
D'argent, d'or, d'azur, de brillans,
De diamans de toute espece,
D'émeraudes & de rubis,
D'escarboucles aux Dieux ravis;
Adieu donc toutes mes richesses!
Ma pauvre imagination,
Qui jadis versoit ces largesses
Avec tant de profusion,

Présentement se voit à peine
De vils cailloux entre les mains :
Tel est le cercle des destins !
C'étoit une superbe Reine ;
Qu'ai-je dit ? une Déité,
Que de sa splendeur souveraine ;
Entouroit l'immortalité :
La fortune aujourd'hui l'entraîne
Au limon de l'humanité,
Sous le travail & sous la peine ;
Dans la dernière pauvreté,
Et de sa main même l'enchaîne
Dans une affreuse obscurité.

Votre bon cœur, à cette image,
S'émeut ; il s'émeut aisément.
La tendresse est votre partage :
En vous ce bas-monde envisage
Le favori du sentiment.
Dans un si cruel changement,
Vous voyez pourtant votre ouvrage!
Oui, c'est vous qui me ravissez
Tous mes beaux trésors de féeries,
Cherwoleur, & vous me laissez,
Pour tout bien, des vœux insensés,
Et quelques vaines rêveries,
Restes de mes plaisirs passés.

Ceci, pour vous, a la nature
De l'énigme la plus obscure ?
Si l'amitié vous inspiroit,
Votre cœur vous en donneroit
Aisément le mot, je vous jure.
Eh quoi ! ne sentez-vous donc pas
Tous les maux que cause l'absence ?
Ce mot vous dit l'Auteur, hélas !
De ma déplorable indigence.
Je n'ai pas même une chanson.
Ma stérilité vous étonne ?...
Quand le sentiment l'abandonne,
Que peut l'imagination ?
Les amours, les plaisirs, les grâces,
Tous mes Dieux ont fui sur vos traces,
Il ne m'est resté, dans ces lieux,
Que l'espérance chimérique,
La Déesse des malheureux.
Je sçais que son verre magique
Nous flatte sur tous les objets,
Et que ce sont tous vains portraits,
Que nous présente son optique.
Je connois sa frivolité,
Comte, mais je suis le malade
Que son Médecin persuade,
Quand il lui promet la santé ;
Ou l'Amant, dont une maîtresse

Trompe à son gré l'égarement,
Lorsqu'hélas ! de l'aimer sans cesse
Elle lui fait le vain serment.
Quand c'est le cœur qui nous abuse,
Rarement l'esprit se refuse
A des mensonges aussi doux :
Malgré toute ma défiance,
Il faut bien croire à l'espérance,
Quand elle me parle de vous.
Souvent la menteuse Déesse,
Vient, de sa voix enchanteresse,
M'annoncer que le Ciel met fin
A ma léthargique tristesse ;
Que je vais vous revoir... soudain,
D'un beau jour la vive lumiere,
L'aurore de l'illusion,
De mon imagination
Vient couvrir le sombre hémisphere ;
Elle rompt ses chaînes de fer,
Elle renaît, elle s'éleve,
La Métamorphose s'achève,
La voilà qui vole dans l'air.
O ma Divinité suprême,
Vénus ! c'est ta Colombe même,
Qui du piége rompant les nœuds,
Reprenant son vol amoureux,
Rase les plaines embaumées

De Chypre à tes regards si cher,
Et brûlant de se rapprocher
Des Grâces sur elle alarmées,
Avec ses aîles parfumées
A ton char court se rattacher :
C'est ton aigle fier & rapide,
Jupiter, qui vers tes lambris,
Fixant sa prunelle intrépide,
Se perd dans l'immense fluide
Aux yeux de ce globe surpris,
Et loin de cent spheres nouvelles,
Qu'il voit sous son vol s'abaisser,
Perçant les voûtes éternelles,
A tes genoux va se placer.
C'étoit un ruisseau, qui dans l'herbe
Cachant son murmure ignoré,
Traînoit un limon altéré ;
C'est un fleuve vaste & superbe,
Un fleuve par-tout étendu,
Sur le monde entier répandu.
C'est un jet d'eau, dont l'onde altiere,
S'indignant d'être prisonniere,
Des canaux force la barriere,
Jusques à l'Olympe étonné
S'élance, & brille couronné
D'une gerbe de pierreries,
Qui de leurs couleurs réfléchies

Diaprant l'écharpe d'Iris,
Viennent, d'écume blanchiſſantes,
En mille perles jailliſſantes,
Se briſer aux yeux éblouis.
Ton courſiér, aux aîles magiques,
Aſtolphe, me prête ſon dos !
J'ai franchi le ſommet d'Athos;
Déja j'ai vu les deux Tropiques;
J'ai connu des mortels nouveaux:
Mes excurſions poétiques
Embraſſent la terre & les eaux:
Je pénétre les mers profondes;
Emporté, de mondes en mondes;
Je m'élance de cieux en cieux,
Dans l'Empirée, au ſein des Dieux;
Lorſque du ſéjour du tonnerre,
Tombant comme un rapide plomb,
Qu'engloutit un gouffre profond;
Je viens me briſer ſur la terre.

L'eſpérance m'avoit trompé,
Comte! quelque malin génie,
A me lutiner occupé,
Depuis quelque temps rend ma vie
Le jouet de ſa diablerie:
De tous les coups je ſuis frappé:
Votre préſence m'eſt ravie!
Comme cet effronté brigand;

Comme ce frippon, que Cervante
Nous dépeint, volant Rossinante;
Ce démon si persécutant,
Qui va sur moi levant sa griffe,
M'a dérobé mon hippogriffe,
Entre mes jambes ne laissant
Qu'un vieux Pégase d'Arcadie,
Que traîne ma muse engourdie,
Et qui s'en va tout haletant.
Je puis dire avec le Poëte,
Qui depuis Moliere a tenté
De corriger l'humanité,
» *Je suis redevenu Lisette!*
Et Lisette, avec cent regrets,
Plus pauvre, en un mot, que jamais.

A vous parler, sans métaphore,
Cher Comte, n'exigez donc plus
Que loin d'un Ami que j'adore,
Loin des Grâces, je rime encore
Des riens peu faits pour être lus.
Ces Dieux, dont j'étois le Poëte,
Les jeux, qui toujours vous suivront,
M'attendent dans votre retraite,
Que les Muses embelliront:
Près de vous seul ils me rendront
Et mes pinceaux, & ma palette.

M. D'ARNAUD.

VERS
A OROSMANE.

CHER Orosmane, mon idole,
Toi, le seul Turc dont on raffole,
Combien je fais cas de ton cœur !
Ton amour te coûta l'Empire ;
Le repos, le jour & Zaïre,
Tu perdis tout par une erreur :
N'importe ! injuste, je t'adore ;
Armé d'un fer, je t'aime encore ;
Je chéris jusqu'à ta fureur ;
Je pardonne à sa violence,
Et la préfere à la langueur
De tous nos scélérats de France ;
De ces caméléons de cour,
Sans principe, sans consistance,
Qui nous attaquent sans amour,
Qui nous gardent par convenance ;
Fripons & dupes tour-à-tour,
Que l'on trahit sans conséquence ;
Trop foibles pour être jaloux,
Et trop froids, soit dit entre nous,
Pour le plaisir de la vengeance.

MADAME L. C. DE***

ODE

SUR LE TEMPS.

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O Temps, être inconnu que l'ame seule embrasse !
Invisible torrent des siécles & des jours,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe,
J'ose, avant que j'y tombe,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître ? *
Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?
Sans doute ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encore, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton germe y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlerent ;
Des soleils allumés les feux étincelerent ;
Tu nâquis : l'Eternel te prescrivit ta loi.
Il dit au mouvement : du Temps sois la mesure.

* On a suivi dans cette Ode l'opinion communément reçue parmi les Philosophes. La plupart regardent le temps comme dépendant de l'existence des êtres créés, & croient qu'il n'y a pas en Dieu de succession.

Il dit à la Nature :
Le Temps sera pour vous, l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence : oui, l'océan des âges
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages,
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent,
Des siécles qui s'entassent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi sur cet amas de fange & de poussiere,
En vain contre le temps je cherche une barriere ;
Son vol impétueux me presse & me poursuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue ;
Et mon ame éperdue
Sous mes pas chancelans voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images.
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages ;
Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts ;
Là des murs abattus, des colonnes brisées,
Des Villes embrasées ;
Par-tout, les pas du Temps empreints sur l'Univers.

Cieux, terres, élémens, tout est sous sa puissance.
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile Univers sappe les fondemens ;
Sur des ailes de feu loin du monde élancée ;

Mon active pensée
Plâne sur les débris entassés par le Temps.

Siécles, qui n'êtes plus, & vous qui devez naître,
J'ose vous appeller ; hâtez-vous de paroître :
Au moment où je suis venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée,
D'une marche assurée :
J'enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux par degrés verra tarir la source ;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers qui du haut des montagnes
Roulent dans les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire,
Et dans cet océan où tout va se détruire,
Le Temps s'engloutira comme un foible ruisseau.
Mais mon ame immortelle, aux siécles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, Grand Dieu, tu fixas les limites,
C'est ainsi que des Temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi seul tu le connois ; tu lui diras d'éclore ;

Mais l'Univers l'ignore ;
Ce n'eſt qu'en périſſant qu'il en doit être inſtruit.

Quand l'airain frémiſſant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,
Que ce ſignal terrible épouvante vos ſens.
A ce bruit tout-à-coup mon ame ſe réveille,
Elle prête l'oreille,
Et croit de la mort même entendre les accens.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre ?
Vous n'avez qu'un inſtant pour penſer & pour vivre ;
Et cet inſtant qui fuit, eſt pour vous un fardeau !
Avare de ſes biens, prodigue de ſon être,
Dès qu'il peut ſe connoître,
L'homme appelle la mort & creuſe ſon tombeau.

L'un, courbé ſous cent ans, eſt mort dès ſa naiſſance ;
L'autre engage à prix d'or ſa vénale exiſtence ;
Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
Le riche ſe délivre, au prix de ſa fortune,
Du Temps qui l'importune ;
C'eſt en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels, cette erreur inſenſée.
L'homme vit par ſon ame ; & l'ame eſt la penſée.

C'eſt elle qui pour vous doit meſurer le Temps.
Cultivez la ſageſſe : apprenez l'art ſuprême
De vivre avec ſoi-même ;
Vous pourrez ſans effroi compter tous vos inſtans.

Si je devois un jour pour de viles richeſſes
Vendre ma liberté, deſcendre à des baſſeſſes ;
Si mon cœur par mes ſens devoit être amolli,
O Temps, je te dirois, préviens ma derniere heure ;
Hâte-toi, que je meure ;
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

Mais ſi de la vertu les généreuſes flammes
Peuvent de mes écrits paſſer dans quelques ames ;
Si je peux d'un ami ſoulager les douleurs ;
S'il eſt des malheureux dont l'obſcure innocence
Languiſſe ſans défenſe,
Et dont ma foible main doive eſſuyer les pleurs.

O Temps, ſuſpens ton vol, reſpecte ma jeuneſſe ;
Que ma mere long-temps, témoin de ma tendreſſe,
Reçoive mes tributs de reſpect & d'amour ;
Et vous, Gloire, Vertu, Déeſſes immortelles,
Que vos brillantes aîles
Sur mes cheveux blanchis ſe repoſent un jour.

M. THOMAS.



LA FORCE DE L'EXEMPLE.

FABLE.

MONSIEUR, je vous confie un enfant précieux,
Difoit au Gouverneur un pere de famille ;
Rendez ce cher enfant, feul objet de mes vœux,
Auffi modefte qu'une fille :
(Le pere étoit un orgueilleux.)
Qu'il aime la vértu ! (le pere aimoit le vice.)
Puiffe-t'il par vos foins détefter l'injuftice !
(Le pere étoit injufte.) Auftere vérité,
Que jamais de vos loix mon cher fils ne s'écarte !
(Le pere étoit menteur.) Que jamais une carte
Ne paroiffe en un lieu par mon fils habité !
(Le pere, par le jeu fe trouvoit endetté.)

Comment fe conduifit l'Eleve ? à l'ordinaire :
Il fe moqua du maître ; il imita fon pere.

M. BARBE.



ÉPITRE A M. L'ABBÉ AUBERT.

De Phedre, heureux imitateur,
Abbé, malgré l'art & l'adresse
De votre discours enchanteur,
Des Muses & de leur tendresse,
Je suis très-fort le serviteur,
S'il faut dans un dur esclavage,
Moins leur Amant que leur Epoux,
Et de l'hymen & du ménage
Souffrir les éternels dégoûts.

Des cœurs aimable enchanteresse,
Douce & volage liberté,
Tu seras toujours ma maîtresse!
Et je veux, par légéreté,
Etre constant dans ma promesse.
Rien n'est tel que la nouveauté:
Elle ajoute aux grâces des Belles;
C'en est le fard; & chaque jour
Il faut des guirlandes nouvelles,
Pour parer la Mere d'Amour.

Au gré du caprice frivole,

Je me livre au premier desir :
Je suis, reviens, vole & revole,
Toujours guidé par le plaisir.

Des divers tableaux de l'histoire,
Hier, tout-à-coup enchanté ;
Jaloux d'en meubler ma mémoire,
Je lisois la honte & la gloire
Des Rois & de l'humanité.

Aujourd'hui, la Philosophie
M'engage par sa gravité ;
A ses ronces je sacrifie
Les roses de la volupté.

Epris des charmes d'Uranie,
Demain, dans les cieux transporté,
De Newton suivant le génie,
J'irai contempler l'harmonie
De cet Univers limité ;
Mais qui, dans sa grandeur finie,
D'un Dieu prouve l'immensité.

Possédé d'une autre manie,
Bientôt j'en serai dégoûté ;
Et, sans autre formalité,
Je reviendrai chez Terpsicore
Prendre le goût que j'ai quitté,
Pour le pouvoir quitter encore.

Jeune, je connois peu la Cour
De la Reine & du Dieu des Belles.
Mais je sçais bien que mon amour,
Dans tous les temps, aura des aîles
Pour s'envoler, si chaque jour
Je ne cueille des fleurs nouvelles.

Je laisse à nos Héros Amans
L'ennuyeuse persévérance :
Mon cœur, ami de l'inconstance,
L'exile aux Pays des Romans.
Je trouve le papillon sage,
Qui, plus libertin qu'amoureux,
Par l'attrait du plaisir s'engage,
Sans fixer son cœur & ses vœux :
Moins vif, moins frippon, moins volage ;
Sans doute il seroit moins heureux.

En un mot, je ne suis fidèle,
Qu'autant que dure le plaisir.
J'imite la sage hirondelle :
Je m'envole avec le zéphir.



PORTRAIT DE SOPHRONIE.

ETRE sensible sans foiblesse,
Et Philosophe sans rudesse ;
Badiner avec la raison,
Et sourire avec la sagesse ;
Tenir propos de toute espece,
Et de chacun prendre le ton ;
Par un singulier artifice,
De nos défauts nous corriger,
Sans que l'amour-propre en rougisse,
L'éclairer & le ménager ;
Sans nous ennuyer, nous instruire :
Prêter à tout des agrémens ;
Compter à peine vingt Printems ;
Plaire, sans chercher à séduire :
On va croire que ce Portrait
Est un essai de l'art de feindre :
Mais Sophronie a mon secret ;
Elle sçait qui j'ai voulu peindre.

M. D'ARNAUD.

ADIEUX A MEUDON.

ÉPITRE

*A Madame la Marquise d'*ASSY.

ADIEU le Château de Meudon;
Adieu ses bosquets, leurs ombrages,
Son parc, ses vignes, ses bocages,
Sa terrasse, & tout le Canton!
Adieu ces vallons si champêtres,
La Seine, & ses bords escarpés,
Nos promenades sous les hêtres,
Nos entretiens & nos soupés!
Adieu son charmant voisinage,
Son petit bois, peu fréquenté,
Ses eaux, son aspect enchanté,
Le rossignol & son ramage,
Les jeunes Beautés du Village,
Leurs mœurs, & leur simplicité....
Que je regrette cet asyle!...
Ne pourrai-je y vivre toujours,
Libre, satisfait, & tranquille,
Loin du fracas, loin de la Ville,
Entre Bacchus & les Amours?....

Lieu charmant! séjour solitaire,
Où j'ai rencontré le bonheur;
Heureux, chez toi, qui sçait se plaire;
Qui, dans le vuide de son cœur,
S'il trouve une tendre Bergere,
L'aime, l'adore sans mystere,
Et jouit du bien enchanteur,
Et d'en recevoir, & d'en faire!
Qui, rappellé dans son jardin,
Dès que l'Aurore le réveille,
Dans la saison du Dieu du vin,
Choisit le muscat sur la treille,
Ou cueille une pêche vermeille,
Qu'il lui présente de sa main!
Qui, loin d'un Censeur trop sévere,
Peut penser, & vivre en ce lieu,
Avec Montagne, la Bruyere,
Épicure, Locke, Voltaire,
Lucrece, Bayle, & Montesquieu!
Que trouve-t'on dans le grand monde,
Qui puisse égaler ces plaisirs?
Des jours fâcheux, d'ardens desirs,
Que jamais le sort ne seconde;
Des Amis faux, des cœurs ingrats,
Des femmes sans mœurs, & sans honte,
Des sots, d'illustres scélérats,
Dont les Grands tiennent plus de compte,

Que des sentimens délicats
D'un honnête homme, qui se monte
Au ton des vertus qu'ils n'ont pas ?...
Comment, dans cette Ville immense,
Où les vices ont tant d'attraits,
Voir, de l'œil de l'indifférence,
Ces vils mortels, ces gens abjets,
Qui sans mérite, & sans naissance,
Tarés, noircis par mille traits,
Se font gloire d'une opulence,
Qu'ils ne doivent qu'à leurs forfaits ?
Comment supporter l'impudence,
Le ton, les airs, & les succès
De ces Nymphes sans bienséance,
Dont on blâme en vain les excès ?
Comment se faire aux petitesses
Des gens, qu'on encense aujourd'hui ?
S'humilier sous leurs caresses,
Souffrir tout d'eux, jusqu'à l'ennui ?
Ira-t'on, esclave insensible,
Aux dégoûts où l'on se soumet,
Sous un maintien presqu'impossible,
Attendre dans son cabinet,
Un Magistrat..., un Fréluquet,
Qui, de l'emploi le moins pénible,
Se délassant sur son chevet,
Vous fait dire, par son Valet,

Que Monseigneur n'est pas visible ?
Ira-t-on, dégradant l'honneur,
Et s'élevant par la bassesse,
Louer quelque plate *Grandeur* ;
Et pour se faire un Protecteur,
Lui vendre ou sa sœur, ou sa niéce ?...
Si la fortune est à ce prix ;
Si c'est ainsi qu'on la courtise,
Adieu, Messieurs ses favoris :
Ainsi que vous, je la méprise.

Chere indolence, calme heureux,
Douce obscurité que j'implore !
Biens, où se bornent tous mes vœux,
Vous êtes les Dieux que j'adore,
Mon soleil levant, mon aurore,
Mes vrais délices en tous lieux !

Sans soucis, sans inquiétude,
Je vois s'écouler mon printemps ;
Par vous, j'aime la solitude ;
Par vous, je m'adonne à l'étude,
Et j'embellis tous mes instans !
J'ai sçu renoncer, dès long-temps ;
Et me soustraire au vil usage,
De prodiguer un fade encens
A ceux que l'on rend insolens.
Je dors en paix, je vis en Sage.

Je ne fais point ma cour aux Grands;
Isolé, dans mon Hermitage,
J'ai des jours purs, & sans orage,
Des plaisirs moins vifs, mais constans,
Dont la raison fait l'assemblage.

Là, je m'efforce, à chaque instant,
D'oublier toutes mes folies;
De me garder du cœur méchant,
De mépriser les perfidies
De ceux que j'ai cru mes Amis;
De vingt Beautés que j'ai chéries,
Et des ingrats que j'ai servis.
De l'œil de la Philosophie,
Je vois mes dons & mes bienfaits:
Les hommes ne sont point parfaits;
Il faut respecter leur manie,
Les plaindre, & hair leurs forfaits.
Il vaut mieux faire, dans sa vie,
Mille ingrats, dont la langue impie
Nous lance encor cent mauvais traits,
Que de souffrir, dans la misere,
Dans l'opprobre & la pauvreté,
Un mortel, que l'humanité
Rend votre égal, & votre frere.

Puissent les Dieux me préserver
Du vice de l'ingratitude!

Puiſſe-je mettre mon étude
A m'en défendre, & m'en ſauver !

Par une conduite auſſi ſage,
Je jouirai, dans mes vieux ans,
Du rare & ſuprême avantage
D'avoir encor d'heureux momens ;
Et lorſque la Parque homicide
Aura réſolu mon deſtin,
Je verrai la mort qui la guide,
Et ſans remords, & ſans chagrin,
Moiſſonner, de ſa faulx ſanglante,
Ces jours de triſteſſe & d'ennuis,
Où l'ame foible & languiſſante,
Perdant ſa force & ſes eſprits,
Meurt, pour renaître triomphante ;
Et ſort du monde avec mépris.

ENVOI.

C'EST vous, Eglé, qui m'inſpirez ;
Et c'eſt à vous que j'adreſſe mes rimes :
Dans votre cœur j'ai puiſé ces maximes ;
Car, quoique belle, vous penſez !
Auprès de vous, ce ton frivole,
Que prend un fat préſomptueux,
Pour paroître aimable à vos yeux,
N'eſt qu'un faux brillant qui s'envole.

Avec

Avec son habit ennuyeux.
Le vrai bon sens, & la Philosophie,
Sans amertume & sans austérité,
Font la base de votre vie.
Sous les accords de la gaîté,
La raison en fait l'harmonie;
Et la vertu, la volupté.

M. DU VERGER DE S. ETIENNE.

VERS
A M. DE FENELON,
Sur sa Tragédie d'Alexandre.

POUR nous peindre le Grand & malheureux
Pompée,
Il ne falloit pas moins qu'un Roi de l'Hélicon;
Du sublime Corneille il falloit le crayon.
Pour peindre le cruel & l'implacable Atrée,
Il nous a fallu Crébillon.
Pour peindre Bérénice & plaire,
Il fallut un Racine, un Roi des Beaux-Esprits.
Et de Philippe enfin, pour nous peindre le fils,
Il nous falloit l'esprit d'un Militaire.

M. PIRON.

A M. LE COMTE DE***

Partant pour l'Angleterre, & qui avoit demandé des Vers à l'Auteur.

L'ART de rimer, celui de plaire;
Non, je n'ai rien de tout cela:
Mais je prise un ami sincere;
J'en jure par mon falbala:
Il vaut mieux jurer que se taire.

Adieu, Comte, bonne santé,
Et voyage bien écourté!
Si vous allez en Angleterre,
Rapportez-nous de la raison,
Sans l'armer d'un dehors sévere;
Pas l'ombre de frisure en rond.
Vous tous d'humeur toujours légere;
Par fois pourtant il faut penser:
Soyez Anglois pour nous fixer,
Et restez François pour nous plaire.

Madame L. G. D E***.



LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ.

ODE.

Réveille-toi, Mortel, deviens utile au monde:
Sors de l'indifférence où languissent tes jours.
Le Temps fuit. Hâte-toi. Demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Quoi! tu prétends penser, & ta folle sagesse
Dans un lâche repos s'avilit & s'endort?
L'homme est né pour agir. Ramper dans la paresse,
C'est être déja mort.

Regarde autour de toi; contemple tout l'espace.
Par quel divin accord le monde est gouverné!
Nul être n'est oisif; tout occupe sa place;
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air; l'air balance les ondes;
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu;
Les germes sont féconds; le feu nourrit les mondes;
Et tout nourrit le feu.

Et toi qui te connois, dont l'ame est immortelle
Sur ce globe au hasard tu te croirois jetté!

Toi seul indépendant de la chaîne éternelle,
Et sans activité !

Les hommes t'ont servi même avant ta naissance;
Ils t'ont créé des Loix, & bâti des remparts.
De vingt siécles unis la lente expérience
T'a préparé les Arts.

La maison qui te couvre & qui te sert d'asyle;
Le pain qui te nourrit, tes plaisirs, tes besoins,
Tout impose à ton cœur le devoir d'être utile;
Tout réclame tes soins.

Réponds-moi, Qu'as-tu fait pour servir ta patrie?
Que ce nom dans ton ame excite le remords.
Quoi! faudra-t'il un jour qu'elle pleure ta vie,
Loin de pleurer ta mort?

O honte de l'Europe & du siécle où nous sommes!
Devoir du Citoyen, vous êtes méconnu.
Titre cher & sacré qui fites les grands hommes,
Qu'êtes-vous devenu?

Ta patrie aux vertus a formé ton enfance;
Les Ministres des Loix te font des jours heureux;
Les Guerriers teints de sang meurent pour ta défense;
Et que fais-tu pour eux?

Les noms, ces tendres noms & de fils & de pere,
O homme, feroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le fauvage Huron*, dans fon fanglant repaire,
En connoît la douceur.

Vois l'objet de fes feux fourire à fa tendreffe ;
Son pere à fes côtés repofe en cheveux blancs ;
A fon cou fufpendu, fon jeune fils le preffe
De fes bras innocens.

Et toi, dans la nature égaré, folitaire,
Ton être à l'Univers ne tient par aucuns nœuds.
Dans ton ame glacée, & triftement auftere,
Tu fens un vuide affreux.

Si du moins l'amitié réchauffoit de fa flamme
Ces ftoïques langueurs d'un Sage inanimé !
Mourras-tu fans goûter ce doux plaifir de l'ame,
Ce plaifir d'être aimé ?

Apprends que l'amitié veut des ames actives.
Dans l'ombre d'un défert l'amitié ne vit plus ;
Son repos eft un crime ; & les vertus oifives
Ne font pas des vertus.

L'homme fe doit à l'homme, en tout rang, à tout âge.
Sur le riche orgueilleux l'indigent a des droits ;

Le foible sur le fort, l'imprudent sur le sage,
Les Sujets sur les Rois.

Tu dors, & les mortels autour de toi gémissent;
La terre ensanglantée est en proie au malheur!
Tu dors, & nous pleurons! & par-tout retentissent
Les cris de la douleur!

Que d'orphelins plaintifs! de meres expirantes!
De vieillards vertueux consumés par la faim!
D'innocens dans les fers! de familles errantes
Qui demandent du pain!

Ah! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées,
Venir en gémissant te reprocher leur mort.
Crains cet effroi vengeur des ames tourmentées
Par les cris du remords.

» Qui, moi pour des ingrats que je me sacrifie!
» Zélés par intérêt, perfides avec art,
» Au sein du bienfaiteur qui leur donna la vie,
» Ils plongent le poignard.

» Tout est chez les humains ou tyran ou victime.
» Sous le coupable heureux le juste est abattu.
» L'or étouffe l'honneur; & les succès du crime
» Fatiguent ma vertu.

Laisse-moi donc mourir dans mon obscur asyle...
Ainsi tu crains le vice, & fuis les cœurs pervers.
Mais quoi, loin des humains si la vertu s'exile,
Que sera l'Univers ?

Doit-elle se cacher dans une nuit profonde,
Tandis qu'on voit régner le vice fastueux ?
Ah ! le plus grand objet qui puisse orner le monde,
C'est l'homme vertueux.

Ces antiques Héros, ces Sages qu'on renomme,
Servoient le genre humain & ne l'estimoient pas.
Plutôt que de manquer à servir un seul homme,
Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnoissance ?
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus & ton cœur ?
Ta gloire en est plus pure ; & l'ingrat qui t'offense
Ajoute à ta grandeur.

L'Homme par ses forfaits irritant le tonnerre,
Du Dieu qui la créé semble insulter l'amour ;
Et Dieu prodigue à l'Homme, & les fruits de la terre,
Et les rayons du jour.

M. THOMAS.

ÉPITRE
A M. LE COMTE DE***

ENTOURÉ du triste cortege
D'une Garde, d'un Médecin,
Et de la fiévre qui m'assiège ;
Le corps malade & l'esprit sain,
Cher Comte, sans misanthropie,
Je pourrois, Épictete en main,
Moraliser le genre humain
Sur tous les dégoûts de la vie.
Mais, tranquille au sein des douleurs,
De l'air indifférent d'un Sage,
J'ai vu la fleur de mon bel âge
Perdre ses plus vives couleurs.
L'Amour seul m'arrache des pleurs
Pour une Maîtresse volage.
Mais en m'enlevant la santé,
Et le cœur léger de Thémire,
Les Dieux ne m'ont point tout ôté ;
Puisque je touche encor ma lyre.
D'Horace avoir l'heureux délire,
C'est avoir l'immortalité.
Pour calmer le mal qui me presse,

Je vois sans cesse à mon côté
L'Amitié, dont l'œil me caresse,
Et sa compagne la gaité,
Qui badine avec la sagesse.
Un tel état d'infirmité
Vaut bien la santé d'un stupide,
Dans son existence insipide
Végétant sans activité.
J'ai presque-vu l'heure derniere,
Comte aimable, où j'allois gaîment
Fermer ma pesante paupiere
Pour ne l'ouvrir qu'au Jugement.
Puis étendu dans une biere,
A l'Eglise premiérement,
En marmotant quelque priere,
On m'auroit porté tristement,
Et dans un coin du cimetiere,
Descendu dans un monument.
Un Curé fort humainement
M'eût embarqué pour l'autre monde,
Où de tous côtés on abonde
Dans le plus leste accoutrement.
J'aurois vu là tous vos confreres
En esprit, en aménité,
Les Nemours & les Bassompieres,
Vos rivaux en urbanité,
Nos Maîtres en belles manieres.



La Fare, Chapelle, Chaulieu,
Toujours les mêmes dans ce lieu,
Epicuriens inséparables,
Qui libertins, mais agréables,
Enjoués, polis & galans,
Joignoient les plaisirs aux talens;
Et n'en étoient que plus aimables:
Vous seriez fort bien avec eux.
Mais des Beautés un peu coquettes,
Des amis vrais & généreux
Vous trouvent bien mieux où vous êtes:
Restez-y pour les rendre heureux.
Pour moi, du songe de la vie
J'aime à prolonger le sommeil;
Et je bénis mon bon génie
D'avoir différé mon réveil.
En vain l'orgueil & la folie,
D'un vernis de philosophie
Veulent embellir le trépas:
J'aime mieux être ici Sosie
Que d'être Amphitrion là-bas.
Je vais donc accorder encore
Mon luth que j'avois démonté;
Et chanter la nouvelle Aurore
Dont la bienfaisante clarté
A mes regards va faire luire
Le jour heureux de la santé.

V

D'une main facile & légere,
Je jouerai ſur mon flageolet
Des airs compoſés pour Glycere ;
Et malgré ſon divin ſifflet,
S'ils ont le bonheur de vous plaire,
Je n'envirai rien à Blavet.
S'ils charmoient la belle Livie,
Et que *Meuſe* *, animant mes ſons,
D'un regard qui donne la vie,
Daignât ſourire à mes chanſons,
Je ſerois un objet d'envie.

M. LÉGIER.

* Madame la Comteſſe de CHOISEUL-MEUSE.

LA FAUSSE AVARE.

Des baiſers, dit Philis, je n'en donne à perſonne.
Philis en reçoit cependant ;
Elle ſçait trop bien, la friponne,
Qu'on les donne en les recevant.

M. LÉTHINOIS.



LE VOLEUR SCRUPULEUX.

CONTE.

PLUS scrupuleux qu'on ne l'est d'ordinaire,
Dans son métier, un honnête Voleur,
Le Vendredi cessoit son ministere,
Et dans ses vols, toujours plein de douceur,
Il ne gardoit que moitié pour salaire.
Un homme un jour suivoit le grand chemin :
Il court à lui ; votre bourse, bon homme ?
L'homme obéit ; le Voleur tend la main,
Voit sept écus, & toujours plus humain,
En prenant trois, lui rend la même somme.
Mon Dieu ! dit-il, il faudroit trente sols
Pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?
Eh ! non, gardez, reprit le pauvre haire ;
Chut ! attendez ; reprit l'autre, j'avois.....
Oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire :
Le bien d'autrui ne me tente jamais.

M. IMBERT.



EPITRE AU ROI DE DANEMARCK.

MONARQUE vertueux, quoique né despotique,
Veux-tu régner sur moi de ton Golphe Baltique ?
Suis-je un de tes sujets, pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie, & pour me rendre heureux ?...
Des déserts du Jura, ma tranquille vieillesse
Va donc se faire entendre à ta sage jeunesse ;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain :
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence ;
Tu rends ses droits à l'homme, & tu permets qu'on pense :
Sermons, Romans, Physique, Ode, Histoire, Opéra,
Chacun peut tout écrire, & siffle qui voudra.

Ailleurs on a coupé les aîles à Pégase.
Dans Paris quelquefois un Commis à la phrase
Me dit : » A mon Bureau, venez vous adresser ;
» Il vous faut un Brevet, si vous voulez penser :
» Pour avoir de l'esprit, allez à la Police :
» Les filles y vont bien, sans qu'aucune rougisse ;

» Leur métier vaut le vôtre ; il est cent fois plus
doux ,
» Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous. »
C'est donc ainsi, Grand Roi, qu'on traite le
Parnasse ,
Et les suivans honnis de Plutarque & d'Horace !
Bélisaire à Paris ne peut rien publier ,
S'il n'est pas de l'avis de Monsieur R***

Hélas ! dans un État, l'Art de l'Imprimerie
Ne fut en aucun temps fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture, & l'orgueil des grands mots
Que prodigua Balzac assez mal-à-propos ;
Les Romans de Scarron n'ont pas troublé le monde;
Chapelain ne fit point la guerre de la fronde ;
Chez le Sarmate altier, la Discorde en fureur ,
Sous un Roi sage & doux, sémant par-tout l'horreur;
De l'Empire Ottoman la grandeur éclipsée ,
Sous l'Aigle de Moscou, sa force terrassée ,
Tous ces grands mouvemens seroient-ils donc l'effet
D'un obscur Commentaire ou d'un méchant Sonnet?
Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un
Livre.
Eh ! quel mal, après tout, peut faire un pauvre
Auteur ?
Ruiner son Libraire, excéder son Lecteur , . .

Faire siffler par-tout sa charlatanerie,
Ses faux raisonnemens, sa folle théorie.
Un livre est-il mauvais ? rien ne peut l'excuser.
Est-il bon ? tous les Rois ne peuvent l'écraser ;
On le supprime à Rome, & dans Londre on l'admire ;
Le Pape le proscrit : l'Europe le veut lire.

Un certain Charlatan qui s'est mis en crédit,
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit :
Tu n'y parviendras pas, Apostat d'Hyppocrate ;
Tu guérirois plutôt les vapeurs de ma rate ;
Va, cesse de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre ;
Tu peut les tuer tous, mais non pas un bon Livre ;
Tu les brûles, Jérôme, & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.

Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal-sonnantes,
Sentant son Philosophe, au vrai même tendantes !
Eh bien ! réfute-les ; n'est-ce pas ton métier ?
Ne peux-tu, comme moi, barbouiller du papier ?
Le Public à profit met toutes nos querelles ;
De nos cailloux frottés il sort des étincelles ;
La lumiere en peut naître, & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits :
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes freres.

Sans le droit d'examen & sans des adversaires,
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cens ans,
Le tranquille esclavage écrase les talens.

Tu ne veux pas, Grand Roi, dans ta juste indulgence
Que cette liberté dégénere en licence ;
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés ;
A conserver les mœurs, ils sont intéressés ;
D'un Écrivain pervers ils font toujours justice ;
Tous ces libelles vains, dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence, élevés chez Marteau,
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.

Que dans l'Europe entiere on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une nuit éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il étoit sorti.

On punit quelquefois & la plume & la langue
D'un Ligueur turbulent, la dévote harangue
D'un Guignard, d'un Bourgoing les horribles sermons,
Au nom de Jesus-Christ prêchés par des démons.

Mais quoi ! si quelque main dans le sang s'est trempée,
Sera-t'il défendu de porter une épée ?

En coupables propos, ſi l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un Cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatyre :
En ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?
Qu'on puniſſe l'abus ; mais l'uſage eſt permis.
De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un Alphabet mobile,
L'arrangea ſous la preſſe, & ſçut multiplier
Tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier.

Cet Art, diſoit B***, a troublé des familles ;
Il a trop raſiné les garçons & les filles ;
Je le veux : mais auſſi quels biens n'a-t'il pas faits ?
Tout Peuple, excepté Rome, a ſenti ſes bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'Imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotoit ma patrie !
Quel opprobre, Grand Dieu ! quand un peuple
indigent
Couroit à Rome à pied porter ſon peu d'argent,
Et revenoit content de la Sainte Madone,
Chantant ſa Litanie & demandant l'aumône !
Du temple au lit d'hymen un jeune Époux conduit,
Payoit un Sacriſtain pour ſa premiere nuit ;
Un teſtateur mourant ſans léguer à Saint Pierre,
Ne pouvoit obtenir l'honneur du cimétiere ;
Enfin tout un Royaume interdit & damné,

Au premier occupant reſtoit abandonné,
Quand du Pape & de Dieu s'attirant la colere,
Le Roi, ſans payer Rome, épouſoit ſa commere.

Rois, qui briſa les fers dont vous étiez chargés?
Qui vous put affranchir de vos vieux préjugés?
Qui vous rendit chez vous puiſſans ſans être impies?
Qui ſçut de votre table écarter les harpies,
Sauver le Peuple & vous de leur voracité?
Qui ſçut donner une ame au Public hébété?
Les Livres ont tout fait, & quoiqu'on puiſſe dire,
Rois, vous n'avez régné que lorſqu'on a ſçu lire;
Soyez reconnoiſſans, aimez les bons Auteurs:
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaiteurs.
Et comptez-vous pour rien le plaiſir qu'ils vous donnent,
Plaiſir pur, que jamais les remords n'empoiſonnent?
Les pleurs de Melpomene & les ris de ſa ſœur,
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur?
Souvent un Roi s'ennuie; il ſe fait lire à table
De CHARLE ou de LOUIS l'Hiſtoire véritable.
Si l'Auteur fut gêné par un Cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'Auteur eſt un ſot?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe; il faut que l'aigle altiere
Des airs, à ſon plaiſir, franchiſſe la carriere.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé;

C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé :
Au cheval qui vous porte un mords eſt néceſſaire ;
Un Moine eſt de ſes fers eſclave volontaire :
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.

Des neuf ſçavantes Sœurs le Parnaſſe habité,
Seroit-il un Couvent ſous une Mere Abbeſſe,
Qu'un Évêque bénit & qu'un Moine confeſſe ?

On ne leur dit jamais : gardez-vous bien, ma Sœur,
De vous mettre à penſer ſans votre Directeur ;
Et quand vous écrirez ſur l'Almanach de Liége,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilége.

Que diroit Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'eſt une République éternelle & ſuprême,
Qui n'admet d'autres loix que la loi de Théléme ;
Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le Noble de Veniſe, & l'eſprit Genevois ;
D'un bout du monde à l'autre, elle étend ſon empire ;
Parmi ſes Citoyens chacun voudroit s'inſcrire.
Chez nos Sœurs, ô Grand Roi ! le droit d'égalité,
Ridicule à la Cour, eſt toujours reſpecté :
Mais leur Gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encore au tien puiſqu'à tous il ſçait plaire.

M. DE VOLTAIRE.

L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT.

FABLE.

Un frêle Cerf-volant,
Bien doré, bien luisant,
Bouffi d'impertinence,
Encor plus que de vent,
Vouloit passer dans l'air pour oiseau d'importance;
Caracoloit, planoit, se perdoit dans les Cieux,
Alloit, venoit, brilloit, faisoit flotter sa queue,
Et jaune & rouge & bleue,
Sur le bec de l'oiseau du Souverain des Dieux :
L'Aigle rit, & lui dit : étranger assez leste,
Je t'aurois cru né dans ces lieux :
Mais ce ton insolent que le vrai Grand déteste,
Ce fil un peu terreux à ta suite emporté,
Ont démenti ton air céleste,
Et m'ont appris la vérité.

M. DE FUMARS.



VERS
A MADAME A***
Pour le jour de sa Fête.

Plus diligent qu'à l'ordinaire,
Cupidon ce matin est parti de Cythere,
Pour aller chercher un bouquet.
Promptement, a-t'il dit, allons réveiller Flore ;
Et tandis que le jour ne paroît point encore,
Entrons dans ce prochain bosquet.
Quel objet séduisant vient s'offrir à sa vue ?
O Dieux ! quel spectacle enchanteur !
Flore sur le gazon, mollement étendue,
De ses charmes sans voile étaloit la fraîcheur.
L'Amour, à cet aspect, sent dans son ame émue
Un nouveau degré de chaleur....
Flore s'éveille & soupire.
Mais, Dieux ! quel étonnement ?
Lorsqu'au lieu de son amant,
Dans le plus tendre délire,
D'un air de contentement,
Elle voit l'Amour sourire !...
Que cherchez-vous, jeune enfant,
Si matin dans mon Empire,
Lui dit-elle en rougissant ?

Aujourd'hui de Thémire on célèbre la fête ;
Je viens, répond l'Amour, vous demander des
fleurs :
Je dois à ses appas vainqueurs
Le prix de plus d'une conquête :
D'un devoir si pressant je voudrois m'acquitter.
Accordez à mes vœux une rose nouvelle ;
Et de tous mes Sujets, Tircis le plus fidèle,
Ira pour moi la présenter.
Déesse, à vos bontés, si j'ai droit de prétendre,
Je les implore en sa faveur !
Et ne vous fâchez pas si j'ai pu vous surprendre....
Il lui donne à ces mots un baiser plein d'ardeur.
La Déesse rougit. Le soupir le plus tendre,
A l'instant sur son sein fait éclore une fleur,
Qu'Amour me charge de vous rendre.

ENVOI.

Je viens, adorable Thémire,
M'acquitter d'un emploi si doux.
Je vois avec regret, & mon cœur en soupire,
Qu'il n'est rien ici-bas qui soit digne de vous.
Mais Vénus tous les jours de myrte se couronne.
Et si l'Amour n'a rien de plus à vous offrir,
Une fleur fait toujours plaisir,
Lorsque c'est ce Dieu qui la donne.

M. D*** DE N***

L'ÉCOLIER ET LA FÉRULE.

FABLE.

CERTAIN espiégle, un de ces bons Apôtres
Qu'on laisse tard en pension,
Resta pour sa malice & par punition
Sur un banc, tandis que les autres
Etoient dans le jardin en récréation;
Mais le marmot en faction,
Trouvant enfin ce rôle ridicule,
Pour sortir de l'inaction,
Sur la table prend la Férule:
Cachons, dit-il, ce vilain instrument;
Où? dans ma poche? non vraiment,
On peut me fouiller.... Ah! je tremble!
Monsieur l'Abbé n'a qu'à venir.
Remettons-la.... Cependant il me semble
Que j'ai le temps.... Oui, par plaisir,
Et pour nous venger tout ensemble,
Otons toujours ce moyen de punir....
Soudain dans un coin noir la Férule est mussée;
Mon pauvre enfant, dit-elle, écoute bien ces mots:
Le mal que je t'ai fait, & dont je suis fâchée,
T'épargna de bien plus grands maux,
Et tu voudras tantôt ne m'avoir point cachée.

On va voir qu'elle avoit raiſon.
La cloche ſonne, on rentre en claſſe;
Un tel? dites votre leçon....
Fort bien! à l'autre.... à merveille....! l'on paſſe
Enſuite à notre poliſſon.
Allons, Monſieur la bonté même,
A votre tour.... Il n'en ſçait pas un mot.
Avez-vous refait votre thême?
Monſieur... Non... Mais... Taiſez-vous petit ſot!
Pour vous apprendre... où la Férule eſt-elle?
On cherche en vain; à ſon défaut
Verges de Dieu danſerent comme il faut.
Ceci de maints Auteurs eſt le tableau fidèle.
Rébelles aux conſeils d'amis ſages, prudens,
Et dérobant ce qu'ils viennent d'écrire
A la Férule du bons ſens,
Leur ſort eſt de paſſer, malgré leurs argumens,
Par les verges de la ſatyre.

QUATRAIN.

Nous tromper dans nos entrepriſes,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des ſottiſes.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPITRE

ÉPITRE

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

ÉLEVE d'Apollon, de Thémis & de Mars;
Qui sur ton trône auguste as placé les Beaux-Arts;
Qui penses en grand homme, & qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du Tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,
Prête à ma foible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint, rends sa clarté premiere:
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumiere

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses Visirs, ses Divans, son Mouphti, ses Fetfa; *
Fetfa! ce mot Arabe est bien dur à l'oreille!
On ne le trouve point chez Racine & Corneille;
Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.

. . . .

Oui, je les hais, Madame, il faut que je l'avoue:
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la Nature & des jours des humains;
Qu'un Bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains:

* Ordres du Sultan, en envoyant le cordon.

Que prenant pour sa loi sa pure fantaisie;
Le Visir au Bacha puisse arracher la vie,
Et qu'un heureux Sultan dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le col de son Visir:
Ce Code en mon esprit fait naitre des scrupules.

Je ne sçaurois souffrir les affronts ridicules,
Que d'un faquin châtré les grossieres hauteurs,
Font subir gravement à nos Ambassadeurs;
Tu venges l'Univers en vengeant la Russie;
Je suis homme, je pense, & je te remercie.

Puissent les Dieux sur-tout, si ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits, émanés du grand Être,
Ces moteurs des destins, ces confidens du Maître,
Que jadis dans la Grece imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athenes ressuscite à ta puissante voix!

Rends-lui son nom, ses Dieux, ses talens & ses loix.
Les descendans d'Hercule & la race d'Homere,
Sans cœur & sans esprit, couchés dans la poussiere,
A leurs divins ayeux craignant de ressembler,
Sont des fripons rampans qu'un Aga fait trembler.
Ainsi dans la Cité d'Horace & de Scévole,

On voit des Récolets aux murs du Capitole ;
Ainsi cette Circé qui sçavoit dans son temps,
Disposer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,
Changeoit en chiens barbets les compagnons d'Ulysse :
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux ;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.
Pierre étoit créateur ; il a formé des hommes :
Tu formes des héros. Ce sont les Souverains
Qui font le caractere & les moeurs des humains.
Un grand homme du temps * a dit dans un beau livre :
Quand Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre ;
Ce grand homme a raison ; les exemples d'un Roi
Feroient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le Prince est un sot, le peuple est sans génie
Qu'un vieux Sultan s'endorme, avec ignominie,
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal,
Ses Bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes :
Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes ;
Elle donne le bal, elle dicte des loix,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des Beaux-Arts enrichit son empire,

* Le Roi de Prusse dans une Épître à son Frere.

Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha, caché dans son Palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.

Si quelque Chiaoux lui dit que Sa Hautesse
A perdu cent Vaisseaux dans les murs de la Grece;
Que son Visir battu s'enfuit très-à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée, & Colchos;
Colchos où Mithridate expira sous Pompée,
De tous ces vains propos son ame est peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler;
Il prend sa pipe, il fume, & pour se consoler,
Il va dans son Harem où languit sa Maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle foiblesse.
Son vieil Eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule : il le croit, & s'endort.
O sagesse des Dieux! je te crois très-profonde;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde?
Acheve, Catherine, & rends tes ennemis,
Le Grand Turc & les sots, éclairés & soumis.

M. DE VOLTAIRE.



LA MORT DE CÉSAR.

TRADUCTION libre de Virgile.

SOLEIL, non, ce n'est point par des présages vains,
Qu'on t'a vu de leurs maux avertir les humains;
Ton front souvent annonce, & les perfides trames,
Et les divisions qui couvent dans les ames.
Dans ce jour de désastre où César est tombé,
Ton orbe sans lumiere, immobile & plombé,
Imitant par son deuil notre douleur mortelle,
Fit craindre à l'homme impie une nuit éternelle;
Tout nous servit d'augure, & la terre & les eaux,
Les chiens hurlans dans l'ombre, & le cri des corbeaux.
Combien de fois d'Etna les fournaises brisées
Vomirent par torrens les cendres embrâsées,
Et lançant les rochers de ses gouffres ardens,
D'une lave brûlante inonderent nos champs!
Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent;
D'inconnus tremblemens les Alpes tressaillirent;
En échos prolongés, de lamentables voix
Vinrent souvent troubler le silence des bois;

Dans les ombres du soir, des fantômes errerent;
Prodige encor plus grand, les animaux parlerent.
L'airain, le marbre pleure aux Autels de nos Dieux;
La Terre ouvre ses flancs; les fleuves à nos yeux
S'arrêtent; l'Éridan, leur Monarque superbe,
De ses flots orageux entraîne, comme l'herbe,
Les pins déracinés, l'étable & les troupeaux.
Les visceres flétris dans le flanc des taureaux,
Frappent l'œil étonné du Prêtre qui chancele;
Une source de sang au fond des puits ruissele;
Les loups dans nos remparts poussent des hurlemens,
Vers un Ciel enflammé qui s'ouvre à tous momens;
L'éclair presse l'éclair, & la comete ardente,
Traîne au loin dans les airs sa queue étincelante.

Aux Champs de Macédoine, aussi l'on vit aux mains,
Une seconde fois Romains contre Romains.
Dieux! vous l'avez souffert que deux fois ma Patrie
Engraissât de son sang les plaines d'Émathie!
Loin de ces temps d'orage, un jour nos descendans,
Ouvrant avec le soc ces déplorables champs,
Heurteront les débris des armures immenses,
Et les casques rouillés, & les tronçons des lances,
Et des grands ossemens qui surprendront leurs yeux,
Ils sémeront ces champs, tombeaux de leurs Ayeux.

M. LEMIERRE.

ÉPITRE
A M. DORAT,

Sur sa Tragédie de Zulica.

POURQUOI te plaindre, Ami, de tes foibles Censeurs ?
Ne crois pas que ta gloire en puisse être obscurcie.
Tu devrois t'applaudir de leurs vaines clameurs :
Le dépit des jaloux, est l'encens du génie.
Momus, pour se venger des yeux qui l'ont surpris,
Critique, en soupirant, les traits de Cythérée.
Par les mortels qu'elle a soumis,
On voit la Beauté censurée ;
Et les plus sublimes Écrits,
Dans leurs admirateurs, trouvent des ennemis.
Sans pouvoir fixer les suffrages,
Souvent on régne sur le cœur :
Pour en suspendre les hommages,
L'esprit vient le tromper, en adroit imposteur.
Sur les transports qu'éprouve l'ame,
D'abord il cherche à réfléchir ;
Il differte, il condamne, il blâme
La cause même du plaisir.

C'est en vain que le beau nous séduit, nous entraîne.
Son orgueil s'arme, il se déchaîne,
Et veut juger la loi qui nous force à fléchir.
La gloire, pour hâter les progrès du génie,
Ne lui prodigue point de tranquilles faveurs;
Et lorsque sur ses pas elle attache l'envie,
Il vole à de plus grands honneurs.
Attentive à flatter une ardeur inquiette,
Dans les cœurs des mortels, qu'elle veut attirer,
Ainsi qu'une Amante coquette,
Au sein du bonheur même, elle fait desirer.
Le talent brille en ton Ouvrage;
Melpomene sourit à tes premiers travaux:
Si je ne ferme point mes yeux sur les défauts,
C'est pour exciter ton courage
A triompher de tes rivaux.
Redoute des flatteurs la voix enchanteresse;
Elle égare, & retient le génie endormi.
Souvent la main qui nous caresse,
Tend les piéges d'un ennemi.
Une louange simple, au succès assortie,
Est le mets de l'esprit, par le goût apprêté;
Elle est la céleste ambroisie,
Qui donne l'immortalité.

M. SABATIER.



ODE

SUR LA MORT DE MON PERE.

O vous qu'un tendre Amour, bien mieux que
la Nature,
Fait couler de mes yeux, pour nourrir ma douleur,
Larmes que je chéris ! aigrissez la blessure
Que la mort a faite à mon cœur.

Vous tâchez vainement d'en détourner la source;
Amis officieux, foibles consolateurs.
Le silence & l'ennui sont ma seule ressource;
Tous mes plaisirs sont dans mes pleurs.

Dans l'état déplorable, où m'a mis la tristesse,
Pleurer est le seul bien que je puisse goûter.
Laissez-moi m'affliger; si c'est une foiblesse,
L'objet la fera respecter.

Le Ciel, pour mon bonheur, me fit naître
d'un Pere,
Dont j'éprouvai les soins au sortir du berceau.
Je le perds pour toujours; un destin trop sévere,
Ouvre loin de moi son tombeau.

Lorsque je me flattois que la bonté céleste,
De cinq lustres encore allongeroit ses jours;

D'un Aſtre empoiſonné l'influence funeſte,
De ſa vie arrête le cours !

Ainſi vous vous jouez des projets de la terre...
J'adore, en gémiſſant, vos ſuprêmes décrets;
Mais ſouffrez, juſtes Dieux, que ce coup de tonnerre
Immortaliſe mes regrets !

Du devoir filial, ſi ſuivant les loix ſaintes,
Ma main triſte & tremblante eût pu fermer ſes yeux,
Le temps & la raiſon pourroient borner les plaintes
Dont je fais retentir ces lieux.

Cher Auteur de mes jours, à ton heure derniere,
Je n'ai pu recevoir tes adieux éternels !
Mes freres plus heureux accompagnent ta biere,
Que l'on porte au pied des Autels.

Du fond de ce tombeau, dans l'horreur du ſilence,
La voix de ton amour parle encore à ton fils :
Reçois-y le tribut de ma reconnoiſſance,
Pour tous les biens que tu me fis.

J'aime à me rappeller ce temps de ma jeuneſſe,
Où de foibles talens tu daignas m'enrichir ;
Ta douceur me ſoumit aux loix de la ſageſſe,
Dont je cherchois à m'affranchir.

Aurois-je pu sans crime affliger un tel Pere ?
Devois-je, fils ingrat, me soustraire au devoir ?
Lors même qu'aux dépens de son pur nécessaire,
J'acquérois vertus & sçavoir ?

Ces jours de châtimens, de peines, de contraintes,
Qui du travail classique inspirent le dégoût,
N'exciterent en moi ni murmures, ni plaintes ;
Je tâchois de lui plaire en tout.

Virgile, Ciceron, Phédre, (*a*) Saluste, Horace,
De leurs doctes écrits formerent mes plaisirs ;
Descartes (*b*) m'éclaira ; Thomas (*c*) qui prit sa place,
Occupa quatre ans mes loisirs.

Animant mes travaux par un flatteur sourire,
A de plus grands succès il vouloit m'amener ;
Quels furent ses transports ! quand le Dieu de la lyre
D'un laurier (*d*) vint me couronner.

Cher Pere ! ton plaisir mit le comble à ma gloire :
Le jour que je vainquis, pour toi fut un grand jour :
Tu m'écrivis : l'amour grava dans ma mémoire
Tout ce que te dicta l'amour.

(*a*) Les basses Classes.

(*b*) La Philosophie.

(*c*) La Théologie.

(*d*) Le Prix de Poésie remporté à l'Académie Françoise, en l'année 1735.

Aux regards d'Apollon ta Muse a trouvé grace ;
Jamais aux passions ne consacres ta voix ;
Mon fils, me disois-tu ? sçaches que du Parnasse
Les mœurs sont les premieres loix.

Hélas ! qu'on les suit peu ces loix si respectables !
La licence triomphe : effronté Corrupteur,
Quels traits viens-tu m'offrir ? dans tes rimes coupables,
Les jeux font rougir la pudeur.

Des Vers sont applaudis : l'envieuse cabale
Voit tromper son espoir, & sa bile s'aigrit :
Les traits sont aiguisés : la haine se signale ;
L'esprit combat contre l'esprit.

De l'Erreur aujourd'hui les eaux sont débordées,
L'air siffle, la nef penche, & le Pilote craint :
Cent plumes à l'envi, par l'audace guidées,
Attaquent la foi qui s'éteint.

Portant jusques au Ciel leurs efforts téméraires,
Ils vont faire la guerre à la Divinité :
Rien n'est sacré pour eux ; ils traitent nos mysteres,
De folie & d'absurdité.

De ces hommes pervers, mon fils, fuis le commerce ;
Que leurs tristes écarts te servent de leçon :
Et que dans les sujets, où ton esprit s'exerce,
La foi conduise la raison.

Ne donnes de l'encens que d'une main discrete :
Que jamais l'intérêt n'excite tes transports :
Le Public indigné méprise le Poëte
Qui met à l'encan ses accords.

Ne va point, par tes vœux, fatiguer la fortune :
Lorsqu'après elle on court par des sentiers tortus,
Ses dons coûtent trop cher ; leur remords importune,
S'ils ne sont le prix des vertus.

Je n'ai point oublié de si saintes maximes ;
La décence toujours anima mes pinceaux :
Mon respect pour les Dieux a passé dans mes rimes ;
J'ai même chanté mes rivaux.

Quelquefois, je l'avoue, au fort de mon délire,
Un intérêt de gloire a flatté mon loisir :
Que je me sois trompé ! j'ai tiré de ma lyre
Un profit réel, le plaisir.

Cher objet de mes pleurs, mânes que j'interroge !
Vous ai-je fait rougir dans l'ombre du cercueil ?
J'ai cherché, des cœurs droits, à mériter l'éloge ;
Et j'en sçais jouir sans orgueil.

Vos vertus ont été mon unique partage :
De tous vos autres biens je n'ai point hérité :
Je ne m'en plaindrai point : que faut-il donc au Sage?
Le nécessaire & la santé.

Je coule d'heureux jours dans un état tranquille;
Je suis content de peu ; je ne desire rien ;
Les Muses quelquefois visitent mon asyle :
Je goûte le souverain bien.

Tous les jours dans un cercle, où de la sympathie
La secrette douceur hâte le temps qui fuit,
L'amitié, que je trouve à mes goûts assortie,
Tour-à-tour m'amuse & m'instruit.

Là, de quelques Auteurs respectant la personne,
A notre Tribunal nous citons leurs écrits:
Mais de tous les Arrêts que la critique y donne,
Les tons de Maître sont proscrits.

Ainsi, de la douleur que ta perte me cause,
Cher pere, en vain je cherche à repousser les traits:
Par l'amour emportée, où ta cendre repose,
Mon ame exhale ses regrets.

M. l'Abbé CLÉMENT.

Fin du Tome troisiéme.

TABLE

DES Pièces contenues dans ce Volume.

LE PATRIOTISME, Poëme, Pag. 1
L'ENTHOUSIASME, Ode, 8
VERS à Mlle. de M*** 15
EPITRE à M. l'Abbé Poule, 16
VERS à une jolie Femme, en lui envoyant une Brioche, 24
BIBLIS A CAUNUS, Héroïde, 25
MADRIGAL, 42
L'AMOUR DE LA PATRIE, Ode, 43
VERS à Mlle. Clairon, jouant le rôle de Didon, 48
EPITRE à M. Laurent, 49
EPITRE à Madame *** qui avoit dit qu'elle vouloit faire des Vers, 61
A MADAME *** 62
EPITRE à Minette, 63
VERS à M. de Bermann, 75
ODE sur la mort de M. de Crébillon, 76

Moralité, 81
Epitre à M. Greſſet, 82
Bouquet, 94
Hécube à Pyrrhus, Héroïde, 95
Portrait d'un Chevalier François, 102
Epitre à M. de Marville, 103
Réflexion maussade ſur l'Amour, 110
Le Despotisme, Épitre à M. de Voltaire, 111
Vers à M. Blin de Sainmore, au ſujet de l'Héroïde de Gabrielle d'Eſtrées, 124
La Philosophie champêtre, Ode, 125
A Madame la Marquiſe D*** 130
Essai ſur la Déclamation Tragique, Poëme, 131
Bouquet à Mademoiſelle N*** le jour de ſa Fête, 151
Le Juge a la Mode, 152
Ode à la Sageſſe, 153
L'Abrégé de l'Olympe, 154
Epitre à M. le C. de B*** 155
Les Zéphirs et le Rosier, Fable, 162
Epitre à M. de Voltaire, en lui envoyant l'Héroïde de Gabrielle d'Eſtrées, 163

GABRIELLE D'ESTRÉES A HENRI IV, Héroïde, 167
SUR LA CRITIQUE, 181
LE VER-LUISANT, Fable, 182
EPITRE à M. Dulard, ſur les mœurs de Paris, 183
EPITRE à Madame du Bocage, 191
LE LIVRE DE LA RAISON, Fable, 200
A UN AMI, ſur l'apparence d'un refroidiſſement, 201
SONNET ſur la Pompe funebre d'Anne d'Autriche, Mere de Louis XIV, 202
EPITRE à Meſdames Seymandi, ſur l'enjouement, 203
MADRIGAL, 215
A M. LE CHEVALIER DE C*** ſur des Vers intitulés: *Ma Confeſſion*, 216
LE PEINTRE-POETE, ou les Paſſions, 217
ETRENNES à Voline, 226
L'ENFANT DANS LE BATEAU, Fable, 227
EPIGRAMME, 228
LE MATIN, Ode, 229
VERS à Madame Gauſſin, 236
STANCES à Charles XII, 237

IN-PROMPTU à M. de Fontenelle, sur les phénomenes de la Nature, 240
CONTE, 246
LA MORT DE L'AMIRAL BYNG, Poëme, 241
EPITRE à mon Ami, 247
IMITATION d'une Idylle de Théocrite, 252
VERS à M. Gerbier, 253
STANCES à mon Fils, 255
L'AMOUR PUR, 258
LE RUISSEAU, Idylle, 259
L'ENFANT SUR UNE TABLE, Fable, 261
L'ACCORD PARFAIT, Stances, 262
MADRIGAL, 264
EPITRE à M. le Comte D*** 265
VERS à Orosmane, 272
ODE SUR LE TEMPS, 273
LA FORCE DE L'EXEMPLE, Fable, 278
EPITRE à M. l'Abbé Aubert, 279
PORTRAIT de Sophronie, 282
ADIEUX A MEUDON, Epitre, 283
VERS à M. de Fénélon, 289
A M. LE COMTE DE *** 290
LES DEVOIRS DE LA SOCIÉTÉ, Ode, 291
EPITRE à M. le Comte D*** 296

LA FAUSSE AVARE, 299
LE VOLEUR SCRUPULEUX, Conte, 300
EPITRE au Roi de Danemarck, 301
L'AIGLE ET LE CERF-VOLANT, Fable, 308
VERS à Madame A*** pour le jour de sa Fête, 309
L'ECOLIER ET LA FÉRULE, Fable, 311
QUATRAIN, 312
EPITRE à l'Impératrice de Russie, 313
LA MORT DE CÉSAR, 317
EPITRE à M. Dorat, sur sa Tragédie de Zulica, 319
ODE sur la mort de mon Pere, 321

FIN de la Table.

